DE LA

CH

DIXIÈ

L'*Interjec*
pour expri
comme la j
La joie :
La doule
La crain
L'aversio
L'admira
Pour enc
Pour app
Pour fai

REMAR

SUR C

H est asp
mais elle n
on dit : l'*h*

Pierre Laurent Carré

Biographie succinte page 243

Mém. acad. des sciences

10me série tome VI - 1906 -

id p. 249 M. l'abbé Carré

id id

1 Chantera une musée scène de l'opéra de Berénice

2 Vers et le mort du prince de Brunswick

p. 250

3. Poème sur le tremblement de terre de Messine

4 + Discours et l'Étude

5 + id en vers et l'influence du climat et du génie

6 1786 couronné aux Jx Floraux

X le Muséum français

1798 29 avril

le citoyen an VI 10 floréal

Carré lit des Vers

- Épître en vers aux gens de lettres sur leur conduite dans la Révolution. -

Nota l'abbé Carré n'était que "séminariste" il n'entra pas dans les ordres

ŒUVRES

DE

P.-L. CARRÉ.

BIBLIOTHÈQUE TOURS

BIBLIOTHÈQUE
TOULOUSE
UNIVERSITAIRE

P. L. CARRÉ.

Rés PFXIX 375

RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, N.° 16.

M DCCC XXVI.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

Rés PFXIX 375

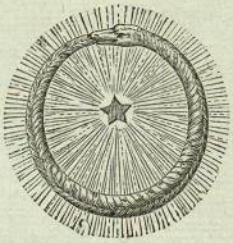
ŒUVRES

DE

P.-L. CARRÉ,

DOCTEUR AGRÉGÉ A L'UNIVERSITÉ DE PARIS,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE LATINE AU COLLÉGE ROYAL ET A LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX, DE CELLE DES SCIENCES, INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, etc., etc.



PARIS,

LIBRAIRIE DE M. TROUVÉ,

RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, N.° 16.

M DCCC XXVI.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

OEUVRES

DE

P.-L. GARRÉ.

BIBLIOTECA NACIONAL

Préface.

En répondant au discours de réception de M. Carré à l'Académie des Jeux Floraux, M. le Chevalier Dralet disait à ce Professeur habile : « La reconnaissance a gravé votre » nom dans le cœur de cette jeunesse intéressante, qui doit » à votre zèle infatigable la direction de ses talens, et la » noble émulation dont elle est animée. Vous n'avez pas » trompé l'espérance du Prélat qui vous appela du sein de » la capitale dans ces contrées; vous y avez propagé les » principes de la bonne littérature, puisés dans cette fameuse » université à laquelle vous apparteniez par une agrégation » qui était le fruit d'une victoire, de même que le titre de » *Maître* de nos jeux, qui vous est depuis long-temps » déféré, est celui de plusieurs triomphes littéraires. Si la » plupart des beaux génies dont s'honore la France furent » formés dans cette célèbre université, ce département vous » doit en grande partie les jeunes poètes qui aspirent à » nos fleurs..... Quelle main plus chère que la vôtre pourra » un jour leur offrir le prix de leurs généreux efforts! O quel » doux ministère vous aurez alors à remplir! Votre tête, » déjà ceinte de trois couronnes, s'ornera encore de toutes

» celles que remporteront les jeunes athlètes, qui, formés » par vos leçons et animés par votre exemple, ne se seront, » pour ainsi dire, échappés de vos mains que pour s'élancer » dans la carrière. »

Dans ces expressions si flatteuses, l'éloquent interprète de l'Académie était celui de la vérité : M. Carré répandit dans Toulouse le goût des bonnes études et celui des saines doctrines. De nobles sentimens, de grandes images, une élégance soutenue, voilà ce qu'on retrouve dans chacun de ses écrits. Disciple de Delille, il avait en quelque sorte emprunté à ce grand poète, et ses brillantes couleurs, et la constante harmonie de ses vers. Son talent parut avec distinction, lorsqu'il peignit Louis XVI élevant les images des grands hommes qui ont illustré la France (1), et assurant la liberté du Nouveau-Monde (2). La douleur lui dicta l'ode dans laquelle il déplora la mort du plus célèbre des navigateurs modernes (3), et l'on applaudit à son audace lorsque, prenant la lyre de Pindare, il montra qu'une gloire solide ne peut être acquise que par la vertu (4).

Bientôt il se fit remarquer dans un genre inconnu jusqu'à nous, et dont notre littérature n'offrait pas de modèles.

Durant nos troubles, l'autorité demanda souvent aux poètes des hymnes destinés à être chantés dans les fêtes instituées par le gouvernement révolutionnaire. Ceux qui connaissent l'histoire de ces temps déplorables n'ignorent

---

(1) Voyez : le Muséum français, pag. 3.

(2) Ode à M. de Vergennes, pag. 10.

(3) Cook, ou les Progrès de la Navigation, pag. 15.

(4) La Gloire, ou Pindare aux Jeux de la Grèce, pag. 22.

pas qu'un refus aurait amené un arrêt de proscription. La Harpe (1) et Delille (2) cédèrent à la terreur. Comme eux, M. Carré fut arraché à la retraite qu'il chérissait. Mais faisons remarquer qu'il ne vanta point les forfaits politiques : toujours digne d'estime, toujours fidèle aux principes qu'il avait reçus dans son enfance, à l'instant même où tant d'autres prostituaient leur talent et prêtaient aux muses le langage des furies, il rappelait la chute de la tyrannie décemvirale (3), les triomphes des guerriers français (4), les arts utiles (5), les vertus qui font le charme de la société (6), la paix, qui assure la splendeur des États et le bonheur des peuples (7).

Le dévouement sublime de Léopold de Brunswick, trouvant une mort glorieuse dans les gouffres de l'Oder, fut chanté par M. Carré; mais il ne termina point l'ouvrage qu'il voulait consacrer à la mémoire de ce Prince (8).

---

(1) Hymne à la Liberté.

(2) Dithyrambe sur l'immortalité de l'ame. On y trouve ces vers :

« Que je hais les tyrans ! combien dans mon enfance
» Mes imprécations ont poursuivi leur char !
» Ma faiblesse superbe insulte à leur puissance ;
» J'aurais chanté Caton à l'aspect de César. »

(3) Hymnes pour la fête du neuf thermidor, pag. 31, 44, 47.

(4) Pag. 33, 37, 51.

(5) Hymnes pour la fête de l'Agriculture, pag. 70, 74.

(6) Autres pour la fête de la Reconnaissance, des Epoux, etc., pag. 70, 85.

(7) Pag. 39, 59, 67.

(8) Pag. 97.

L'opinion, trop accréditée peut-être, de l'influence du climat sur le génie, fournit à M. Carré le sujet d'un autre ouvrage, dans lequel il déploya toutes les richesses d'un pinceau à la fois suave et vigoureux. Ce poème obtint une palme académique. Seize ans après, la bataille de Marengo ayant décidé des destins de l'Italie, la maison d'Autriche demanda la paix, et un traité fut conclu avec cette puissance. La nouvelle de cet événement pénétra M. Carré d'une joie si vive, qu'il crut devoir en laisser éclater les transports : en quelques heures, il traça le plan d'une composition où il célébrait tour à tour, et les bienfaits du traité qui terminait une lutte sanglante, et les victoires de ceux qui en avaient fait la conquête. Il parut dans une réunion publique n'ayant que ce simple canevas, qu'il sut remplir avec une incroyable facilité; mais, en descendant de la tribune, il ne chercha point à écrire cette brillante improvisation, et un prodige de mémoire a pu seul nous la conserver (1). Son extrême timidité nous aurait peut-être privés de son beau poème sur la campagne de 1805; mais ses amis le firent imprimer, et nous avons pu l'offrir de nouveau à tous ceux qui chérissent la gloire nationale, et qui sont sensibles aux charmes des beaux vers.

Dans nos Lycées, dans nos Colléges, le Professeur de Belles-lettres n'est pas seulement chargé du soin de former des élèves, de les initier à tous les secrets de l'art d'écrire; il faut encore que, dans les circonstances solennelles, il prenne la parole, que par son éloquence il honore l'institut

(1) Voyez pag. 113.

auquel il est attaché, qu'il fasse naître ou qu'il réveille l'amour des lettres dans l'âme de ses auditeurs, qu'il leur montre la gloire réservée à l'orateur et au poète, et qu'il fasse briller à leurs yeux l'éclatante auréole de l'immortalité, unique récompense du génie. Souvent cette obligation ne paraît qu'une tâche pénible à ceux qui sont forcés de la remplir; elle n'offrit à M. Carré que de nombreuses occasions de déployer ses talens, et d'enflammer d'une émulation généreuse ceux dont il dirigeait les études. On se rappelle encore de l'effet extraordinaire que produisit l'un des discours qu'il prononça dans une séance de l'École Centrale. La recherche du meilleur plan d'instruction publique en était le sujet. Il loua tour à tour et l'école de Port-Royal, et celle qui produisit le chantre de Henri, et cette université qui rendit de si grands services, et dont l'élégante plume de Rollin a consacré le souvenir. Il examine l'influence qu'elles ont exercé, et sur le dix-septième siècle, où la réunion de tous les talens assura l'éternelle renommée de la patrie, et sur le siècle suivant, où, sans dédaigner les préceptes du goût, les grands écrivains surent marquer tous leurs travaux du sceau de l'observation et de celui du doute philosophique. Des développemens ingénieux, des morceaux pleins de force et de grâce auraient suffi pour assurer le succès de cet excellent discours; mais on applaudit sur-tout avec enthousiasme à l'éloge de Louis XVI, que l'auteur avait su y placer. La France portait encore le titre de République, mais elle n'était plus sous le joug des fauteurs de l'anarchie, et l'on pouvait faire entendre sans crainte le langage de la vérité; cependant cet éloge, écrit avec chaleur, excita d'abord un étonnement assez vif, et l'on fut porté à prendre pour un

excès de courage ce qui n'était que l'effusion des sentimens d'un cœur fidèle et généreux (1).

Quelques autres discours furent consacrés par M. Carré à agiter des questions littéraires. Il peignit les avantages et les charmes de l'étude; il montra l'importance des règles de l'unité dans la composition, et le caractère distinctif de la poésie et de l'éloquence. Une douce émotion lui inspira les vers touchans dans lesquels, en chantant l'urbanité, il exprima ses regrets de ne plus voir siéger dans l'Académie les magistrats, les sages écrivains, moissonnés par le temps, perdus dans les orages politiques; hommes vénérables, qui possédaient si bien cette qualité, toute française, et dont les conseils avaient mûri les fruits de sa jeunesse. L'amour des lettres, les plaisirs de l'esprit eurent en lui un éloquent défenseur; on aime à se rappeler les vers où il exprimait l'attachement que l'illustre Bienfaitrice des Jeux Floraux avait voué à ces plaisirs si purs, qui ne laissent après eux ni craintes ni remords :

« Comme un rayon du soir, sous un ciel sans nuage,
» S'éteint en caressant les roses du bocage,
» Elle exhala pour eux, dans un doux souvenir,
» Et ses derniers regrets et son dernier soupir. »

Dans un autre genre, plus difficile peut-être, M. Carré a montré plus de talent encore. Les épîtres qui nous restent de lui sont parées de tous les charmes de la poésie; elles respirent l'amour le plus pur de la vertu; elles montrent à découvert la droiture, la délicatesse et la profonde sensibilité

(1) Pag. 153 et 154.

de son cœur, qualités précieuses qu'il n'a jamais démenties. Son épître aux Mânes de Le Franc est l'une des plus remarquables. Celle qu'il adressa à Delille, sur son voyage en Grèce, est remplie des plus nobles pensées; il y déplore avec amertume l'esclavage des peuples de l'Hellade. L'épître au Domestique de Mazéas a été inspirée par l'admiration que fait toujours naître une action vertueuse; et il a répandu son âme toute entière dans les beaux vers qu'il adressa au chantre des Jardins, lorsque ce grand poète fut rendu à la France.

Admirateur des talens et des vertus de Fénélon, M. Carré recueillit avec avidité l'un des traits les plus touchans de la vie de ce grand homme, et il en fit le sujet d'une idylle, connue de tous les gens de goût, et qui balança long-temps les suffrages d'une Académie célèbre. Sa traduction du *Bouclier d'Hercule* montra toute la force de son talent, et ses essais sur Rapin toute sa facilité. Le *Prædium Rusticum*, cette peinture si fidèle et si naïve des beautés et de la vie des champs, l'occupa pendant plusieurs années. Vanière a composé presque tout son admirable poème à Toulouse, ou dans les lieux voisins de cette ville, et c'était en contemplant les mêmes sites que lui, et en se plaçant en quelque sorte sous l'empire des mêmes inspirations, que M. Carré traduisait les vers de cet illustre écrivain; mais ce travail a été presque entièrement perdu, et l'on n'a retrouvé que le seul chant dans lequel le poète décrit les amours et les habitudes des colombes.

En offrant aux amis des lettres les principaux opuscules de M. Carré, on éprouve le chagrin de n'avoir pu recueillir tout ce qui a été tracé par sa plume élégante et pure. Plus

attaché aux devoirs que lui imposaient ses fonctions qu'à sa gloire personnelle, toujours simple, toujours timide, il paraissait ignorer et ses succès et l'estime que les gens de lettres accordaient à ses écrits : il ne prenait aucun soin pour recueillir, pour conserver ses vers, et presque toutes ses ingénieuses productions auraient été perdues, si des mains amies ne les avaient rassemblées. Les temps, les distances et les troubles civils nous ont privés d'ailleurs de plusieurs opuscules dignes de beaucoup d'estime, et dont il n'existe plus que de courts fragmens; mais leur souvenir se rattache au souvenir de l'auteur, ce sont des fleurons tombés de sa couronne littéraire, et qu'il faut se hâter d'y rattacher.

Pénétré d'un véritable enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité, M. Carré demanda des chants aux muses de l'Ausonie, et ce fut dans la langue de Virgile et d'Horace qu'il fit ses premiers vers. L'*Académie de l'Immaculée Conception*, qui existait à Rouen depuis plusieurs siècles, encouragea les essais du jeune poète. En 1780, son ouvrage intitulé *Bussardi in naufrago pietas*, fut jugé digne du prix par cette Société littéraire. L'année suivante, il célébra en beaux vers l'exposition des tableaux de l'école française au Louvre (1), et il obtint une seconde palme. En 1782, il chanta l'héroïsme de la jeune batelière de Granville : ce poème (2), offert aussi à l'Académie de Rouen, valut à son auteur une récompense solennelle. Vers le même temps, il retraça, avec beaucoup d'art et de bonheur, le voyage de Louis XVI à Cherbourg (3). Toutes les compositions latines

(1) *Scholæ Gallicæ Tabularum ad Luparam expositio, carmen.*
(2) *Rosæ pietas, seu felix naufragium, carmen.*
(3) *Ludovicus XVI Cæsarisburgum invisens.*

que nous venons d'énumérer annoncèrent un talent peu commun, une ame sensible, une imagination vive et féconde; mais ces divers ouvrages ne sont pas les seuls dont nous ayons à regretter la perte. Après s'être distingué parmi les successeurs des Rapin, des Commire, des Vanière, M. Carré voulut faire passer dans notre langue les sublimes beautés du poème de Lucrèce; il chanta aussi l'électricité (1). Dans un essai très-remarquable, il montra l'historien de la nature, le Pline de Montbard voyageant en Italie : « Quel mortel, » disait-il, marche d'un pas si hardi sur ces rochers fu- » mans, vastes foyers d'inépuisables feux? Dans l'âge où » les plaisirs nous captivent, il semble ne s'occuper que du » besoin de s'instruire. Veut-il sonder ces gouffres pour » connaître les secrets de la matière embrasée qui fermente » en leur sein? il s'arrête à la vue des débris d'Herculanum;

(1) Voici le commencement de ce poème:

« Toi, qui d'un jour plus pur éclaires la raison,
» Et de l'esprit humain agrandis l'horizon,
» Citoyen magnanime, ô véritable sage,
» Franklin, soutiens ma voix, je chante ton ouvrage,
» Ce merveilleux secret, cet art réparateur
» Qui de tous les mortels te rend le bienfaiteur,
» Et loin dans l'avenir étendant ta mémoire,
» Eternise à la fois et ton siècle et ta gloire.
» Du trône, où t'ont placé les vertus et les arts,
» Sur ma muse timide abaisse tes regards;
» Qu'instruits par tes leçons, les fils de l'harmonie
» Osent couvrir de fleurs l'empire d'Uranie;
» La nature par toi leur ouvre ses trésors.
» Dis-moi, quel est ce feu semé dans tous les corps,
» Qui repose en leur sein, ou plein de violence,
» Dès qu'un objet l'éveille et s'irrite et s'élance,
» Roule une flamme agile, et dans ses mouvemens
» Pétille en étincelles, ou luit en diamans?.... »

» il médite en silence sur ces ruines : ses yeux laissent » échapper des larmes,

» Et plein d'une douleur majestueuse et tendre,
» Il vient de Pline encor interroger la cendre. »

Le poète faisait apparaître ensuite la Nature aux yeux de Buffon : elle lui révélait la théorie de la terre, les mystères de la reproduction des êtres, les cataclismes qui ont changé la face du globe. Le génie de cet immortel écrivain était peint avec les couleurs de l'enthousiasme : le poète exprimait enfin avec noblesse la douleur qu'inspirait la perte récente du grand homme :

« O Buffon, tu n'es plus ! sur ton urne adorée
» Vois gémir avec nous la nature éplorée !....
» Enchaîné par ton nom aux noms les plus fameux,
» Ce siècle te présente à nos derniers neveux,
» Et, dans toi seul, il croit offrir à leur hommage
» Sa gloire la plus pure et son plus bel ouvrage (1). »

---

(1) Peu content de cet opuscule, M. Carré fit un autre éloge de Buffon. Ce discours commence ainsi :

« O nature ! quel cri s'échappa de ton cœur,
» Quand, sous les traits brûlans du Vésuve en fureur,
» Tes yeux virent tomber cet écrivain sublime,
» De son amour pour toi généreuse victime,
» Qui, sondant les secrets de ce vaste univers,
» Dans la nuit de l'erreur jeta de longs éclairs,
» Et marchant d'un pas sûr dans sa carrière immense,
» Lui seul éleva l'homme à ta magnificence !
» Avec lui disparut de l'empire de Mars
» L'oracle de tes lois et le flambeau des arts.
» Toi-même, toute entière à l'objet de tes larmes,
» D'un voile de douleur enveloppas tes charmes,
» Et long-temps insensible au soin de tes autels,
» A leur stupide oubli tu livras les mortels.
» Essuie enfin tes pleurs..... »

La paix donnée à l'Europe par le Monarque qui avait rendu l'Amérique à la liberté, et le pavillon français à la gloire, inspira aussi la muse de M. Carré; mais nous avons à regretter encore la perte du poème qu'il intitula : *L'Europe pacifiée sous Louis XVI.* Les sentimens patriotiques qui animaient cet écrit se retrouvaient aussi dans l'*Éloge de la France*, autre production dont il ne nous reste que des fragmens. A la plus terrible époque de la révolution, de justes craintes engagèrent M. Carré à jeter ces deux poèmes dans les flammes, et ce n'est que par une innocente infidélité que quelques vers de l'un de ces ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. Voici tout ce qui en a été conservé :

« Empire des beaux-arts, noble asile des Rois,
» France, pour te chanter, j'ose élever la voix.
» Homère a peint la Grèce; ô combien l'Ausonie,
» Sous les traits de Virgile, enflamme le génie!
» Thompson n'offre-t-il point dans ses pompeux tableaux
» Les lieux que la Tamise enrichit de ses eaux?
» Du myrte de Vénus, du laurier de Bellone,
» Ah! permets qu'à son tour ma muse te couronne;
» Prête à mes faibles vers la grâce et les beautés
» Qui décorent tes champs et parent tes cités.
» Deux mers autour de toi recourbent leur ceinture;
» De ces monts orgueilleux, sous leur dais de verdure,
» Descendent à grand bruit ces fleuves empressés,
» Qui, par mille canaux unis ou dispersés,
» Satisfaits de reprendre et de quitter leurs chaînes,
» Partagent le plaisir de féconder nos plaines,
» Et sous des ponts courbés en arcs majestueux
» Promènent dans nos murs leurs flots respectueux.
» Au sein de nos bosquets voyez les fleurs éclore
» Des ardeurs du Zéphyre et du souffle de Flore.

» Puissant Dieu de Naxos, par quels vœux, par quels chants
» Pourrons-nous te payer de tes riches présens?
» Par toi, le doux nectar de la troupe immortelle
» Sur nos rians coteaux en rubis étincelle,
» Anime nos festins, verse l'oubli des maux,
» Fait circuler la joie et le sel des bons mots,
» Souvent laisse échapper des lèvres de Glycère
» Le souris de l'amour et la chanson légère.
» Laure se reposait dans ce vallon charmant,
» Laure toujours plus belle aux yeux de son amant.
» En cette enceinte obscure, Héloïse mourante
» Porte encor jusqu'à moi sa voix attendrissante.
» Au front de ces rochers vous voyez ces forêts :
» De leurs réduits profonds, silencieux et frais,
» Nous courons attaquer les habitans timides;
» Le daim si vif, le cerf dont les élans rapides
» Devancent l'aquilon et le feu des éclairs.
» L'œil n'y rencontre point les monstres des déserts,
» Ni le tigre sanglant, ni ces affreux reptiles
» Qui du noir Africain tourmentent les asiles.
» Partout ce sol nourrit d'utiles animaux,
» Nés pour servir nos goûts, nos jeux et nos travaux;
» Le bœuf laborieux, la brebis caressante,
» La chèvre qui grossit la famille bêlante;
» Ce coursier généreux dont la bouillante ardeur
» De nos fiers combattans seconde la valeur,
» Ou loin des traits de Mars, quand le plaisir l'ordonne,
» Obéit à la main de la jeune amazone.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
» Je te salue encore, ô France, ô ma patrie!
» Source de l'abondance et mère du génie :
» Puisses-tu dans le sein des peuples satisfaits
» Long-temps verser les arts, les plaisirs et la paix.

» Ton nom est immortel : quand le torrent des âges
» Aura sur cet empire étendu ses ravages,
» Avec quel appareil, dans quelle majesté
» Tu dois te présenter à la postérité !
» Rangés autour de toi, tous ces penseurs sublimes,
» Ces poètes fameux et ces chefs magnanimes,
» Ces sages, le flambeau d'un Sénat protecteur,
» Suivront pompeusement ton char triomphateur.
» D'Amboise avec orgueil marche auprès de son maître;
» Sur les pas de Henri je vois Sully paraître,
» Et du siècle éclatant du plus grand des Bourbons
» Sur ta tête Colbert unit tous les rayons.
» Tu dois aussi te joindre à leur troupe fidèle,
» Toi que la France admire, et qui fus digne d'elle... »

. . . . . .

. . . . . .

M. Carré avait composé un grand nombre d'épîtres toutes remarquables, soit par le choix des sujets, soit par la douce philantropie dont elles étaient empreintes. Plusieurs, dont nous avons déjà parlé, ont été conservées, mais quelques autres n'existent plus, et l'on doit regretter surtout celle qu'il avait adressée à M. Necker, *sur l'importance des opinions religieuses*. Une autre, à l'abbé Barthelemy, avait été écrite de verve, et était brillante d'esprit et d'images : « Toi, disait-il à l'auteur d'Ana-» charsis,

» Toi qui viens d'élever de tes savantes mains
» Le plus beau monument aux plus grands des humains,
» Rival de leur génie et vengeur de leur gloire,
» Jouis de tes travaux, jouis de ta victoire;
» Mais dis-nous par quel art ton magique pinceau
» Des enfans de Cécrops ennoblit le berceau,

» Ranime notre hommage en réveillant leur cendre,
» Et prête à leur mémoire un intérêt si tendre..... »

Parmi les opuscules que la famille de M. Carré aurait voulu publier, mais qu'elle n'a pu recouvrer, il faut placer un *Poème sur le tremblement de terre qui renversa Messine :* cet ouvrage, lu aux assemblées publiques des Musées de Paris et de Toulouse, obtint le succès le plus flatteur, et c'est avec regret qu'on ne peut en offrir ici que quelques vers. « L'auteur, dit un journaliste (1), l'auteur, si avantageusement connu par la force, l'harmonie et les grâces de son style, avait, pendant la lecture de cet ouvrage, l'art de faire passer ses auditeurs, tantôt de la terreur à la pitié, tantôt de l'attendrissement à l'effroi, et de l'admiration muette aux plus vifs applaudissemens. »

« Que l'homme, disait-il, paye cher le bienfait de la » vie! en vain, pour charmer ses ennuis, sème-t-il quel- » ques fleurs sur la terre ;

» L'amitié, les plaisirs, la vertu la plus pure,
» Tout le trompe ici-bas, et même la nature. »

Le tableau de la calamité qui bouleversa la Calabre et la Sicile étincelait de beaux vers :

« Un bruit affreux, suivi de silence et d'horreur,
» Murmure sourdement et roule sous la terre.
. . . . . .
. . . . . .
» L'Apennin ébranlé dans ses forêts profondes,
» Traîne en échos plaintifs le roulement des ondes.

(1) Affiches de Toulouse, n.° 31, pag. 122, année 1785.

» Tout se tait et pâlit..... O citoyens, fuyez!
» L'abîme va s'ouvrir, la mort est sous vos pieds!
» Mais sur ses fondemens Messine balancée
» Se relève par bonds et retombe affaissée.....
» Entendez-vous ces toits crouler avec fracas?
» La flamme avide court en saisir les éclats.
. . . . . .
» A travers les torrens d'une cendre brûlante,
» Un peuple entier s'enfuit en hurlant d'épouvante;
» L'un expire écrasé sous de sanglans débris:
» Le père est repoussé sur ses enfans meurtris..... »

De loin en loin, M. Carré avait placé des vers sententieux dont la philosophie, loin de nuire à l'effet de la composition, rendait ses tableaux plus frappans:

« La cité se livrait à de paisibles fêtes;
» Mais, hélas! que le calme est voisin des tempêtes! »

Parmi les scènes terribles de la destruction de Messine, l'auteur avait choisi un épisode qui jetait le plus grand intérêt sur le poème; c'était la catastrophe attendrissante et terrible de la marquise de Sparada, engloutie vivante dans le sein de la terre, tenant dans ses bras son fils qu'elle venait d'arracher aux flammes. L'ouvrage était terminé par une digression ingénieuse sur la mort de l'infortuné Pilâtre des Roziers.

Quelques ouvrages en prose, composés par M. Carré, n'existent plus; deux ou trois d'entr'eux n'offraient sans doute qu'un intérêt médiocre: il n'en était pas de même d'un Éloge qui mérita les encouragemens de l'Académie d'Amiens, discours digne d'une haute estime, et où, si l'on en juge par les légers fragmens que l'on a recouvrés, l'auteur de la

Chartreuse, de *Ververt* et du *Méchant*, était apprécié avec un goût exquis et une finesse de tact bien remarquable.

Mais si nous devons regretter la perte de cet écrit, du moins l'Éloge de l'un des plus grands Ministres dont puisse s'honorer la France, de Georges d'Amboise, présenté par M. Carré à l'Académie de Montauban, en 1785, nous a été conservé. Ce discours fut composé à la même époque où l'Académie française proposait pour sujet de prix l'éloge de Louis XII. Ainsi « deux Sociétés littéraires offraient en » même temps, à l'émulation des orateurs, le *Père du* » *Peuple*, et d'Amboise, ces deux illustres amis que l'on » ne peut séparer l'un de l'autre, parce que la vénération » publique et la reconnaissance ont enchaîné leurs destinées » et consacré leur mémoire. » En lisant cet ouvrage, on se laisse entraîner par l'éloquence de l'auteur; on admire son héros : on convient avec lui que, de tous les spectacles que nous offre l'histoire des gouvernemens, « il n'en est » point de plus frappant, de plus propre à fixer l'œil du » philosophe, que ceux où l'on voit les Souverains prêter » l'oreille aux conseils des sages, et s'unir constamment » avec eux de goût et de sentiment, pour veiller à la splen- » deur et à la félicité des Etats. »

Des sentimens religieux distinguèrent M. Carré dans ses premières années, et ont honoré ses derniers jours. On aurait pu offrir en exemple et la douceur de ses mœurs et son urbanité. Il voyait avec peine les querelles, les haines qui divisent trop souvent les gens de lettres (1). Il n'a jamais

(1) Dans une lettre écrite par M. Carré à M. de Labouisse, qui se disposait à faire réimprimer ses PENSÉES, on remarque le passage

cédé au désir de médire, même de ses plus cruels persécuteurs ; et, comme l'un de nos grands poètes, il a pu s'écrier :

« Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume. »

Il était digne d'avoir des amis, et tous ses disciples lui vouèrent une affection sans bornes. L'un d'entr'eux, dont l'éloquence a souvent retenti avec éclat, l'orateur célèbre qui vengea l'infortuné Fualdès, a consacré à la mémoire de son maître un Éloge que l'on ne peut lire sans émotion. Il a permis à l'époux de la fille de M. Carré d'en enrichir le Recueil des Œuvres de son beau-père, et ce ne sera pas le moindre ornement de cette édition, offerte aux nombreux élèves de ce professeur, plein de goût et de génie. Dans les lettres, dans la société, à la tribune, au barreau,

---

suivant : « Vous êtes en vérité bien estimable d'être philosophe » avec de l'or et dans l'âge où il est plus ordinaire de se familiariser » avec Racine et Métastase qu'avec Pascal et Labruyère. Vous » donnez un bel exemple à notre jeunesse ; votre conduite est une » réponse aux déclamations que nos journaux ne cessent de faire » contre la philosophie..... Vous dites des choses charmantes sur la » fraternité qui devrait régner entre les gens de lettres ; mais, hélas ! » qu'il est peu de frères parmi eux !

» Ces enfans de la paix se déclarent la guerre.

» Vos sentimens et votre loyauté sont bien propres à ménager » quelque réconciliation. Ceux qui vous lisent ou vous connaissent » entreront volontiers dans la fédération pour ramener les égards, » la confiance et l'amitié dans la république des orateurs, moralistes et poètes. Les démêlés littéraires tournent au préjudice des » lumières. L'homme sensé en gémit ; les mauvais plaisans en assaisonnent leurs épigrammes..... Vous me faites croire qu'il est » possible de composer et de se voir, de rimer et de s'affectionner... »

à l'armée, tous ont mérité la considération générale, noble fruit de l'union des talens et des vertus. On a pu espérer qu'ils recevraient avec empressement les ouvrages du littérateur qui dirigea leurs premiers pas, et qui traça la carrière qu'ils parcourent avec gloire. Ils retrouveront dans ses écrits l'inépuisable fécondité de ses expressions pittoresques, la beauté de ses images, et cette foule de tours originaux qu'il avait créés, ou qui lui échappaient à chaque instant. Enfin, ils reconnaîtront les ouvrages dont la lecture excita jadis leurs transports; monumens précieux d'un talent modeste et qui fut trop peu connu.

Éloge de M. Carré,

PRONONCÉ LE 2 AVRIL 1826,

Dans la Séance publique de l'Académie des Jeux Floraux,

PAR M. TAJAN,

L'UN DES QUARANTE MAINTENEURS.

MESSIEURS,

« Vous connaissez l'usage établi chez ces bons » Helvétiens, chez ce peuple vertueux et paisible, » dont on a dit que l'aigle et l'homme libre ché- » rissaient la demeure. Lorsqu'ils viennent de » perdre un parent ou un ami tendrement aimé, » ils s'empressent de semer des fleurs sur sa tombe, » et là, chaque printemps, ils viennent respirer » dans le parfum d'une rose, l'âme de celui qui » leur fut si cher. Ce culte ingénieux et tendre,

» ce culte auquel sourit la nature, il me semble » que l'Académie le renouvelle dans ses éloges » funèbres. »

Tel était, Messieurs, le langage du confrère que nous pleurons, lorsqu'il acquittait envers M. l'abbé de Rozières, le tribut de regrets que l'Académie décerne à ceux de ses membres qu'elle a eu le malheur de perdre. J'ai reproduit pour lui ces images gracieuses, dont il avait puisé les idées dans son âme vive et tendre, parce qu'elles rendent avec les couleurs et les émotions qui leur sont propres, les sentimens que vous éprouvez, et ceux que j'éprouve moi-même dans ce pénible moment.

En payant la dette de l'Académie, j'ai à payer aussi à la mémoire de M. Carré, la dette du cœur, la dette de la reconnaissance, envers un maître qui m'honora de ses leçons, m'inspira le goût de l'étude, m'initia dans le secret de ses jouissances littéraires, m'entraîna, avec tous mes condisciples, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans cette carrière des lettres qu'il parcourut avec tant d'enthousiasme, et m'admit ensuite dans l'intimité de ses affections les plus chères.

Des rapports toujours suivis, et qu'il entretenait par les témoignages d'une constante amitié, m'ont valu le triste avantage de connaître plus particulièrement et d'apprécier toute la perte que

nous avons faite par la mort de ce poète infortuné. Mais comment satisfaire au devoir que votre confiance m'impose ? Pour remplir cette tâche à la fois si douloureuse et si difficile, il faut rappeler des souvenirs tantôt pleins d'intérêt et de douceurs, tantôt chargés d'afflictions et d'amertume ; il faut transporter, émouvoir et briser tour à tour des cœurs qui ne sont jamais restés étrangers à une destinée, le plus souvent si brillante, et quelquefois si orageuse ; et mes pinceaux sont trop faibles pour retracer dignement une vie si féconde en contrastes.

Je réclame donc l'indulgence de l'Académie. N'ayant pas eu l'art de grouper dans un tableau rapide les traits caractéristiques et les titres de gloire de notre confrère, je me suis livré à des détails qu'une plume habile aurait pu abréger. Mais quelqu'un a dit que l'amitié était causeuse ; et si j'ai le malheur de fatiguer votre attention, je trouverai mon excuse dans le sentiment qui m'a inspiré.

Pierre-Laurent CARRÉ naquit à Paris en 1758, de Pierre-Joseph Carré, professeur au collége de la Marche, et de dame Varins, femme de beaucoup d'esprit. Excellent grammairien, littérateur instruit, M. Carré père aurait pu retirer un plus grand avantage des moyens dont la nature l'avait

favorisé, et que des études laborieuses avaient étendus; mais son extrême timidité ne lui permit pas d'aspirer à des succès éclatans.

L'humeur austère de cet homme estimable n'égaya pas l'enfance de son fils. Le jeune Carré ne fut pas heureux dans ses premières années; et pour comble de disgrâce, il fut atteint, à l'âge de 12 ans, d'une petite vérole affreuse qui ravagea ses traits, jusqu'alors fort réguliers, et attaqua vivement ses yeux. La débilité d'organe qui fut le résultat de cet accident, fut, sans doute, très-fâcheuse pour lui; mais elle contribua singulièrement à l'étendue et à l'exactitude de sa mémoire. Ne pouvant lire les auteurs qu'avec difficulté, il reconnut bientôt combien cet inconvénient était nuisible à l'action oratoire; et pour y remédier, il apprit tous les classiques latins et français, afin de se familiariser avec leur génie, et de pouvoir en citer des passages sans embarras, lorsqu'il exercerait la profession des lettres, vers laquelle il se sentait entraîné.

Né avec le goût et l'amour de l'étude, il en accéléra le développement par une application soutenue; mais en vain ses professeurs rendaient justice à son travail, son père seul doutait encore des heureuses dispositions de son fils, lorsqu'à la fin de sa deuxième année de rhétorique, celui-ci remporta le premier prix de discours français.

Cette distinction lui procura une de ces grandes jouissances qui remplissent le cœur, et auxquelles il n'était pas accoutumé. Le secret des noms victorieux était alors si bien gardé, que le jeune Carré, qui n'attendait aucun succès, ne voulait pas même assister à la distribution des prix : ses sœurs l'y décidèrent; mais son père, qui était bien loin de supposer que cet enfant pût être jugé digne d'une couronne, resta dans son cabinet. Bientôt le bruit des fanfares et les acclamations des élèves se font entendre; le jeune Carré accourt auprès du vieillard, et dépose sur ses genoux la palme qui venait de lui être décernée. Cet homme respectable, profondément ému de ce triomphe inattendu, tomba évanoui dans les bras de son fils.

Cette couronne valut au jeune Carré un compliment de M. le premier Président du Parlement de Paris; et ce compliment fit alors sensation. « Monsieur, lui dit ce magistrat, le prix de dis- » cours latin obtient les premiers honneurs; mais, » nous autres, Français, nous aimons bien le » prix de discours français. »

A compter de cette époque, l'existence du jeune Carré s'améliora. Il obtint, en philosophie, une bourse au séminaire des *Trente-trois*, école qui jouissait alors de quelque célébrité; mais la philosophie eut une rivale bien redoutable dans la poésie.

Le jeune Carré avait toujours cultivé les muses

latines, et montré un talent facile dans les vers latins qu'il avait composés ; mais ce talent était resserré dans les sujets que l'Université proposait ; et les bornes étroites qui étaient prescrites à notre élève, contrariaient péniblement les élans de son imagination. Un plan tracé de ligne à ligne ne pouvait guère se concilier avec sa verve indépendante. Elève de M. l'abbé Delille, qu'il avait eu pour professeur en troisième, il aimait, sans doute, comme son maître, à converser avec Virgile ; mais le brillant traducteur des Géorgiques n'avait pas accordé une admiration exclusive au cygne de Mantoue. Dans ses éloquentes leçons, il avait fait éclater ses transports, en récitant les vers enchanteurs de Racine. Son enthousiasme était passé dans l'âme de ses élèves ; et le jeune Carré était celui de tous qui en avait reçu les plus fortes impressions.

La philosophie eut donc tort au séminaire. L'austérité de ses dogmes, la sécheresse de ses préceptes et la profondeur de ses doctrines ne pouvaient lutter avec avantage contre les grâces et les séductions de la poésie ; et le jeune Carré lui devint infidèle. Des chansons spirituelles trahirent bientôt la passion favorite de l'apprenti philosophe ; mais le supérieur, quoique très-sévère, ne pouvant méconnaître la cause secrète de ces compositions badines, grondait, en riant, le poète qui déridait ainsi sa gravité.

Le jeune Carré eut donc l'art de faire de son séjour au séminaire, l'une des époques les plus fortunées de sa vie. Il y contracta des affections qui le consolèrent des revers dont il fut, dans la suite, affligé; et lorsqu'il sortit de cette institution, après avoir subi ses examens pour le grade de maître ès arts, il se présenta au concours de l'agrégation. Cette épreuve était difficile. Le concours fit époque dans l'Université de Paris, par la réunion extraordinaire des grands talens engagés dans la lutte : les compositions furent toutes remarquables; mais, dans ses exercices, le jeune Carré déploya une telle facilité d'improvisation, qu'il frappa d'étonnement les juges de ce combat littéraire. On n'était pas accoutumé à une élocution aussi élégante et aussi pure, nourrie d'une littérature profonde, et animée par les grâces du débit. Notre confrère était redevable de cette dernière qualité à l'abbé Delille, dont il avait saisi, avec assez de bonheur, les intonations harmonieuses.

Le jeune Carré l'emporta donc sur ses rivaux; et devenu agrégé, il forma des liaisons honorables et utiles. Des familles considérables l'appelèrent dans leur sein, et lui confièrent leurs enfans pour le perfectionnement de leur éducation; mais les premiers essais l'encouragèrent médiocrement. Obligé de se soumettre aux caprices et aux exi-

gences des parens de ses élèves, il ne tarda pas à reconnaître que cet état de sujétion l'exposait à des contradictions humiliantes; et pour se soustraire à des chances qui offensaient à la fois son amour propre et la dignité de sa profession, il résolut de ne plus se renfermer dans l'intérieur d'aucune famille, et d'exercer, à l'avenir, son état avec une entière indépendance.

D'après cette résolution, il ne donna plus que des leçons de littérature. Ce genre d'occupation lui laissait le temps nécessaire pour ses études favorites, et lui ouvrit rapidement les salons les plus fréquentés de la capitale. Parmi les sociétés qui l'avaient adopté, il en était une sur-tout que l'enjouement de son caractère et l'amabilité de son esprit avaient particulièrement charmée. C'était celle de M. Lecoulteux du Molé. La Malmaison et ses délicieux jardins étaient déjà célèbres. M.me du Molé donnait des fêtes à la Malmaison, et y conviait les personnes les plus distinguées de Paris. Les talens du jeune Carré se firent remarquer dans ces fêtes; mais dans une circonstance ils y brillèrent du plus vif éclat. Il composa, pour une soirée de M.me du Molé, un petit vaudeville dans lequel il se ménagea un rôle de jardinier; et sous ce costume, qui secondait si bien sa gaîté naturelle, il adressa à la dame du lieu, et à tous les élus de la Malmaison, les complimens les plus

délicats. L'abbé Delille, qui était du nombre des élus, et qui avait aussi composé une pièce de vers pour cette fête, félicita son jeune disciple de la manière la plus flatteuse, et lui exprima sa satisfaction par ces paroles pleines de bienveillance et de grâce : « Nous avons eu du sentiment et de » l'esprit; M. Carré a eu tout cela, et, mieux » que nous, de la gaîté. »

La jolie pièce de vers dont l'abbé Delille fit hommage dans cette occasion à la société de la Malmaison, figure dans le Recueil des pièces fugitives de ce grand poète.

Il existait, à cette époque, à Rouen, une association littéraire, dite *des Palinods*, connue plus particulièrement sous le nom d'*Académie de l'Immaculée Conception*. Cette institution était spécialement consacrée au culte des muses latines. M. Carré lui envoya trois poèmes latins, et chacun de ces poèmes fut jugé digne du prix. L'Académie d'Amiens ayant proposé, bientôt après, l'éloge de Gresset, il traita ce sujet, et son discours mérita une mention particulière : il se présenta aussi aux concours de Montauban et de Marseille; et, partout, il fit une ample moisson de couronnes. Le Musée de Paris, établissement où l'on cultivait en même temps la poésie et la musique, fut, de toutes ses sociétés littéraires, celle qui excita le plus vivement son émulation; et les succès mul-

tipliés qu'il y obtint, contribuèrent beaucoup à fonder sa renommée.

Tant des titres lui donnaient des droits aux suffrages des fonctionnaires qui présidaient alors à l'enseignement public. Elève du Collége de la Marche, dont il avait fait la gloire pendant ses études, fils, petit-fils et neveu de professeurs, il pouvait, au moins, avoir des prétentions légitimes à la chaire de son père ou à celle de son oncle. Ces deux chaires lui appartenaient, en quelque sorte, par droit de succession; mais le principal du collége s'était persuadé, qu'en admettant des professeurs qui ne s'engageraient pas dans les ordres sacrés, on n'aurait pas d'assez solides garanties; et comme le jeune Carré avait reculé devant les saintes obligations qu'on voulait lui imposer, il fut écarté du concours.

Ce mécompte inattendu excita profondément sa sensibilité. Convaincu désormais que la carrière de l'enseignement public lui était fermée à Paris, tant qu'il ne se déciderait pas à entrer dans le ministère sacré, il était livré aux plus pénibles anxiétés sur son sort, lorsque la chaire de rhétorique au Collége royal de Toulouse vint à vaquer. Ce fut une bonne fortune pour lui..... Toulouse était, à ses yeux, le sanctuaire des beaux arts; c'était la cité de Pallas, la patrie de Clémence Isaure, le siége de cette antique institution des

Jeux Floraux, à laquelle il avait craint d'offrir les prémices de sa muse ; c'était, en un mot, cette ville célèbre que les poètes Ausone et Martial avaient saluée du nom de *savante*..... Il n'en fallait pas davantage pour enflammer son imagination ; et consolé déjà de la contradiction cruelle qu'il venait d'éprouver, il s'empressa de demander la chaire vacante, avec le pressentiment secret de l'obtenir.

Toutefois, il ne voulut pas s'en rapporter à cet espoir flatteur dont son enthousiasme pouvait lui dissimuler les chances. Il écrivit à l'abbé Delille, qu'un heureux hasard avait fait arriver, à cette époque, à Toulouse, auprès de l'archevêque de Brienne, sous la direction duquel l'administration du Collége était placée. L'abbé Delille, juste appréciateur du mérite de son jeune disciple, demanda aussitôt la place de professeur de rhétorique pour son protégé, et le prélat la lui accorda.

Cette nomination vengea noblement notre confrère. Il en reçut la nouvelle avec transport; mais, comme pour suivre la destinée qui s'ouvrait désormais devant lui, il fallait renoncer à des relations et à des habitudes qui avaient charmé sa jeunesse, il ne put résister aux mouvemens de son cœur, et il en versa toutes les émotions dans un poème, où il exprima avec l'éloquence du sentiment, le vif regret qu'il éprouvait d'être obligé de quitter sa patrie.

L'heureuse trempe de son caractère, et l'accueil honorable qu'il reçut, à Toulouse, de la part des personnes éminentes auxquelles il fut présenté, adoucirent bientôt l'amertume de son éloignement; et après quelques semaines de séjour dans sa nouvelle résidence, frappé de la beauté de notre ciel et des sites pittoresques qui couronnent notre horizon, il les célébra, avec une sorte d'ivresse, dans une épître destinée à un ami qu'il avait laissé à Paris.

Dans cette épître, le poète examine cette question : *Le bonheur n'existe-t-il que dans la capitale, et ceux qui en viennent, ont-ils le droit d'insulter à la province?*

M. Carré écrivit cet ouvrage de verve; et je ne puis résister au plaisir de citer ici quelques-unes de ses inspirations sur la contrée qu'il venait habiter.

Le poète décrit ainsi les Pyrénées, dont les premiers chaînons se lient à notre sol, et les moulins du Bazacle et du Château Narbonnais, qui alimentent Toulouse :

« Ce mont qui dans les cieux va prolongeant sa cime,
» Ou redescend et plonge en un profond abîme,
» Me saisit à la fois de surprise et d'horreur.
» Là, ses flancs opposés pressent l'onde en fureur;
» Et quand il retentit, battu de la tempête,
» La nue en feu se roule et se fend sur sa tête.
» Pour étonner encore et pour charmer nos yeux,

» Sauvage ou fécondé, sublime ou gracieux,
» Tantôt son front se perd dans un voile d'albâtre,
» Puis, tout à coup, déploie un vaste amphithéâtre;
» Il s'abaisse tantôt en un vallon mouvant
» Où l'or de la moisson erre au souffle du vent;
» Là, remonte en coteaux que le midi colore
» De ces raisins qu'Hébé nous envîrait encore;
» Ici, d'ombrages frais il étend un rideau;
» De nos cités, plus loin, il suspend le fardeau;
» Partout, en longs anneaux, replié sur lui-même,
» Il forme autour de nous un pompeux diadême :
» Ici, d'heureux bergers soupiraient leurs amours;
» Là, s'animait le luth des galans troubadours :
» Ami de la nature et de la solitude,
» Là, Vanière, oubliant une pénible étude,
» Au murmure des eaux et des zéphyrs flatteurs,
» Laissait couler des vers aussi doux que ses mœurs.
» Peindrai-je ces lointains et ces frais paysages,
» Ces îles, la parure et l'erreur des rivages?
» Dans l'utile détour où le fleuve arrêté
» Lutte, bondit, écume, et retombe irrité,
» N'entend-on pas tonner, sous leur voûte tremblante,
» Ces bâtimens hardis, où la meule pesante
» Tournant au gré du flot qui bouillonne et s'enfuit,
» Presse en criant le grain et l'écrase à grand bruit?
» De ces riches aspects, de cette aimable scène,
» Je sens que mes regards s'éloignent avec peine. »

C'est ainsi que notre poète préludait aux chants harmonieux qui devaient, dans la suite, faire les délices de sa patrie adoptive.

A peine eut-il paru dans la chaire à laquelle il

avait été promu, qu'il justifia la réputation dont il jouissait, par des leçons d'éclat qui fixèrent sur lui l'attention publique. Il en reçut bientôt un témoignage honorable.

Indépendamment de ses deux académies, Toulouse possédait alors une société littéraire, fondée par M. de Brienne, sous le nom de *Musée*. Cette société, témoin des succès du nouveau professeur, s'empressa de l'appeler dans son sein ; et celui-ci, pénétré de reconnaissance pour cette marque d'estime, enrichit les séances publiques du Musée de plusieurs compositions.

Il y lut successivement un poème sur le *Tremblement de terre qui renversa Messine*, un discours sur l'*Etude*, un poème *sur la mort du Prince de Brunswick*; enfin, un discours en vers sur l'*Influence du climat sur le génie*. Des applaudissemens d'enthousiasme accueillirent chacune de ces productions; et le poète puisa de nouveaux motifs d'émulation dans les transports dont il était l'objet. Jaloux d'obtenir une distinction encore plus éclatante, il voulut conquérir les belles fleurs qui avaient si souvent tenté son ambition pendant sa première jeunesse; et dans cette intention, il remit divers ouvrages à trois concours des Jeux Floraux. Dans chacun de ces concours, sa muse fut victorieuse : l'Académie décerna l'amaranthe d'or à son ode intitulée le *Muséum français*; la

violette d'argent, à son épître *aux Mânes de Le Franc de Pompignan*, et le prix du genre, à son épître *à l'abbé Delille, sur son voyage en Grèce.*

Le sujet de cette épître avait été inspiré à M. Carré par le voyage que l'abbé Delille avait entrepris en 1784, à la suite de l'ambassadeur de France à Constantinople. Fidèle aux souvenirs du cœur, notre confrère n'avait jamais perdu de vue le maître habile qui avait guidé ses premiers pas, celui qui avait recueilli ses premières inspirations, celui qui l'avait si honorablement vengé de ses premières disgraces. A peine fut-il instruit que Delille était dans la patrie d'Homère, qu'il lui adressa une épître sur ce voyage célèbre, comme pour l'avertir, sous le beau ciel même de la Grèce, qu'il était un autre ciel où il n'était pas oublié.

Cet hommage du sentiment le plus noble et le plus doux, reçut sa récompense. L'Académie des Jeux Floraux couronna ce poème; et ce prix, réuni à ceux qui lui avaient été adjugés dans les concours précédens, lui donnant des droits au titre de maître ès Jeux Floraux, l'Académie le lui conféra le 23 mai 1788. Admis désormais à ses réunions solennelles, il y ajouta un intérêt de plus, par des lectures auxquelles il avait l'art d'attacher un attrait particulier. On a conservé encore le souvenir de l'effet prodigieux que produisit sur l'assemblée sa lecture du *Bouclier*

d'Hercule, fragment traduit du grec d'Hésiode, écrit avec un goût parfait, et dont l'exécution ne le cède en rien à l'original. On n'a pas oublié non plus l'espèce de ravissement dont sa présence dans les fêtes de l'Académie était toujours l'objet. Chacune de ses lectures était un triomphe pour lui; et les jeunes disciples des Muses qui l'avaient entendu, entraînés par les séductions de la gloire et la magie de son talent, ne se retiraient jamais de ces solennités, sans avoir couvert de leurs acclamations le poète qu'ils venaient d'admirer.

La révolution vint suspendre le cours de ces jours de pompe et d'ivresse. Un voile funèbre s'étendit sur la France, et toutes nos institutions s'évanouirent. Le malheureux Carré, frappé dans son existence par la suppression de sa chaire et le renversement de tous ses projets, ne trouva d'abord aucun moyen de conjurer les effets de cette grande calamité. Au contraire, ce caractère de gaîté qui l'avait si bien servi dans ses premiers revers, et qui semblait le rendre indifférent aux coups de la fortune, s'était modifié en proportion des alarmes qu'il avait conçues; et les terreurs secrètes dont il était saisi, avaient fait succéder à son enjouement une excessive timidité.

Telle était donc la situation morale de M. Carré, au milieu des crises désastreuses dont nous étions menacés à cette effroyable époque, qu'il était dans

l'impossibilité de suppléer, par lui-même, aux avantages dont il venait d'être déchu, lorsque la Providence vint à son secours.

Parmi les nombreux amis que ses qualités privées et la facilité de son commerce lui avaient procurés, M. Albert, vieillard septuagénaire, que son mérite avait placé à la tête d'une maison d'éducation, était un de ceux qui lui avaient donné les marques les plus réitérées d'une affection sincère. Informé de la position affligeante de M. Carré, ce vieillard respectable, ne prenant conseil que de son cœur, se rend avec empressement auprès de lui, et le force d'accepter l'offre généreuse qu'il lui fait de la direction de son établissement. Ce procédé, aussi délicat que désintéressé, pénétra notre confrère de la plus vive reconnaissance pour son bienfaiteur; et bientôt après, celui-ci, non content d'avoir donné à son ami un témoignage si touchant de sa bienveillance, voulut la manifester tout-à-fait, d'une manière bien plus éclatante encore, en l'attachant à lui par les liens les plus doux. L'union de M. Carré avec la plus jeune des filles de M. Albert, mit le comble à l'expression des sentimens que ce bon vieillard éprouvait pour lui; et le jour même de ce mariage, contracté sous les auspices de l'amitié, et que tout annonçait devoir être si prospère, M. Carré devint le chef d'une maison entourée d'une grande confiance,

et dont il devait bientôt accroître la réputation.

En effet, à peine notre confrère fut-il en possession de son nouveau titre, qu'il vit accourir à son établissement tous ses élèves du Collége que la révolution avait dispersés. Telle était toujours leur admiration pour leur maître, qu'en se groupant autour de lui, ils croyaient se mettre à l'abri des tempêtes qui bouleversaient l'état, et tourmentaient toutes les existences. C'était, du moins, un phénomène bien remarquable que celui que présentait l'école de M. Carré à cette horrible époque. Tandis que les temples des arts, des muses et des lois s'écroulaient avec fracas; que les sciences et les lettres, chassées de leur sanctuaire, erraient d'asile en asile sur le sol embrasé de la France, il était beau de voir l'un de leurs plus illustres favoris, échappé, comme par miracle, à cette vaste proscription, se ressaisir de sa lyre harmonieuse, pour célébrer le génie de Cicéron et de Virgile, sur les ruines du Portique et du Forum. Je suivais alors, avec mes jeunes condisciples, ses enivrantes leçons; nous recueillions avec l'ardeur et la vivacité de notre âge, les accens du poète inspiré; plus le vandalisme étendait ses fureurs et ses ravages, plus sa muse brûlante et fière frappait avec violence sur notre imagination exaltée, comme pour distraire notre pensée du spectacle d'horreur

dont nous étions les témoins, et faire briller à nos yeux l'espérance d'un plus consolant avenir.

C'est ainsi, Messieurs, que notre confrère traversa ces temps de sanglante mémoire, pendant lesquels une jeunesse vive, studieuse et dévorée d'émulation, semblait être condamnée pour toujours à une honteuse dégradation. Ce fut particulièrement à lui, et à sa généreuse influence, qu'elle fut redevable de son goût et de son amour pour les lettres; seul, il enseigna les doctrines de l'éloquence et de la poésie; seul, il entretint parmi nous le feu sacré, au milieu de nos discordes civiles; et cet hommage public que vous rendez aujourd'hui à sa mémoire, et auquel s'associent en secret tous ses anciens disciples, est, à la fois, pour vous et pour eux, un acte de justice et de reconnaissance.

Ah! sans doute, il paya son tribut à la faiblesse humaine. Fortement ébranlé par les terreurs que lui inspirait la fougue des novateurs qui, à la faveur de nos déchiremens, s'étaient emparés de l'autorité, il n'eut pas le courage de résister à leurs ordres, et sa lyre se fit entendre pendant le règne des factions. Mais hâtons-nous de reconnaître que ses accens les plus harmonieux ne furent animés que par les impressions de la gloire et le doux sentiment de la patrie. Ce fut principalement pour chanter les triomphes de nos armes, qu'il composa ces hymnes dont notre littérature n'avait

offert jusqu'alors aucun modèle, et qui portent, tous, l'empreinte d'un beau talent et d'un cœur généreux.

Néanmoins sa muse ne s'exerça point seulement sur des sujets politiques et guerriers. Il chanta aussi les arts et la paix, les divers âges de la vie, les dogmes consolateurs de l'immortalité, et les vertus douces et fécondes qui forment à la fois le lien et la garantie de la société. Parmi ces chants, il en est un sur-tout où l'âme de notre confrère s'est répandue toute entière, et qui avait frappé d'admiration l'auteur de l'ode célèbre sur le vaisseau *le Vengeur*. Lorsque le poète Lebrun, dans un de ces momens d'extase dont il était souvent saisi, voulait offrir le modèle d'une grande image poétique, il récitait avec enthousiasme cette magnifique strophe de l'hymne que M. Carré avait composé pour la fête de la vieillesse.

« Plus le chêne compte d'hivers,
» Plus il déploie un vaste ombrage ;
» Le fleuve, en s'approchant des mers,
» Accroît l'orgueil de son rivage.
» Ton sort n'est pas moins glorieux ;
» Et sur la fin de ta carrière,
» Rivale de l'astre des cieux,
» Tu te couches dans la lumière. »

Il était impossible qu'un talent aussi pur et aussi élevé ne fût pas remarqué, lorsque des idées plus saines et des doctrines salutaires commencèrent à

reprendre quelque empire. A cette époque, un homme de lettres occupait le ministère de l'intérieur. Lorsqu'il fut promu à cette dignité, M. François de Neufchâteau fit concevoir quelques espérances aux zélateurs des Muses, et cet espoir ne fut pas trompé. Des secours, des encouragemens et des récompenses furent distribués aux savans et aux littérateurs qui avaient le plus souffert de nos désastres, et à ceux dont le talent avait été le plus utilement employé. Notre confrère ne fut pas oublié dans cette distribution. Le ministre lui envoya une collection de livres de choix, et cet hommage du pouvoir au talent fut décerné à M. Carré, au milieu d'un concours immense de spectateurs que cette solennité avait attirés.

En l'an 6, il se forma à Toulouse une société littéraire, sous le nom de *Lycée*. Cette société, sortie des tempêtes de la révolution comme un éclair du sein des orages, était destinée à ramener le goût des lettres et des arts. Notre confrère ne pouvait rester étranger à cette utile destination : il se fit inscrire, le premier, sur la liste des membres du Lycée, et il est presque inutile de dire qu'il en fit le principal ornement.

Parmi les ouvrages qu'il composa pour les séances publiques de cette institution, l'on distingua particulièrement une épître dans laquelle M. Carré célébra le dévouement d'un domestique

qui, par son travail et ses soins bienfaisans, avait sauvé des horreurs de la misère, le savant Mazéas, ancien professeur à Paris, dont la révolution avait occasionné la ruine. Ce poème est rempli des émotions du poète; et les sentimens les plus élevés d'admiration et de vertu y sont exprimés en beaux vers.

La France paraissait alors avoir épuisé ses mauvais jours. Plusieurs des Français qui avaient été forcés de quitter leur patrie pour se soustraire à la mort, attirés par les espérances que la paix leur avait fait concevoir, s'empressaient déjà d'y rentrer, pour réparer leurs longues misères. L'abbé Delille avait été du nombre de ces illustres proscrits; mais, moins malheureux que la plupart de ses compagnons d'infortune, il avait enchanté son exil par les accords de sa lyre sublime.

Lorsque M. Carré apprit que l'abbé Delille, après une longue absence, avait enfin touché le sol de la patrie, il fit éclater les plus vifs transports. Il faut avoir vu notre confrère, dans ce moment de charme, pour juger de l'état de son âme. C'était un mélange d'attendrissement et d'enthousiasme, une sorte d'ivresse qu'il faisait partager à ses amis, à ses disciples, à tous ceux qui l'approchaient, et qu'il forçait de s'associer à son bonheur.

Ce fut sous l'influence de ces émotions profon-

des, qu'il écrivît à son maître cette épître, qu'une main amie nous a conservée, et que le chantre des Jardins couvrit de ses larmes, lorsqu'il en reçut l'hommage.

« Dis-nous, s'écrie-t-il, en s'adressant à Delille;

» ..... Dis-nous, quelle douce espérance,
» Quel orgueil te saisit à l'aspect de la France ?
» On emporte loin d'elle un tendre souvenir,
» On en parle toujours, et l'on veut y mourir.
» Toi qui la regrettais sur les débris d'Athènes,
» L'appelais dans l'exil et la revois sans chaînes,
» Ah ! dis-nous, à sa vue, et parmi ses enfans,
» Quels tableaux, quels pensers enivraient tous tes sens?
» La Tamise et ses parcs, les Alpes, leurs prodiges,
» Tout ce qui n'est pas elle a perdu ses prestiges.
» Je te vois tressaillir au plus humble arbrisseau,
» A la première fleur, au seul bruit d'un ruisseau,
» Aller, venir, errer, l'œil humecté de larmes,
» Et du sol paternel dévorer tous les charmes.
» Tandis qu'autour de toi s'inclinent les moissons,
» Que les berceaux de Flore agitent leurs festons,
» Que la nymphe orgueilleuse, en sa grotte profonde,
» Fait murmurer pour toi, presse ou retient son onde,
» L'amitié triomphante accompagne tes pas.....
» Dieux ! avec quelle ivresse ont volé dans tes bras
» Ceux pour qui tes leçons, ta féconde lumière
» Aplanit des beaux arts la pénible carrière!
» Hélas! et loin de toi je chante un si beau jour!.... »

Après s'être occupé des impressions que Delille dut éprouver en revoyant sa terre natale, le poète

célèbre le chantre de *la Pitié*, et sa courageuse fidélité à la famille de nos Rois, dans l'infortune et dans l'exil.

« Quand l'Homère immortel du vainqueur de Rocroi,
» Des souverains détruits montre la chute horrible,
» Il tonne, il étincelle, il frappe en dieu terrible,
» Il foule aux pieds leur tombe... Et toi, pour leurs malheurs,
» Tel qu'un ange de paix, tu demandes des pleurs.
» Tes sanglots redoublés, ta plainte déchirante,
» Pour leurs affreux revers, pour leur douleur errante,
» Impose le respect et l'attendrissement.
» Ta muse leur devait ce noble dévouement.
» Bienfaiteurs couronnés, ils aimaient ton hommage;
» La Pitié par ta bouche honore leur naufrage;
» Ton cœur devient le trône où revivent leurs droits,
» Et tu vois l'homme encore où ne sont plus les Rois. »

La touchante mélodie de ces vers et les nobles pensées qu'ils expriment, prouvent à la fois le talent du poète et l'élévation de ses sentimens : ils prouvent sur-tout que sa muse avait aussi des pleurs pour d'augustes infortunes, et qu'il était resté fidèle à la lyre, comme au souvenir de son maître.

Après le 18 brumaire, des idées d'ordre prévalurent. D'anciennes institutions furent rétablies, et de nouvelles institutions furent fondées. L'Académie des Jeux Floraux prit part à cet heureux mouvement; elle reprit ses travaux qu'elle avait suspendus pendant le règne de l'anarchie; et, lors

de ses premières réunions, M. Carré, qui lui appartenait déjà comme Maître ès jeux, fut nommé à l'une des places de Mainteneurs. Bientôt après, M. de Fontanes, grand-maître de l'Université de France, appela notre confrère à la chaire de littérature de la faculté des lettres de Toulouse.

Toutes ces distinctions étaient autant de récompenses; et l'homme modeste et timide qui les obtenait, craignant toujours d'exciter les murmures de l'envie, se livrait toujours avec ardeur à des compositions nouvelles, comme s'il avait eu besoin d'ajouter encore aux titres dont il pouvait se parer.

Le fait d'armes le plus merveilleux des temps modernes devait animer sa verve, et il chanta la *bataille d'Austerlitz*. Il la chanta, non pour célébrer la gloire d'un seul homme, non pour dégrader sa muse par des adulations serviles, mais pour consacrer dans des vers brûlans d'enthousiasme, le dévouement héroïque des premiers guerriers du monde, et l'un des plus glorieux triomphes de la patrie.

Bientôt il s'attacha à des sujets moins ambitieux et qui s'accordaient si bien avec ses mœurs douces et la parfaite politesse de ses manières. Son épître sur l'*Urbanité française* est aussi une de ses meilleures productions. Il a laissé, également, dans les Recueils de l'Académie, plusieurs ouvrages dignes

d'estime. On distingua dans le nombre l'éloge en vers de *Clémence Isaure;* une *Semonce*, en vers, dans laquelle les principes les plus purs de la littérature sont retracés avec une précision élégante et toute la grâce de l'expression poétique; enfin, une autre *Semoncé* ou discours d'ouverture dans lequel l'auteur traite cette question : *Quel est le caractère distinctif de la Poésie et de l'Eloquence, et quels sont leurs rapports ?*

Dans ce discours, le poète s'élève avec force contre les doctrines modernes, et montre le maître des dieux créant le génie poétique.

« Vous avez vu, dit-il,

» Vous avez vu les flots, quand l'horizon vermeil
» Y dessine du jour l'éblouissant réveil :
» D'or, de pourpre et d'azur les vagues étincellent ;
» Les rayons divisés en roulant s'amoncellent ;
» La lumière est par-tout, et le nocher joyeux
» Sillonne avec audace un océan de feux.
» Aux rives du Mélès, tel et plus pur encore,
» L'astre de l'épopée éclate à son aurore. »

Peignant ensuite l'éloquence, animée, agrandie par Buffon, il s'écrie :

« Buffon, peintre immortel ! Dieu lui-même en ton sein
» Déposa de ses plans l'adorable dessin.
» Comme lui, du chaos tu fais jaillir les mondes,
» Et les rayons du jour et les sources profondes ;
» Comme lui tu répands les tributs des saisons,
» L'or pourpré des coteaux, l'or flottant des vallons.

» Le coursier près de toi lève sa tête altière;
» Le lion en grondant hérisse sa crinière;
» Et de ses vêtemens l'oiseau tout orgueilleux,
» S'échappe de tes mains pour planer dans les cieux. »

Tout ce discours est écrit avec une grâce inexprimable, et les couleurs variées de chacun de ses tableaux sont pleines de vérité, de chaleur et de vie.

Outre les diverses pièces que je viens de rappeler, notre confrère avait composé plusieurs épîtres aux littérateurs les plus renommés de son époque. Dans ce nombre, ceux de ses amis qui étaient admis dans le secret de ses communications, se plaisaient à remarquer sur-tout l'épître qu'il avait fait parvenir à l'auteur d'Anacharsis; mais on n'en a retrouvé que des fragmens. Sa muse abondante et facile s'essaya aussi dans d'autres genres; mais la plupart de ces poèmes n'ont pas été terminés, ou sont entièrement perdus pour les lettres. Il avait commencé un poème sur l'*électricité* et une traduction en vers du *Prædium rusticum*. On a aussi de lui une traduction ou imitation de quelques passages du poème *des Jardins* du P. Rapin; un poème sur *la Paix*, et une ode ayant pour titre : *la Gloire* ou *Pindare aux jeux de la Grèce*. Cette ode renferme des beautés du premier ordre. Son talent lyrique se manifesta avec la même perfection dans une ode à M. *de Ver-*

gennes ; dans celle intitulée : *Cook, ou les Progrès de la Navigation pendant le* 18.e *siècle ;* enfin, dans l'ode qu'il composa *sur un nouveau Muséum destiné à recevoir les bustes des hommes célèbres.*

En jetant les yeux sur ces divers ouvrages, il est difficile de concevoir comment l'imagination de notre confrère, que l'on croyait entièrement absorbée par les travaux de sa classe, a pu suffire à tant de compositions.

Faut-il s'étonner maintenant de la réputation brillante à laquelle il était parvenu ? Mais pendant qu'il parcourait, avec tant d'honneur, cette carrière des lettres qui avait eu pour lui des attraits si ravissans, des chagrins domestiques de tout genre accablaient son âme, et multipliaient les alarmes autour de lui. Victime de sa confiance dans une transaction où sa fortune toute entière avait été engagée, il ne put en conserver quelques débris qu'après d'amères sollicitudes. A ce revers, déjà si cruel, et qui attrista ses plus belles années, vinrent se joindre dans la suite de bien plus grandes afflictions. Il vit périr successivement les êtres les plus chers, ceux dont l'amitié l'avait aidé à supporter le fardeau de ses misères ; et pour mettre le comble à ses maux, la mort vint lui ravir la dernière et la plus puissante de ses consolations, en enlevant à sa tendresse la compagne de sa vie.

La perte de cette femme, qui, pendant trente ans, avait dominé toutes ses affections, le plongea dans le plus affreux désespoir. L'altération que son caractère avait subie, et qui déjà avait répandu sur tous ses traits et dans ses discours une teinte mélancolique et sombre, s'aggrava progressivement; et désormais, désenchanté de la vie, il se renferma dans la solitude. L'assistance de sa fille chérie, dans ces déplorables circonstances, aurait pu être pour lui un baume bienfaisant; mais cette infortunée, atteinte elle-même d'une maladie douloureuse à laquelle elle devait bientôt succomber, au lieu de guérir, ne fit qu'irriter ses blessures.

Dans cet abattement absolu, l'amitié vint encore le secourir. Elle conçut, un instant, l'espoir que le ciel natal et la présence d'un frère qu'il avait toujours tendrement aimé, pourraient exercer sur lui une influence salutaire; et ce fut dans cette espérance, que ses amis avaient embrassée avec joie, que son voyage à Paris fut résolu. Mais ses jours étaient comptés : rien ne put calmer les feux dont sa poitrine était oppressée; et ce sol paternel, dont sa muse avait décrit, avec tant de charmes, les doux enchantemens; cet air de la patrie qui avait ranimé la vieillesse de Delille, fut sans vertu pour son infortuné disciple.

Toutefois sa dernière heure fut digne de sa vie.

Touchant au moment suprême, son imagination brûlait encore de tous les souvenirs qui l'avaient autrefois enflammée. Une foule de traits lumineux jaillirent comme des éclairs, mais s'éteignirent bientôt pour ne plus briller : son cœur ne palpita plus, et, le 25 février 1825, il succomba à sa longue agonie, à l'âge de 67 ans.

Tel était, Messieurs, le confrère que nous avons perdu. Pour réparer cette perte funeste, vous lui avez donné pour successeur, un orateur qui, jeune encore, élevé à l'une des premières dignités de la magistrature, a justifié son élévation par son amour pour la justice, l'aménité de ses mœurs, l'étendue de ses lumières et la gravité de son éloquence. Il a puisé les précieuses qualités de son esprit à l'école d'un maître habile, qui fit aussi la consolation des lettres dans nos jours d'amertume; et en l'admettant à vos Jeux, à côté du littérateur aimable qui forma sa jeunesse, vous avez honoré, d'une manière digne d'elle et de vous, la mémoire de celui dont il recueille aujourd'hui le glorieux héritage.

Odes.

Le Muséum français.[1]

QUAND du sein de l'abîme où reposaient les mondes,
L'Éternel éleva, sous la voûte des airs,
Ces globes radieux dont les clartés fécondes
Remplissent à la fois et la terre et les mers ;
Près de moi, leur dit-il, agens de ma puissance,

(1) LOUIS XVI avait conçu l'idée de faire sculpter en marbre les statues de tous les grands hommes nés en France. Il voulait réunir ces glorieuses images dans un palais où l'on aurait consacré le souvenir de toutes les illustrations, de toutes les vertus, de tous les talens qui ont honoré la patrie. Ce noble projet reçut un commencement d'exécution : les statues de l'Hôpital, de Corneille, de Racine, de Pascal, de Turenne, de Catinat, de Tourville, de Montesquieu, et de quelques autres, furent érigées dans le Louvre, et c'est cette intéressante particularité de la vie de LOUIS XVI que M. Carré a célébrée dans l'ode intitulée *Le Muséum Français*. Cet ouvrage fut couronné, en 1786, par l'Académie des Jeux Floraux.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

Embrassez, parcourez cet horizon immense;
Je vous revêts de ma splendeur;
De ce foyer commun répandez la lumière :
Que l'homme à votre aspect, que la nature entière
Remonte jusqu'au trône où siége ma grandeur.

Les sujets vertueux, les enfans du génie,
Qui par de nobles faits, par d'utiles travaux,
Et des mœurs et des arts maintiennent l'harmonie,
Sont aussi des États les lumineux flambeaux.
Rois, dont ces Dieux mortels ont illustré la gloire,
Recueillez leurs trésors, consacrez leur mémoire
Dans un Olympe digne d'eux :
Leurs bustes imposans, objets de nos hommages,
Peuvent produire encor des héros et des sages,
Dont les vertus un jour instruiront nos neveux.

Qu'il fut grand ce Monarque à qui ce vaste empire
Dut l'orgueil et l'éclat du siècle des Césars !
Philosophes, guerriers, arbitres de la lyre,
Il sembla tout créer d'un seul de ses regards.
Il dit : Vauban paraît; du Rhin qui nous menace,
Turenne en triomphant vient enchaîner l'audace;
Tourville tonne sur les flots :
Pascal du cœur humain sonde et creuse l'abîme;
Corneille étonne, émeut par sa verve sublime ;
Et Lebrun fait jaillir le feu de ses pinceaux.

Des rives de l'aurore et du pôle de l'ourse,
Les talens, à sa voix, volent dans nos climats ;
Il les adopte tous ; il leur ouvre la source
De l'or que ses succès font couler sous ses pas.
Pour eux l'architecture enorgueillit la Seine ;
Il relève pour eux les portiques d'Athène :
Il les place dans son palais.
Mais nul asile encore, où les brillans trophées
Des Nestor, des Jason, des Minos, des Orphées,
Offrent un Élysée aux rivages Français.

Louis, c'est sous tes lois, c'est de ta bienfaisance
Que les lis attendaient ce noble monument ;
Il répare l'oubli de la reconnaissance,
Et fait de tes États la force et l'ornement :
Le bras qui de leurs fers sut affranchir les ondes,
Rendre l'indépendance et le calme aux deux mondes,
Nous devait ce superbe don.
Tel Auguste, étouffant les germes de la guerre,
Et vouant sa victoire au bonheur de la terre,
Ouvrait un sanctuaire aux enfans d'Apollon.

Esclave mutiné sous le poids de ses chaînes,
L'homme à regret se prête à l'essor des talens :
Dans le sein du plaisir il assoupit les peines
Que le destin attache au cercle de ses ans.
S'il n'est point réveillé par la voix de l'estime,

Il se flétrit, il meurt, déplorable victime
D'une stupide oisiveté.
C'est un fleuve arrêté par un lac immobile,
Dont l'onde s'endormant dans un limon stérile,
Perd les sucs créateurs de la fertilité.

Une gloire visible échauffe sa pensée :
Ne la bornez jamais à l'éclair de ses jours ;
Au delà du présent l'espérance élancée,
Lui donne un vol plus fier, qui la soutient toujours.
Marquez au citoyen le rang qu'il doit attendre,
Le temple où l'avenir s'avance pour lui rendre
Un tribut d'encens solennel ;
Alors je garantis son zèle et sa constance :
Eugène eût-il jamais abandonné la France,
S'il eût pu sur ses bords se promettre un autel ?

Qu'importent les récits des exploits de nos pères,
Et ces froids souvenirs perdus en de vains sons ?
Laissent-ils dans le cœur ces profonds caractères
Qu'y gravent fortement de vivantes leçons ?
Sparte dans les combats fléchit sous ses disgrâces :
Tyrtée, à tes accens, ne crois pas sur leurs traces
Ramener ses soldats épars ;
Mais la pierre placée au pas des Thermopyles
Commande éloquemment à leurs esprits dociles,
Et l'ennemi soumet l'orgueil de ses remparts.

Ce vif amour des arts, ces vertus héroïques
Qui nous frappent encor d'un saint étonnement,
C'est aux yeux de l'Élide, aux fêtes Olympiques
Que la Grèce en puisait le mâle sentiment.
De ces bronzes divins qui décorent l'arène,
Partent ces traits vainqueurs, cette flamme soudaine
Qui raniment l'activité ;
Chaque âme en tressaillant a choisi son modèle :
Des rivaux de Solon, de Socrate et d'Appelle
S'embrasent aux rayons de leur célébrité.

Pourquoi Rome vit-elle, au fort de la tempête,
Dont cent voisins jaloux grossissaient le danger,
Ses nobles chefs courir de conquête en conquête,
Et pour elle en laurier le cyprès se changer ?
Suivez au champ de Mars son ardente jeunesse ;
C'est là qu'elle s'enflamme en contemplant sans cesse
Les fronts sacrés de ses aïeux.
Crassus tombe égorgé, mais Crassus meurt tranquille ;
Au pied de la statue où respire Camille,
Il voit déjà s'armer des vengeurs furieux.

Le Louvre s'applaudit de sa pompe nouvelle ;
Il sera donc lavé de l'opprobre odieux
Dont les meurtres sanglans d'une Reine cruelle
Semblaient même aujourd'hui le souiller à nos yeux.
De cette scène affreuse il efface l'image :

L'Hôpital y reçoit le prix de son courage,
A suspendre, à calmer nos maux;
Le sage Coligni, pour des frères qu'il aime,
Demande le pardon qu'il accorda lui-même
A l'aveugle fureur qui trompa ses bourreaux.

Non, ce n'est pas en vain que tant d'ombres célèbres
Font refleurir pour nous les palmes de l'honneur;
Le jour qui les rassemble a chassé les ténèbres
Où nous tenait plongés une indigne langueur.
Les muses à l'envi prodiguent leurs merveilles;
On ne les verra point du doux fruit de leurs veilles
Frustrer encor le sol natal;
Et celui qui, rampant dans la foule grossière,
Jamais d'un sort obscur n'eût franchi la barrière,
Admire le grand homme et marche son égal.

Les voilà donc ces Rois, ces ministres fidèles,
Qui servirent leur maître, et le peuple, et les lois;
Ceux qui de la patrie embrassant les querelles,
Firent gronder sa foudre et respecter ses droits.
Quelle touchante paix habite leurs retraites!
Ils triomphent enfin, ces généreux poètes,
De leurs lâches persécuteurs;
Les chagrins ont filé la trame de leur vie;
Leur cendre fut long-temps proscrite par l'envie :....
Je les vois entourés de leurs adorateurs.

Mânes religieux, Déités de la France,
Respectables garans de sa prospérité,
Oui, votre magnifique et féconde alliance
Est le nœud qui nous lie à l'immortalité.
Si le temps destructeur, si le souffle du vice,
Des mœurs et du génie ébranlant l'édifice,
Dégradent nos cœurs abattus,
Vous retiendrez l'État penchant vers sa ruine :
Là, nous retrouverons cette flamme divine
Qui fit germer les arts et créa les vertus.

A M. de Vergennes.

« Il est donc sur la terre un peuple magnanime
» Qui, pour venger les droits de l'homme qu'on opprime,
» Et punir des tyrans les lâches attentats,
» Du bout de l'univers nous apporte sa foudre,
» Et vient réduire en poudre
» Le sceptre qui pesait sur d'innocens climats?

» O Rome, c'est par toi que les fils de la Grèce
» Respirent d'un long deuil, reprennent l'allégresse
» Dont leur antique honneur permit le sentiment.
» Annibal repoussé signale ta vaillance,
» Mais notre indépendance
» Sera de tes exploits le plus beau monument!

» Le perfide est vaincu; Rome a lavé l'outrage;
» Rome sous ses lauriers nous assure un ombrage.
» Amis, vous entendez ses hérauts bienfaiteurs;
» Rompons, rompons nos fers; c'est Rome qui l'ordonne;
» Minerve nous pardonne.
» Gloire, triomphe, amour à nos libérateurs! »

Tel au sein de Corinthe, oubliant la carrière
Où cent chars disputaient une noble poussière,
Le Grec s'applaudissait d'un sort plus glorieux;
Il crut revoir ce jour d'éternelle mémoire,
Ce jour où la victoire
Sauva du joug Persan son empire et ses Dieux.

Telle aujourd'hui, sortant de l'horreur des alarmes,
Boston bénit encor le succès de nos armes,
Offre encore à LOUIS ses vœux et son pouvoir.
LOUIS de l'oppresseur entendit la menace;
Il se lève, et l'audace
Tremblante à son aspect rentre dans le devoir.

Vous dont il a brisé les chaînes flétrissantes,
Ornez, embellissez vos cités florissantes;
Laissez mûrir en paix le trésor des moissons,
C'est LOUIS qui l'ordonne; et vos champs qu'il éclaire
D'un astre tutélaire,
Verront naître toujours de tranquilles saisons.

Quel mortel secondant les généreux auspices
D'un Prince, notre espoir, nos plus chères délices,
De l'empire des lis agrandit les destins?
Quel oracle, quel Dieu rend par la bienfaisance
Le conseil de la France
Rival de ce Sénat l'arbitre des humains?

O Vergennes, c'est toi dont le vaste génie
Seul de l'Europe entière embrassant l'harmonie,
Appaise des États ou soulève les flots;
Par toi va refleurir un heureux équilibre,
Et l'œil d'un peuple libre
Se repose attendri sur tes sages travaux.

Les fils de l'Océan, d'une voile importune
Osaient en vain troubler l'un et l'autre Neptune,
En vain tournaient leurs dards contre un sein innocent.
Tu démêlais le fil de leur coupable intrigue,
Et tu posais la digue
Où devait expirer leur orgueil impuissant.

Ta grande âme s'émeut au cri de la nature;
D'une servile paix elle efface l'injure;
Tu ranimes Dunkerque et ses fiers arsenaux :
Vois tressaillir pour toi, sous leurs marbres funèbres,
Tous ces mânes célèbres
Dont la valeur guidait nos foudroyans vaisseaux.

Sur les flots consolés reparaît l'Abondance,
Que suit, en t'invoquant, la douce Indépendance;
De ton zèle partout brille l'activité;
Et la France, des Rois l'asile respectable,
Par son bras redoutable
D'un pôle à l'autre encor défend l'humanité.

A ta voix, rougissant d'éviter la tempête,
Le Batave assoupi se réveille; il s'apprête
A joindre à nos vaisseaux ses pavillons vengeurs;
Et s'il eut à souffrir dans la cause commune,
Du moins notre fortune
Pour lui sans intérêt échange ses faveurs.

Fuyant de Richelieu la superbe rudesse,
De l'adroit Mazarin la rampante souplesse,
Tu reproduis d'Amboise et Colbert à la fois;
Ta sensible équité, ta mâle vigilance,
Tiennent dans la balance
Et les besoins du peuple et les devoirs des Rois.

La Cour te voit unir, par un goût légitime,
Le philosophe aimable au ministre sublime.
Ta droiture embellit tes jours purs et sereins.
Combien peu, comme toi, pour honorer leur vie,
Et pour vaincre l'envie,
De leurs seules vertus flattent les souverains!

S'il est vrai qu'Apollon et Saturne lui-même,
Pour Admète et Janus quittant le rang suprême,
Comblèrent les mortels de leurs plus riches dons,
Ce prodige renaît; une égale origine,
Et la bonté divine,
Réservaient ta sagesse au trône des Bourbons.

Cook,

OU

Les Progrès de la Navigation.

QUOI ! le marbre et l'airain ont su le reproduire
Ce héros, de Colomb le rival immortel,
Et les fils d'Apollon ne prennent point la lyre !
Et de la terre en deuil l'ami n'a point d'autel !
Muses, votre silence outrage sa mémoire :
Venez, inspirez-moi : je veux graver sa gloire
En des fastes vainqueurs du temps.
L'esprit humain jamais n'eut de plus noble guide ;
Jamais l'infatigable Alcide
Ne remplit l'univers de faits plus éclatans.

Que les remords vengeurs, qu'une haine éternelle
Les poursuivent encor dans la paix du tombeau,
Ces lâches assassins de qui la main cruelle
Au sein de tout un peuple enfonça le couteau !
C'était pour le sauver de leur brutale audace
Que la sage nature opposa la menace
Des flots tonnans de tous côtés :
Ciel ! en les franchissant sur des châteaux mobiles,
En abordant ces champs fertiles,
N'avaient-ils que le fer pour garant des traités ?

On a vu des mortels, dans la même carrière,
Attacher nos regards sans attrister nos cœurs ;
Ont-ils de la raison reculé la barrière,
Et de l'Europe enfin expié les fureurs ?
Si leurs efforts heureux maîtrisent les tempêtes,
L'intérêt, usurpant le fruit de leurs conquêtes,
Trahit la cause des États :
D'autres ont érigé des fables en système ;
Mais où trouver un Triptolême
Qui, pour les féconder, visite les climats ?

Quel est cet Océan dont la vaste ceinture
Embrasse le Midi, les lieux où naît le jour,
Et s'enfonce en grondant sous la zone où l'Arcture
Des Russes engourdis attriste le séjour ?
Magellan le premier aux pavillons du Tage,

A travers mille morts, ose ouvrir un passage
Dans l'enceinte de ces déserts :
Drake, l'ardent Le Maire et les Tiphys de l'Èbre
Suivent cette route célèbre,
Mais n'agrandissent point le domaine des mers.

Qu'importent les trésors de ces belles contrées
Où Maupertuis plaçait son Eden enchanteur ?
Des sites inconnus, des plages ignorées
N'offrent point au génie un but consolateur.
Il fallait subjuguer ces ondes indociles,
En suivre les replis, y marquer des asiles,
Et chercher sous des cieux nouveaux
Ces terres, digne objet de disputes sublimes,
Qui, s'enchaînant sur les abîmes,
Y balancent le globe et fixent son repos.

Livrons aux flots du Sud nos poupes triomphantes ;
Du magnanime Cook Thétis subit les lois.
Heureuse Otaïti, dans tes îles riantes
Que de navigateurs vont se rendre à sa voix !
Là leurs yeux, entourés d'innocentes images,
Des arts qu'il transporta dans ces frais paysages
Contempleront les monumens ;
Et déjà sur les bords qu'indique la sagesse
L'étranger court avec ivresse
Des plus riches Cités jeter les fondemens.

Peuples que tourmentait une affreuse indigence,
Vous touchez donc enfin au terme de vos maux :
Laissez-le d'Uranie étendre la puissance ;
Il va d'un sol cruel réparer les fléaux :
Mais... Dieux... du sang humain ! sous leurs dents dévorantes
Palpitent des lambeaux de chairs encor fumantes ;
Tasmar a reculé d'horreur :
Cook, de ses sens émus étouffant le murmure,
Vient suppléer à la nature,
Venger les droits de l'homme et le rendre au bonheur.

Quel pouvoir a dompté ces monstres sanguinaires !
Je les vois, tressaillant de surprise et d'amour,
Accourir près de lui du fond de leurs repaires,
Disputer ses faveurs et composer sa cour :
Entendez sous le fer tomber ces bois stériles :
Les troupeaux, les moissons, de ces nombreuses îles
Couvrent au loin la nudité ;
Je vois multiplier les sources de la vie,
Et dissiper la barbarie
Qui dut tous ses forfaits à la nécessité.

Où l'emporte une ardeur active, insatiable ?
Quand son corps est courbé sous la faux du trépas,
Il brûle d'asservir une mer intraitable :
Il a poussé sa voile au siége des frimas.
Cent fois autour de lui la glace amoncelée,

Croulant avec fracas dans l'onde refoulée,
Sème de menaçans débris ;
Du courage et de l'art prodiguant les miracles,
Cent fois il insulte aux obstacles,
Et même en leur cédant étonne nos esprits.

Les doutes sont levés : loin de nous la chimère
Qui séduisit long-temps les sages et les Rois :
Oui, j'en crois le héros vainqueur d'un hémisphère
Où la vérité seule a guidé ses exploits.
S'il n'a pu découvrir, aux flots voisins de l'ourse,
La route qui devait favoriser la course
De nos vaisseaux ambitieux,
Du moins il a marqué, dans ces plages horribles,
La borne où mille écueils terribles
Briseront du nocher l'orgueil audacieux.

C'est peu : le Nord s'éveille ; une clarté féconde
Parcourt rapidement les plus sombres climats :
Des rives de l'Asie au sein du Nouveau-Monde
Tout renaît, tout s'enchaîne et s'étend sous ses pas.
Neptune fatigué sent expirer sa rage ;
Et quand son fier trident souleverait l'orage,
Aidé des fougueux aquilons,
Ces ports, ces cœurs amis répareraient vos pertes :
Que dis-je ? en ces plaines désertes
Ses prévoyantes mains ont répandu leurs dons.

Eh ! quel soin peut encor solliciter ton zèle ?
Juge mieux tes travaux, sublime bienfaiteur.
Le globe est satisfait, Albion te rappelle,
Rends-lui le citoyen que réclame son cœur.
Je sens de ton amour la dure alternative ;
De ces peuples chéris, ta famille adoptive,
Pourras-tu bien te séparer ?
Tu crains de les livrer à leur propre faiblesse,
Et ta prévoyante tendresse
De leur bonheur naissant veut encor s'assurer.

Ah ! du moins garde-toi de sa fierté sauvage ;
Ces rameaux, cet encens sont suspects en leurs mains.
Mais des cris redoublés ébranlent le rivage,
L'Indien s'est armé de ses dards assassins ;
Fuis, renonce à tes droits : non, ta voix paternelle
N'en imposerait plus à leur fureur rebelle ;
Peut-être même un coup mortel !....
Que vois-je !.... il est atteint ; il tombe : ô rage impie !
Jusque sur des restes sans vie
Ces traîtres vont porter un glaive criminel !....

Mais son sang est payé : d'innombrables victimes
Sentent de ses guerriers les douloureux transports :
Qu'avez-vous fait, cruels, et quels sont donc ses crimes ?
Il vous offrait la paix, vous lui donnez la mort.
Vous ne méritiez pas que sur l'onde jalouse,

Abandonnant pour vous ses fils, sa tendre épouse,
Il bravât un ciel étranger :
Rampez dans les affronts : que les biens qu'il vous laisse,
En se reproduisant sans cesse,
Nourrissent les remords qui doivent le venger.

Mais ne vous flattez pas d'éteindre sa mémoire :
Sa gloire, ses vertus, lui survivront toujours;
L'univers publiera sa glorieuse histoire,
Et le nom des ingrats qui tranchèrent ses jours.
Ses immortels écrits, ce foyer de son âme,
De génie échauffés, vont ranimer la flamme
Et lui créer des successeurs,
Qui, jaloux d'achever son magnifique ouvrage,
Par ce noble et touchant hommage
Consoleront du moins ses mânes bienfaiteurs.

La Gloire,

ou

Pindare aux Jeux de la Grèce.

QUEL Dieu m'a transporté dans les champs de l'Élide?
La Grèce toute entière étale à mes regards
La pompe de ces jeux où le divin Alcide
Enflammait les vertus, la valeur et les arts!
Ces marbres animés, ces coteaux, ce rivage,
Des juges, des témoins le glorieux suffrage,
Tout plaît aux sens, tout parle au cœur.
Je vois luire l'espoir sur le front des athlètes;
Et moi-même, à l'aspect du laurier des poètes,
Je m'enivre déjà de l'orgueil du vainqueur.

Mais quel nom répété dans cette enceinte immense,
De ces bras, de ces chars suspend le mouvement?
Mille cris de Pindare annoncent la présence
Aux spectateurs saisis d'un saint recueillement.
C'est lui : dans tous ses traits son génie étincelle;
Il monte sur le trône où le peuple l'appelle :
Sa lyre d'or brille en ses mains.
Tout se tait : sous ses doigts prélude un fil sonore,
Et tout à coup, cédant au feu qui le dévore,
Sa voix se fait entendre aux plus fiers des humains :

« O Nymphes de Dircé, vous qui de mon jeune âge
» Développiez l'essor sous vos ombrages frais;
» Muses, si mon triomphe est votre heureux ouvrage,
» Rendez Pindare encor digne de vos bienfaits.
» Venez, inspirez-moi : je vais chanter la Gloire;
» Je la chante en son temple, au bruit de la victoire,
» Parmi ses superbes amans.
» Vous l'adorez, ô Grecs! écoutez ses oracles;
» Connaissez vos devoirs, ainsi que ses miracles,
» Et respectez l'autel où fume votre encens.

» Oui, des cœurs généreux la gloire est le partage;
» L'esprit lui doit sa force et l'âme sa grandeur.
» Sur les gouffres du temps elle seule surnage,
» Et sauve les débris empreints de sa splendeur.
» Malheur au peuple vil qui peut la méconnaître!

» Il dort dans le néant, il mourra sans renaître
» Au sein de la postérité.
» Tel, fatigant le sol de sa masse immobile,
» Ce roc silencieux où gît l'impur reptile,
» Repousse l'œil de l'homme et la fécondité.

» Je vois autour de vous cent nations barbares
» Languir dans la mollesse ou ramper dans les fers.
» Tyr fait voler au loin ses pavillons avares,
» Pour grossir ses trésors en tourmentant les mers;
» L'héritier de Ninus, bercé par l'indolence,
» Dévore insolemment sa stupide opulence
» Dans les délices des festins.
» Comme ces flots perdus dans leur route incertaine,
» De déserts en déserts le Scythe errant promène
» Sa liberté farouche et ses obscurs destins.

» Ouvrez-vous à mes yeux, archives de la Grèce,
» De l'honneur et des arts éternels monumens!
» Combien vous redoublez mon amoureuse ivresse
» Pour la Divinité que célèbrent mes chants!
» De ces siècles fameux elle a marqué la trace.
» Laissez-moi des hauts faits de notre antique audace
» Étonner la terre et les flots.
» Voyez-vous les Minos, les Jason, les Orphées,
» Orner notre berceau de leurs brillans trophées?
» Déjà ce coin du monde est peuplé de héros.

» Hercule au-dessus d'eux pompeusement s'avance;
» Il paraît : les grands noms soudain sont éclipsés;
» La Gloire, en tressaillant d'amour et d'espérance,
» Rassemble sur lui seul ses rayons dispersés.
» Rien ne peut arrêter sa course infatigable;
» Rien ne peut échapper à son bras redoutable;
» Les monstres tombent sous ses coups.
» Des travaux du génie il pare ses conquêtes;
» Dans son noble repos il consacre nos fêtes,
» Et les Rois confondus embrassent ses genoux.

» Non, la tombe avec lui n'a pas éteint la flamme
» Qu'il brûlait de léguer à ses mâles enfans :
» Il les voit pleins du feu qui consumait son âme,
» Éprouvés comme lui, comme lui triomphans.
» Salut, vengeurs sacrés de la commune injure!
» Babylone est en pleurs et paye avec usure
» Les courts instans de notre deuil.
» L'insensé qui marchait rêvant notre ruine,
» Recule d'épouvante, et devant Salamine
» Les mers en mugissant étouffent son orgueil.

» Beaux-arts, emparez-vous d'une si belle histoire;
» C'est à vous d'éclairer le jaloux avenir :
» Ce qu'il nous envîra, ce qu'il ne pourra croire,
» Ton ciseau, Phidias, saura le soutenir.
» De ces bronzes chéris, de ces toiles vivantes,

» En foule sortiront les leçons éloquentes
» Et des talens et des exploits.
» Oh! si pour peindre encor la honte de l'Asie,
» Le chantre d'Ilion, ce fils de l'harmonie,
» Ce Dieu pouvait descendre une seconde fois!

» La gloire n'appartient qu'au Maître du tonnerre,
» Qu'à ces Dieux bienfaisans qui composent sa cour:
» Des voûtes de l'Olympe il la montre à la terre
» Sur ces globes roulans près de l'astre du jour.
» Mais dans le cœur du juste il l'imprime lui-même;
» C'est là qu'il se contemple en sa grandeur suprême,
» Et qu'il se peint dans les mortels.
» Le vice emprunte en vain sa séduisante image:
» D'un encens adultère il expiera l'hommage,
» Et la postérité brisera ses autels.

» Mais des prospérités la coupe enchanteresse
» Sous le miel et les fleurs cache son noir poison;
» Toi, qui vois les écueils de l'humaine faiblesse,
» Muse, affermis contr'eux la fragile raison.
» Agens subordonnés d'une force invincible
» Qui soutient les États, et de leur chute horrible
» Donne l'exemple à l'univers,
» Sur la foi des succès défiant sa puissance,
» N'allons point contre nous irriter sa vengeance,
» Funeste avant-coureur des plus sanglans revers.

» Vous donc que sur ses pas précipite la Gloire,
» O Grecs, en la suivant redoutez ses erreurs.
» Qu'il est beau de transmettre aux Filles de Mémoire
» Le prix de la vaillance et la palme des mœurs!
» Non, vous ne régnerez que par ce double empire.
» Voulez-vous m'inspirer? voulez-vous à ma lyre
» Prêter un feu toujours nouveau?
» Qu'ici Minerve encor vous guide et vous enflamme :
» J'adopte le vainqueur que la vertu proclame,
» Et je l'affranchirai de l'oubli du tombeau. »

Il dit : à ses accens tout frémit, tout s'anime :
Si du bouillant Etna la foudre ouvre les flancs,
Le volcan, ébranlé jusqu'au fond de l'abîme,
Fait jaillir les éclairs et les embrasemens.
Tel du Cygne Thébain les accords prophétiques
Allument dans les cœurs les transports héroïques
D'une noble rivalité.
D'une gloire éternelle acceptant le présage,
Tous brûlent d'obtenir l'éclatant témoignage
D'une voix qui répond de l'immortalité.

Hymnes.

Fête du neuf Thermidor.

Vil oppresseur, monstre perfide (1),
Ton âme, sourde à nos douleurs,
Dans son ivresse parricide
Boit notre sang avec nos pleurs.
Frémis, tyran, le peuple tonne!
Des cachots, de ces lieux d'horreur
Que créa ta sombre fureur,
La mort s'élance sur ton trône!....

Frappons, perçons ces voûtes sombres,
Sauvons d'infortunés proscrits :
J'entends gémir de pâles ombres
Dont ces murs repoussent les cris.

(1) Maximilien Robespierre.

Le désespoir qui les dévore
Renaît du repos de leur cœur;
Mais il existe un Dieu vengeur,
Et tout un grand peuple l'implore.

Tombez avec la tyrannie,
Sombres tours, où d'affreuses lois
De l'innocence et du génie
Ont long-temps étouffé la voix.
Que, dispersés sur ce rivage,
Vos noirs débris, encor fumans,
Attestent nos nouveaux sermens
Et notre horreur pour l'esclavage.

Êtres souffrans, victimes chères,
Quoi! vous tombez à nos genoux?
Levez les yeux, voyez vos frères;
Vous êtes libres comme nous.
Revivez pour des jours de gloire,
Revivez pour la liberté:
On outragea l'humanité,
C'est à vous d'orner sa victoire.

Fête de la Victoire.

FILLE auguste de Mars, ô puissante Victoire,
Reçois l'hommage des Français!
Non, jamais l'œil du jour n'éclaira tant de gloire,
Ni de si rapides succès.
Glaive sacré d'un peuple libre,
Tu fais pâlir tout l'univers;
L'ombre même des Dieux du Tibre
Frémit à tes brûlans éclairs.

L'Apennin a vomi nos guerriers et la foudre;
L'Aigle recule épouvanté;
L'ennemi se renverse, et roulant dans la poudre,
Par ses débris est arrêté.

Poursuis, redoutable colonne,
Pavie insulte à ta valeur;
Venge enfin les malheurs du trône!
Vienne appelle un libérateur.

Ainsi de nos destins l'invincible Génie
Signale et guide nos drapeaux;
Les vainqueurs de Fleurus et ceux de l'Ausonie
Ont surpassé tous les héros.
L'honneur des armes se partage,
Le Midi du Nord est rival;
Mais le Français dans son courage
N'a que lui-même pour égal.

O vous qui parcourez les rives de la Loire,
Ces murs et ces champs malheureux,
N'y rappelez jamais une horrible victoire;
Le triomphe est trop douloureux.
Sur ces bords, rendus à la France,
Gravez ces mots consolateurs :
« *L'amour, l'oubli, la tolérance,*
» *Sont les besoins de tous les cœurs.* »

Pourquoi, foulant aux pieds le nom sacré de frère,
Rouvrir nous-mêmes notre flanc?
Cessons de déchirer le sein de notre mère,
Le sang qui coule est notre sang.

Hélas ! les discordes civiles
N'ont amené que des forfaits !
Rappelons, sur nos bords fertiles,
Les vertus, les arts et la paix.

Craignez-vous le retour des malheurs de la France ?
L'humanité règne en nos cœurs.
Regrettez-vous vos fils morts pour l'indépendance ?
Nous leur devons plus que des pleurs.
Revoyez-les dans la patrie ;
Vos toits ne seront plus déserts :
Mais ils n'ont point quitté la vie ;
Leur gloire habite l'univers.

Leurs frères, leurs amis ont suivi la Victoire
Au sein des Alpes affranchis.
Morat n'étale plus, pour défier leur gloire,
Des monceaux d'ossemens blanchis.
Quel lieu leur rappelle un outrage
Que n'efface leur fer vengeur ?
Vous les verrez, Cités du Tage,
Frapper un infâme oppresseur (1).

Quel transport belliqueux entraîne leur audace
Aux barrières de l'Océan ?

(1) Le Gouvernement anglais, maître en quelque sorte du Portugal. (*Note de l'Auteur.*)

Ils semblent accuser et dévorer l'espace
Qui les sépare du tyran (1).
Londre prépare les victimes,
Tout s'ébranle du même effort :
J'entends rouler sur les abîmes
L'arsenal brûlant de la mort.

Fille auguste de Mars, ô puissante Victoire,
Reçois l'hommage des Français!
Non, jamais l'œil du jour n'éclaira tant de gloire,
Ni de si rapides succès.
Glaive sacré d'un peuple libre,
Tu fais pâlir tout l'univers :
L'ombre même des Dieux du Tibre
Frémit à tes brûlans éclairs.

---

(1) Le Gouvernement anglais, désigné, depuis soixante ans, par les orateurs et les poètes, comme le *dominateur* et le *tyran des mers*.

(*Note de l'Auteur.*)

Pour la même Fête.

DIVINITÉ du Capitole,
Flambeau sacré de nos vertus,
Toi qui formas à ton école
Aristogiton et Brutus;

Liberté, Liberté,
Reçois l'encens de la Victoire!
L'étranger, à ta voix,
S'incline et reconnaît nos droits.
Viens nous rendre, au sein de la gloire,
L'amitié, les mœurs et les lois.

Ta main aux flots de la lumière
Imprima le balancement;
Un Dieu façonna la matière,
Et toi tu fis le mouvement.

Liberté, etc.

L'oiseau te chante dans la nue ;
Tu charmes le peuple des mers :
C'est toi que le lion salue
Lorsqu'il rugit dans ses déserts.

Liberté, etc.

La nature est ton sanctuaire ;
Mais c'est dans le cœur des mortels
Que tu gravas ton caractère,
Et que tu choisis tes autels.

Liberté, etc.

Laisse la Grèce et l'Ausonie
Montrer encor de froids tombeaux ;
Tu nous as donné leur génie,
Et nous effaçons leurs héros.

Liberté, Liberté,
Reçois l'encens de la Victoire !
L'étranger, à ta voix,
S'incline et reconnaît nos droits.
Viens nous rendre, au sein de la gloire,
L'amitié, les mœurs et les lois.

Fête

De la Paix continentale.[1]

La Paix sourit à notre hommage :
Vous, dont le cœur sensible invoquait son retour;
Vous, dont le bras vengeur la rend à notre amour,
Consacrez ses bienfaits et votre heureux ouvrage.
Aux peuples désarmés elle impose nos lois;
Des arts elle affermit l'empire;
L'Europe entière nous admire,
Et toutes les vertus vont reprendre leurs droits.

CHŒUR.

Terre, reçois la Paix; le Français te la donne :
Calme-toi, terrible Océan;
Dans tes flots affranchis tu rouleras le trône
De ton avare et perfide tyran !....

(1) Février 1798.

Que de noms gravés par la gloire
S'enlacent aux lauriers qui décorent son char !
Les faits les plus brillans ornent chaque étendard,
Et l'œil erre indécis au choix de la victoire.
Mânes de nos héros, dans l'Élysée admis,
Entendez nos voix triomphantes ;
L'honneur épouse vos amantes,
Et l'immortalité console vos amis.

CHŒUR.

Terre, reçois la paix, etc.

Je vois l'autel de la patrie
Chargé des dons sacrés qu'un civique transport
Acquitte avec orgueil, impose sans remord (1).
Ne crains point pour ton temple, ô Paix toujours chérie ;
Le Continent te voue un culte solennel.
Si dans nos ports la foudre gronde,
Si nos voiles menacent l'onde,
C'est pour te préparer un triomphe éternel.

CHŒUR.

Terre, reçois la paix ; le Français te la donne :
Calme-toi, terrible Océan ;
Dans tes flots affranchis tu rouleras le trône
De ton avare et perfide tyran !....

(1) Les dons patriotiques offerts à cette époque pour l'expédition contre l'Angleterre.

Fête funéraire

DES

Ministres français assassinés à Rastadt.

QUELLE est cette urne qu'en silence
Accompagne un peuple attristé ?
La Patrie et l'Humanité
L'embrassent en criant : *Vengeance !*
La Paix nous montre, l'œil en pleurs,
Des Ministres frappés pour elle :
La rage enflamme tous les cœurs,
Et partout le glaive étincelle.

Quoi ! Rome semant l'épouvante,
Pour punir l'erreur d'un moment,

Dans un immense embrasement
Engloutit Corinthe vivante !
Et nous laissons l'orgueil jaloux
D'une race atroce et parjure,
Sans crainte, ordonner contre nous
L'assassinat après l'injure ?

Quand son trône était sans défense,
Et ses bataillons dans nos fers,
Pourquoi respecter ses revers ?
Pourquoi profaner la clémence ?
Il fallait briser sa fierté ;
Par un châtiment légitime,
Rendre au Germain sa dignité,
Et l'affranchir d'un nouveau crime.

« Consolons la terre éplorée,
» Disaient nos pacificateurs ;
» Vaincus, enchaînez les vainqueurs
» D'une paix durable et sacrée :
» La France adoucira vos maux
» Par des sacrifices sans nombre. »
Ils disaient, et de vils bourreaux
Déjà les attendaient dans l'ombre.

Nuit d'horreurs et de perfidies !
Entendez-vous ces cris affreux ?

Voyez-vous s'élancer sur eux
Ces bras poussés par les Furies ?
Cent fois le fer ouvre les flancs
De ces victimes innocentes,
Sous les yeux, dans les bras sanglans
De leurs épouses frémissantes ! !...

Ainsi l'ennemi sanguinaire
Foule aux pieds les droits les plus saints :
Il arme de vils assassins
Pour égorger la France entière.
Vengeance ! oui, nous y volons tous ;
Peuples, c'est la commune offense :
C'est vous que l'on frappe avec nous ;
Avec nous répétez : *Vengeance !*

Fête du neuf Thermidor.[1]

L'ESCLAVE des tyrans, le lâche qui conspire,
Doit redouter le jour que célèbre ma lyre;
Ce jour où se leva tout un peuple irrité,
Ce grand jour de l'humanité.
Dans leurs palais pompeux les oppresseurs tremblèrent,
Sous les bourreaux troublés les cachots s'écroulèrent.

(1) Cet hymne fut publié en l'an VII (1799), au moment où l'armée Austro-Russe, déjà maîtresse de la plus grande partie de l'Italie, menaçait nos frontières, et où la France, agitée par les factions, craignait le retour du système de gouvernement établi en 1793. L'auteur s'élève avec force contre les successeurs du farouche Maximilien, et particulièrement contre trois membres du Directoire. Il fallait avoir quelque courage, pour attaquer ainsi, à cette désastreuse époque, ceux qui étaient revêtus de la toute-puissance.

De ces murs abhorrés, de ces tombes vivantes,
Présentez à nos yeux les ruines sanglantes;
Des illustres proscrits j'y vois encor les pleurs;
Ces débris disent à nos cœurs :
« Après tant de tourmens, après tant d'énergie,
» On ne compose plus avec la tyrannie. »

Hélas! qu'est devenu le spectacle sublime
Qu'offrait en cet instant un peuple magnanime?
Où sont ces doux transports et ces embrassemens,
Et cette haine des tyrans?
C'était de l'âge d'or l'image attendrissante;
C'était à la vertu la France renaissante.

Momens délicieux, souvenirs pleins de charmes,
En réchauffant nos cœurs venez tarir nos larmes.
Mais l'orgueil parricide insulte à nos bienfaits;
Le vice altier est sous le dais;
Le civisme s'éteint, et notre âme flétrie
S'éveille à peine au nom, au saint nom de patrie.

Déjà la douce Paix, dans nos champs, dans nos villes,
Ramenait l'abondance et des jours plus tranquilles.
Du vainqueur de Lodi conjurant le courroux,
L'Aigle tombait à nos genoux.
O vaisseau de l'État, quel destin, quel orage,
Quand tu touchais au port, préparait ton naufrage?

De vils séditieux ont asservi la France;
Le Sénat consterné garde un lâche silence.....
Partout les ennemis, relevant leurs drapeaux,
Marchent à des combats nouveaux;
Un facile succès a flatté leur audace,
Avec eux il n'est plus de traité ni de grâce.

Voyez-vous des Anglais les poupes triomphantes
Montrer avec orgueil nos dépouilles sanglantes (1)?
Pour arracher nos fils à l'horreur des déserts
Quel trident ouvrira les mers?
Des rivages du Nil, des monts de l'Idumée,
Reviendront-ils sauver la patrie alarmée?

L'audacieux Tribun (2) paya sa perfidie;
Féroces Triumvirs, que la vôtre s'expie.
Vous nous avez noircis de vos propres forfaits;
Vous avez égorgé la Paix.
Nos alliés trahis, nos guerriers qui gémissent,
L'univers contre vous n'a qu'un cri : *Qu'ils périssent!*

---

(1) Défaite de la flotte Française, près d'Alexandrie.
(2) Maximilien Robespierre.

Pour la même Fête.

O jour d'un immortel exemple!
Des factieux jour redouté,
Où de la sainte humanité
Nos bras ont relevé le Temple!
Quels sentimens et quels bienfaits
Tu retraces à la mémoire!
Tu vis punir tous les forfaits,
Et tu nous rendis à la gloire.

Peuple, célèbre cette fête!
Animé du plus doux espoir,
Consacre encor par le devoir
Et ton triomphe et ta conquête!

Tu tremblais sous de vils tyrans (1)
Armés de ta puissance même :
Vois ce qu'ils sont quand tu reprends
Ta force et ta grandeur suprême.

Le peuple est l'âme de l'empire,
Il en fait mouvoir les ressorts;
Ses intérêts et ses rapports
Embrassent tout ce qui respire.
C'est lui qui creuse les sillons;
Son bras féconde l'industrie :
Il court grossir nos bataillons;
Il naît et meurt pour la patrie.

Mais sa trop noble confiance
Creusa des gouffres sous nos pas,
Et d'innombrables attentats
Ont long-temps pesé sur la France.
Les Tribuns (2), agitant des fers,
Commandaient l'exil ou des crimes :
Il fallait à leurs cœurs pervers
Et des trésors et des victimes.

---

(1) La Convention Nationale en corps, les Représentans en mission, les Comités, les Tribunaux établis dans chaque ville, etc., etc.

(*Note de l'Auteur.*)

(2) Les Membres du *Comité de Salut public*.

Malheur à nos neveux coupables,
Malheur à nous, si *la Terreur*
Altérait encor la splendeur
De nos monumens immuables.
Non, non, ils ne périront pas;
Le temps les orne et les épure :
Ils ont pour eux tous nos combats
Et nos sermens et la nature.

Quel vaste et quel pompeux ensemble
La France offre encor à nos yeux!
Pour Cinéas ou pour les Dieux,
La grande nation s'assemble.
Devant le code de ses lois
Le citoyen est en silence :
La Liberté compte les voix,
Et la Vertu tient la balance.

Ah! loin de l'urne triomphale
Ces noms que l'horreur a proscrits (1);
Ceux dont la bouche ou les écrits
Masquent l'ambition vénale.

(1) Ces strophes furent composées en 1798, au moment où l'on allait s'occuper du renouvellement d'une partie des deux Conseils. On craignait alors de voir entrer dans ces premiers corps de l'État plusieurs personnages qui avaient acquis une odieuse célébrité pendant le règne de la Convention.

Remettons la France en des mains
Où brille la palme civique :
Qu'elles assurent des destins
Garans de la paix domestique !

Des Gaulois enfans magnanimes,
Rappelez les arts et la paix :
Il faut par leurs touchans bienfaits
Effacer la trace des crimes.
Si des traîtres voulaient encor
Nous repousser dans les tempêtes,
Foudres vengeurs de Thermidor,
Nous vous abandonnons leurs têtes.

Inauguration

DES

Drapeaux de la 80.e Demi-Brigade. (1)

QUELS beaux jours, que d'augustes fêtes
Marquent le cours de nos exploits !
Le désespoir est pour les Rois (2),

(1) Le Directoire ayant donné de nouveaux drapeaux à la 80.me demi-brigade d'infanterie, ce corps fit présent des anciens à la ville de Toulouse. Ces trophées furent solennellement placés dans le *Temple décadaire*. Lors du rétablissement du culte, on les transporta dans l'Hôtel-de-ville.

(2) La première coalition des Souverains étrangers, vaincue par les armées françaises.

Les plaisirs purs pour nos conquêtes.
Douce faveur de nos guerriers !
Absens, ils moissonnent la gloire ;
Présens, ils ornent nos foyers
Des étendards de la victoire.

CHŒUR.

De fleurs et de lauriers couronnez ces drapeaux ;
Ils ont vu triompher les plus grands des héros.

Reçois notre plus tendre hommage,
O Légion de Demi-Dieux !
De tes efforts prodigieux
Nous acceptons le noble gage.
Ce don de tes vaillantes mains
Élève notre ame à la tienne ;
Il appartenait aux destins
De la Cité Palladienne.

De fleurs, etc.

Quels faits, quels souvenirs sans nombre
Sous ces drapeaux frappent nos cœurs ?
Des chefs, des soldats morts vainqueurs,
Autour d'eux je vois planer l'ombre.
Je vois sans cesse rejaillir
Les flots brûlans de leur courage,

Et nos vils ennemis pâlir
D'effroi, d'impuissance et de rage.

De fleurs, etc.

Suivrons-nous leur marche hardie
Sur les monts, parmi les frimas,
Dans tous ces immortels combats
De l'Hercule de l'Italie ?
Plus foudroyans que les éclairs,
Leur aspect seul vaut une armée ;
Ils ont lassé dans l'Univers
Les cent voix de la Renommée.

De fleurs, etc.

Temple, dont la voûte fidèle
Couvre ce sacré monument,
Éternise le sentiment
Et les devoirs qu'il nous rappelle.
L'amour de l'immortalité
Nous agrandit et nous console ;
C'est ainsi que la Liberté
Soutint l'orgueil du Capitole.

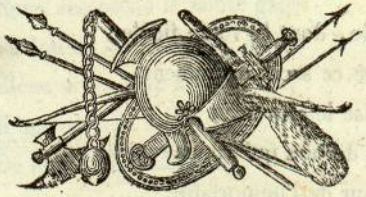
De fleurs, etc.

C'est trop enchaîner votre audace ;
Partez, magnanimes rivaux ;

Déjà ces étendards nouveaux
Dans nos camps réclament leur place.
Suivez votre bouillante ardeur ;
Mais sachez que les Tectosages
Rendent justice à la valeur,
Et la chantent sur leurs rivages.

CHŒUR.

De fleurs et de lauriers couronnez ces drapeaux ;
Ils ont vu triompher les plus grands des héros.



Fête funéraire

DU

Général Dupuy.[1]

QUE le deuil couvre ces portiques!
Mêlons des lauriers aux cyprès;
Pleurons!.... que l'hymne des regrets
Résonne lentement sous ces voûtes antiques.

CHŒUR.

Suivez les traces du héros
Dont aujourd'hui ce Temple honore la mémoire;
Vos noms, comme le sien, consacrés par la gloire,
Seront chantés par vos rivaux.

(1) Cet officier fut assassiné au Caire, le 30 vendémiaire an 7, par des Musulmans fanatiques.

Victime d'une horde impie,
DUPHOT tomba sous les couteaux;
Mais qu'ont pu ses lâches bourreaux
Contre le deuil du peuple et l'éclat de sa vie?

Suivez, etc.

Quoi! sous des glaives fanatiques
Tu devais périr comme lui,
Toi, notre espoir et notre appui,
Toi qui sus conquérir des palmes héroïques?

Suivez, etc.

Jouis d'un regret unanime:
De Memphis l'immortel vainqueur,
Par sa vengeance et sa douleur,
Lui-même a consacré ton dévoûment sublime.

Suivez, etc.

Tu le suivais dans l'Ausonie
Quand l'Adige entendit sa voix;
Le Nil, frappé de ses exploits,
Connut, en frémissant, ton bras et son génie.

Suivez, etc.

Oh! si, jaloux de ta vaillance,
Le sort n'eût hâté ton trépas,
Tu volais encor sur ses pas,
Digne de seconder l'Hercule de la France.

Suivez, etc.

Quel autre eût dirigé sa foudre
Avec plus d'intrépidité,
Et d'Aboukir ensanglanté,
Le premier sous ses yeux mis les remparts en poudre?

Suivez, etc.

Partageant son retour prospère,
On t'eût vu, dans un doux loisir,
Baigner des larmes du plaisir
Le front de tes amis et le sein de ta mère.

Suivez, etc.

Hélas! faut-il que de ta cendre
Nous recherchions le monument?
Faut-il que nos pleurs tristement
Coulent sur un cercueil qui ne peut nous entendre?

Suivez, etc.

Mais tu nous laisses ton exemple;
Tes hauts faits sont notre flambeau :
Qu'as-tu besoin d'un vain tombeau,
Si ton ame avec nous habite dans ce Temple?

CHŒUR.

Suivez les traces du héros
Dont aujourd'hui ce Temple honore la mémoire;
Vos noms, comme le sien, consacrés par la gloire,
Seront chantés par vos rivaux.

Fête

De la Paix continentale.

SALUT, ô terre triomphante !
Oui, la paix vient te féconder !
Jour brillant, qui la vois fonder,
Que ta pompe est éblouissante !
Sois fier d'éclairer son autel :
Tout se prosterne, avec le sage,
Devant ce chef-d'œuvre immortel
De la raison et du courage.

O douleurs ! ô coupables trames !
L'or d'Albion, l'or des Césars,

Court trafiquer de nos remparts
Et de l'abattement des ames.
Le dévoûment, sur des débris,
Jetant de pâles étincelles,
Ne trouve que des cœurs flétris,
Des corrupteurs et des rebelles.

Quelle voix puissante nous crie :
« Vos dangers feront vos destins :
» Que le fer brille dans vos mains,
» Et vous sauverez la patrie. »
Nos murs, nos ports nous sont rendus ;
Alcide y rentre avec Bellone ;
Les Germains tombent confondus,
Sous le glaive qui les moissonne.

Vainqueurs du Rhin, vainqueurs du Tibre,
Nous nous parons de vos lauriers ;
Par vous seuls, généreux guerriers,
La France est triomphante et libre :
Vous l'entourez de tous ses droits ;
Dans les camps sa gloire respire :
Vous soutenez, par vos exploits,
La majesté de son empire.

Quoi ! leur sang coule dans nos veines,
Et, trompant leur touchante ardeur,

Chacun de nous garde en son cœur
Les fermens des publiques haines?
Pour ne point trahir ces héros,
Devant leurs glorieux trophées
Courons éteindre les flambeaux
De nos discordes étouffées.

Que le même esprit nous anime;
L'enthousiasme a ses excès:
Allons puiser dans ses bienfaits
Une vertu douce et sublime.
Ainsi, reposant ses fureurs,
Du sein de ses cendres brûlantes,
Le volcan fait sortir les fleurs
Et l'or des moissons consolantes.

Vous regrettez l'heureux rivage
Où ce peuple de citoyens,
Unis par les maux et les biens,
Chérissait l'Etat sans partage.
Le plus noble des sentimens
Présidait à leurs simples fêtes;
La gloire y nommait les amans;
L'amour respectait ses conquêtes.

Oui, c'est leur amitié touchante,
Ce sont de plus aimables lois,

C'est un bonheur de notre choix
Que la France à nos yeux présente.
Quel peuple n'a pas, comme nous,
Gémi des fureurs de la guerre?
Sachons, par des succès plus doux,
Instruire et désarmer la terre.

Sans outrager le diadème,
Nous pouvons maintenir nos droits;
Ainsi, même en créant des Rois,
Rome garda le rang suprême.
Loin de la tendre humanité
Une sauvage indépendance!
Le tyran le plus redouté
Ce fut toujours l'Intolérance.

Pour nous commence un nouvel âge!
Héritiers d'un siècle fameux,
Cueillons, ainsi que nos aïeux,
Toutes les palmes du courage.
Des prodiges nous ont rendu
Et les Villars et les Turennes;
Nos pavillons ont-ils perdu
Leurs Tourvilles et leurs Duquênes?

Non : bientôt les mers étonnées
Verront notre trident vengeur :

J'en jure le libérateur
Sur qui pèsent nos destinées.
Son bras a vaincu les Césars;
Sous nos coups le Croissant succombe (1);
Qu'Albion tremble en ses remparts,
La vengeance a creusé sa tombe.

Dieu des beaux-arts, Dieu du génie,
Oh! viens créer tous les talens :
Les mers, les cités et les champs
Pressent ton active énergie.
Rassemble tes rayons épars;
L'erreur est enfin terrassée :
Tout ce qui frappe tes regards
Agrandit l'homme et la pensée.

(1) Bataille d'Héliopolis.

Chant

Du Premier Vendémiaire.

La Gaule élève encor son front victorieux ;
Tout retentit de ses faits glorieux,
Et les peuples courbent la tête
Dans un respect silencieux.

C'est aujourd'hui sa fête :
Que le bronze, en tonnant, l'annonce à nos cités.
Guerriers, qui de la Paix avez fait la conquête,
Embellissez la pompe qui s'apprête ;
Et vous, jeunes beautés,
Ame de la valeur, des pures voluptés,

Venez, amour l'ordonne ;
Formez des pas légers, formez d'aimables sons ;
Venez pour elle enlacer en festons
Le myrte de Vénus aux lauriers de Bellone.

Quels jours sereins, quel doux espoir
Elle a fait rejaillir d'une nuit si profonde !
Ses bienfaits, plus que son pouvoir,
A son char immortel enchaîneront le Monde.

Grande au sein de l'adversité,
Généreuse dans la victoire,
Elle rend à l'humanité
Ce qu'elle dérobe à sa gloire.
Ah ! lorsque d'ennemis frémissans et jaloux
Elle a su forcer les hommages,
Français, lui réserverions-nous
L'indifférence ou les outrages ?

Cédons à sa touchante voix,
Marchons à sa vive lumière ;
Elle a pour nous les yeux et le cœur d'une mère ;
Elle voudrait nous unir à la fois
Par nos devoirs et par nos droits,
Par les nœuds de la paix et d'un amour sincère.
Cédons à sa touchante voix,
Et rangeons-nous sous ses heureuses lois.

S'il faut, pour venger son injure,
Déployer de nouveau contre l'Aigle parjure
Toute la force de son bras,
Qu'elle ordonne encor les combats.
De l'honneur et de la nature
Nous appaiserons le murmure;
Nous punirons les attentats,
Nous détruirons la ligue impure
Qui demande du sang et le deuil des Etats.

Oui, ses destins sont immuables,
Et son empire illimité;
Nos revers même en ont jeté
Les fondemens inébranlables.

La Gaule élève encor son front victorieux;
Tout retentit de ses faits glorieux,
Et les peuples courbent la tête
Dans un respect silencieux.

Fête de la Paix générale.

La Paix descend de la voûte des cieux,
Le front ceint des lauriers qu'a moissonnés la France;
Je vois briller sur son char radieux
Les arts et l'amitié, la gloire et l'espérance.
L'essaim léger des folâtres amours
Tresse des myrtes autour d'elle;
Son souffle pur a ranimé Cybèle,
Et son sourire enfante les beaux jours.

O douce Paix! bienfaisante immortelle!
Reçois l'encens d'un peuple de vainqueurs:
Avec de sages lois viens régner sur nos cœurs,
Viens nous unir d'une chaîne éternelle.

Jamais de plus brillans exploits
N'ont préparé ton influence;

Jamais tu n'investis nos Rois
De tant d'éclat et de puissance.

Tu courbes les sceptres divers
Devant la France et libre et Reine,
Et tu l'assieds en souveraine
Sur le trône de l'Univers.

Le favori du Dieu des ondes,
L'Anglais lui-même embrassant nos destins,
Couronne avec nous les deux mondes
De l'olivier que tu mets dans nos mains.

Croissez, ô Nations naissantes,
Vous dont nos palmes triomphantes
Ombragent le berceau :
Et vous, qu'un nœud plus beau
Attache à nos lois tutélaires,
Partagez un sort plein d'attraits;
Vous méritiez d'être Français,
Et vos conquérans sont vos frères.

Temple de l'immortalité,
Consacre les efforts sublimes,
La touchante rivalité,
Les sacrifices magnanimes
Des vengeurs de l'humanité.

Ils l'ont gardé ce serment redoutable,
Ce fier serment de *vaincre ou* de *mourir!*
Ils l'ont gardé d'une âme inébranlable,
Et les siècles futurs l'entendront retentir.

La Paix est leur ouvrage;
Nous leur devons l'hommage
D'un fortuné repos :
Ils ont calmé la terre, ils nous ouvrent les flots.
Dans les cités, dans les hameaux,
Sur le plus lointain rivage,
Élevons à leur courage
Des monumens nouveaux.

Déjà sur tous les fronts le plaisir étincelle;
Il n'est plus de cœur infidèle,
De cœur irrité ni jaloux.
Un Héros sans revers, un Héros sans modèle,
Aujourd'hui les désarme et les rapproche tous.
Qu'il vive! c'est assez pour nous;
Qu'il vive à l'ombre de sa gloire!
Qu'il vive autant que ses bienfaits,
Autant que la victoire
Qui vengea nos drapeaux et reconquit la Paix!

Fête
De la Reconnaissance.

Toi, que dédaignent les méchans,
Mais que chérit l'Indépendance;
Toi, qui fuis les palais des grands
Pour l'humble toit de l'indigence;
Mère des nobles sentimens,
O touchante Reconnaissance,
Reçois les vœux et les sermens
Du peuple libre qui t'encense!

Quel cœur à tes divins attraits
Pourrait refuser son hommage,

Lorsque les monstres des forêts
A ta voix dépouillent leur rage;
Lorsque dans tous les animaux
L'instinct, soumis par l'habitude,
Partage nos soins et nos maux,
Et méconnaît l'ingratitude?

Interprète du Créateur,
Tu nous montres dans la nature,
Et la bonté de son auteur,
Et le culte d'une ame pure.
Au lieu qui nous donna le jour
Tu nous attaches pour la vie;
Tu veux que tout cède à l'amour
Que nous devons à la patrie.

Si tu livres à nos mépris
Les fils altiers de la mollesse,
Dans l'homme utile à son pays
Tu vois l'État et sa richesse;
C'est dans les bras laborieux,
C'est au sein des foyers rustiques,
Que tu découvres à nos yeux
Les soutiens des vertus publiques.

L'amitié n'est qu'un doux retour,
Qu'un échange d'aimables chaînes,

Où tu nous admets tour à tour
A nos plaisirs comme à nos peines.
Nous t'adorons dans nos parens;
En prolongeant leur existence,
Nous leur rendons, en leurs vieux ans,
Ce qu'ils ont fait pour notre enfance.

Aux murs sacrés du Panthéon
Tu suspends tes nobles couronnes,
Là tu venges de la raison
Les deux plus augustes colonnes;
Là tu dis à tous les mortels :
« Les traits du temps et de l'envie,
» Se brisent contre les autels
» Du sentiment et du génie. »

Les amis de l'humanité
Sont sûrs de vivre en ta mémoire;
Soldats, pleins d'intrépidité,
Sa main gravera votre histoire.
Sous ce héros prodigieux
Qui vous guide encor sur les ondes,
Couronnez vos faits glorieux
En donnant la paix aux deux Mondes.

Trompé dans un barbare effort,
Déjà, pour prix de ses outrages,

L'Anglais a rencontré la mort
En descendant sur nos rivages (1);
Armés du fer vainqueur des Rois,
Brisez son altière puissance :
Les peuples n'auront qu'une voix
Pour chanter la Reconnaissance.

---

(1) Le 19 mai 1798, un corps de troupes anglaises ayant débarqué près d'Ostende, sous le commandement du major général Cook, fut complètement battu par les Français. C'est cet avantage que M. Carré rappelle dans la dernière strophe de son *Hymne à la Reconnaissance.*

Fête de l'Agriculture.

QUELLE divinité puissante
Paraît sur ces bords enchantés ?
L'homme des champs et des cités
Conduit sa marche triomphante.
A ces attributs bienfaiteurs
Qu'unissent l'art et la nature,
Aux doux transports de tous les cœurs
Je reconnais l'Agriculture.

CHŒUR.

Enlacez vos lauriers à l'épi des moissons;
Les trésors de l'État germent dans les sillons.

C'est elle dont la main féconde,
Épurant les germes divers,
Du sein des plus affreux déserts
Fit sortir la beauté du monde :
Elle a semé des fruits, des fleurs

Dans la carrière de la vie,
Et les premiers cultivateurs
Ont fait la première patrie.
Enlacez, etc.

Beaux vergers, riantes prairies,
C'est elle qui vous pare encor;
Elle nous montre l'âge d'or
Dans les doux soins des bergeries.
Parmi les bois, au bord des eaux,
Elle réveille la tendresse;
Elle y répand l'oubli des maux,
Le goût des arts et la sagesse.
Enlacez, etc.

Respectez ses agens fidèles,
Ses ministres laborieux;
Ce sont les confidens des cieux,
Et nos plus sûres sentinelles.
Ces fronts, noircis des feux du jour,
Bravent les foudres de la guerre;
Ces bras sont armés tour à tour
Pour nourrir ou venger la terre.
Enlacez, etc.

France, quelle est ta destinée!
Tu renfermes tous les climats;

De ses plus séduisans appas
La nature t'a couronnée;
Tu verses le nectar des Dieux;
Ton sol fleurit sous leurs auspices,
Et tu fais de tes envieux
Le désespoir et les délices.

Enlacez, etc.

Tout l'or que le Pérou recèle
N'alimente point ses enfans;
L'Inde céderait pour nos champs
Les rubis dont elle étincelle.
Sur la richesse des guérets
Heureux le peuple qui se fonde;
Ce sont les faveurs de Cérès
Qui donnent le sceptre du monde.

CHOEUR.

Enlacez vos lauriers à l'épi des moissons;
Les trésors de l'État germent dans les sillons.

Pour la même Fête.

Sur le char brillant de Cybèle
L'Agriculture, auprès de Mars,
Laisse ondoyer, parmi les dards,
L'épi de la moisson nouvelle.
De nos drapeaux victorieux
L'éclat relève sa parure :
Accours, peuple laborieux,
A la fête de la Nature !

CHŒUR.

Gloire au premier des arts ! gloire à l'homme des champs !
La main qui le couronne a vaincu les tyrans.

« Les cieux, où gronde mon tonnerre,
» Sont mon palais, dit l'Éternel ;

» Toi que je chéris, ô mortel,
» Pour domaine reçois la terre !
» Je laisse à tes constans travaux
» Le soin de la rendre féconde :
» J'ai su la tirer du chaos ;
» C'est à toi d'embellir le monde. »

Gloire, etc.

Il dit : l'homme, à sa voix fidèle,
Soumet le front des fiers taureaux ;
Le soc, la herse, les râteaux
Écrasent la glèbe rebelle.
Près de lui, sous de simples toits,
Des troupeaux fortunés s'unissent ;
Leur lait écume entre ses doigts,
Et les élémens obéissent.

Gloire, etc.

Beaux jours du monde en son enfance !
Printemps de la fécondité !
Les grains semés en liberté
Mûrissaient pour l'indépendance.
Nos champs vous ignoraient encor,
Durs tributs, fléaux arbitraires :
Nous vivions dans le siècle d'or,
Toujours unis et toujours frères.

Gloire, etc.

Quel cœur orgueilleux et sauvage,
Quel noir Tyran, dans sa fureur,
Osa courber l'agriculteur
Sous les chaînes de l'esclavage (1)?
Quoi! tu poursuis de tes dédains
Son obscurité bienfaisante?
Pour toi, le dernier des humains
Est-il celui qui t'alimente?
Gloire, etc.

Mais contre tant de barbarie
L'Univers se lève irrité;
L'agriculteur a mérité
D'avoir enfin une patrie.
Chérissant ces fertiles bords,
Le ciel y verse l'abondance;
Et nous joignons à leurs trésors
Ceux d'une sage indépendance.
Gloire, etc.

Noble et touchante Agriculture,
Renais avec de justes lois:
Si Sparte a pu blesser tes droits,
C'est à nous d'effacer l'injure.

(1) Le Génie de la Féodalité qui, pendant le moyen âge, et jusqu'à l'affranchissement des serfs, enchaîna les agriculteurs à la glèbe.

Ne crains plus que dans ces climats
La loi d'un tyrannique usage
Remette à de serviles bras
Et ta cause et ton héritage.

Gloire, etc.

Revêts l'armure de Bellone;
Tu lui préparas des héros :
Bellone s'arme de la faux
Que Cérès à son tour lui donne.
Présage aimable, échange heureux,
Qui brise les traits de la guerre,
Pour le bonheur de toutes deux,
Et pour le calme de la terre!

CHŒUR.

Gloire au premier des arts! gloire à l'homme des champs!
La main qui le couronne a vaincu les tyrans.

Fête de la Jeunesse.

POUR un peuple abruti sous le poids de ses chaînes,
Le plus beau ciel est sans appas;
C'est le même soleil qui brille sur Athènes :
Il brille et ne l'éveille pas.
Seuls, nous joignons l'indépendance
Aux plus riches dons du printemps;
Et les palmes de la vaillance
Ombragent nos fronts triomphans.

Épousez notre ivresse, ames jeunes et fières,
Touchant espoir d'un Peuple-Roi;
Conduites par l'honneur, nos légions altières
A l'Europe ont donné la loi.

Une raison active et sage
Releva nos fronts abattus ;
Nous fûmes tout par le courage,
Vous serez tout par vos vertus.

Quoi ! des lâches encor combattant notre ouvrage,
Vous trompent pour vous désunir !
Sur le sol de la France ils sèment le ravage,
Et nos tourmens dans l'avenir !
Dites-leur : « D'une haine impie
» Nous abhorrons les attentats ;
» Nos bras serviront la patrie ;
» Nos cœurs sont à ses magistrats. »

Dans les champs ennemis n'est-ce pas la jeunesse
Qui courut jeter la terreur,
Et qui, dans la tribune, étonna la sagesse
Des ressources de la valeur ?
Vainqueurs de Fleurus et d'Arcole,
Non, vous n'avez point de rivaux,
Et votre jeunesse est l'école
Du philosophe et du héros.

Ce beau jour est partout le jour de votre fête ;
Vous l'ornez de vos propres fleurs.
La nature avec vous elle-même s'apprête

A nous prodiguer ses faveurs.
Mais si Flore doit à Pomone
Confier ses riches présens,
Mûrissez aussi pour l'automne
Les fruits des mœurs et des talens.

L'Eurotas appelait les vierges et les mères
Aux jeux d'Apollon et de Mars;
Comme elles, parmi nous, ô beautés printanières,
Soyez l'orgueil de nos remparts.
En souriant à votre image
L'amour obéit au devoir;
L'amour saura rendre au courage
Ce qu'il tient de votre pouvoir.

La jeunesse est pour nous le printemps de la vie;
Tous les cœurs volent sur ses pas:
La beauté, la valeur, les grâces, le génie,
Tout s'embellit par ses appas.
Être jeune c'est être aimable,
C'est sentir le besoin d'aimer.
Vertu, prête un éclat durable
A l'âge qui sait nous charmer.

Invincible jeunesse, agrandis ta conquête
Par le triomphe des beaux-arts;

Tu cueillis leurs lauriers, qu'ils décorent ta fête
Sous l'œil de Minerve et de Mars.
Cultive le champ du génie;
Ajoute à sa fécondité :
C'est en illustrant la patrie
Qu'on obtient l'immortalité.

Fête des Époux.

La vigne s'enlace à l'ormeau;
L'onde caresse son rivage :
Au sein des airs, le jeune oiseau
Poursuit son amante volage.
Voyez les monstres des déserts
Et l'hôte des humides plaines;
Tout s'embrasse dans l'Univers,
Tout s'unit des plus tendres chaînes.

Quel est ce bienfaiteur charmant
Qui répare ainsi la nature?
L'aimable Dieu du sentiment,
Le Dieu de la volupté pure.
Toi seul, hymen, combles nos vœux;
Toi seul mérites nos hommages.

Tes myrtes couvrent les heureux,
Comme ils font aussi les vrais sages.

Je vois ce berceau plein d'appas
Que fixe le regard d'un père;
Ce fils qui passe de ses bras
Au sein palpitant de sa mère.
Un doux baiser à son réveil
Colore ses lèvres riantes;
Un baiser le rend au sommeil,
Ou calme ses douleurs naissantes.

Triomphez, fortunés Époux!
Que votre sort nous intéresse!
Que vos soins sont touchans et doux!
Ce sont les soins de la tendresse.
L'amour sourit à vos désirs;
Ses faveurs endorment vos peines;
Ce sont les mœurs et les plaisirs
Qui seuls vous imposent des chaînes.

Fête de la Vieillesse.

Qu'il est doux de cueillir les fruits
Dont chaque verger se couronne!
Le printemps les avait promis,
Nous les recevons de l'automne.
Sous un ciel plus calme et plus frais,
Pomone étale sa parure;
Elle verse tous ses bienfaits,
Sur le déclin de la nature.

Témoin sacré du cours des ans,
Fille des Dieux, douce vieillesse,
Tu nous annonces tes présens
Dans chaque fleur de la jeunesse.

Sur ton front quelle majesté!
L'âme s'épure en ta présence;
Tu répands la sérénité
Et les fruits de l'expérience.

Plus le chêne compte d'hivers,
Plus il déploie un vaste ombrage;
Le fleuve, en s'approchant des mers,
Accroît l'orgueil de son rivage.
Ton sort n'est pas moins glorieux;
Et sur la fin de ta carrière,
Rivale de l'astre des cieux,
Tu te couches dans la lumière.

C'est toi qui prêtais à Nestor
Ta simple et touchante éloquence;
Par la voix du sage Mentor,
Tu voulais éclairer la France:
Et si l'intrépide Solon
Brave avec toi la tyrannie,
N'as-tu pas su contre Albion
Armer Francklin de son génie?

L'esprit et l'aimable enjoûment
Badinent encor sur tes traces,
Les vertus et le sentiment
Ont toujours la fraîcheur des grâces;

L'amitié t'assure à son tour
Une compagne intéressante;
Elle est moins vive que l'amour,
Mais elle est aussi plus constante.

Combien tu plais à nos regards,
Sous les cheveux blanchis d'un père,
Sous les cicatrices de Mars,
Et les rides de la chaumière!
Dans un transport religieux
Le cœur s'élève et te contemple :
Je crois voir le conseil des Dieux,
Ou les colonnes de leur temple.

Chant funèbre

SUR LA MORT

De M.r et de M.me de Paraza.[1]

DUO DIALOGUÉ.

UNE VOIX.

O coup affreux! ô mortelles douleurs!

UNE AUTRE.

La lyre échappe à nos mains défaillantes.

(1) M. de Paraza naquit à Toulouse en 1744. Il entra d'abord dans une compagnie de mousquetaires; mais l'amour des lettres lui fit bientôt abandonner la carrière des armes. Il étudia les langues avec le plus grand succès, et devint l'un des hommes les plus érudits de son siècle; on sait qu'il se servit de seize idiomes différens en écrivant à Voltaire. Dans sa réponse, l'ingénieux vieillard

LA 1.re VOIX.

Que de regrets ! que de voix gémissantes !

LA 2.e VOIX.

Muses, brisez vos couronnes de fleurs.

LA 1.re VOIX.

Amour, éteins ton flambeau dans les pleurs.

CHOEUR.

De myrte et de cyprès couvrons l'urne fatale,
L'urne religieuse offerte à nos regards;
Nous le devons à la foi conjugale,
Au Dieu du sentiment, comme au Dieu des beaux-arts.

---

lui dit que depuis les Apôtres le miracle de la Pentecôte ne s'étant plus renouvelé, il était obligé de lui écrire en français, et dans cette lettre il exprima l'estime la plus vraie pour les connaissances profondes du jeune Paraza. Celui-ci, devenu conseiller au Parlement, jouissait, et comme magistrat et comme littérateur, de la considération générale. Il eut le bonheur de soustraire sa tête au fer des bourreaux, à l'époque fatale où tous ses collègues furent traînés devant le tribunal révolutionnaire. Entouré de ses nombreux enfans, il pouvait espérer encore des jours longs et fortunés, lorsque la mort le frappa dans la nuit du 12 au 13 août 1801. Il mourut d'une apoplexie foudroyante. Chéri de son épouse, elle lui donna la plus forte marque de son attachement, car elle ne put survivre à ce coup inattendu. Son sang se glaça en apprenant cette affreuse nouvelle, et, trois jours après, le même tombeau les réunit. M. de Paraza était membre du *Lycée*, société littéraire qui avait succédé aux anciennes Académies de Toulouse, et le *Chant funèbre* que l'on donne ici fut exécuté devant cette société, dans la séance publique où l'éloge de ce savant fut prononcé.

RÉCITATIF.

Ainsi la mort inexorable
Moissonne sans pitié, moissonne avant le temps,
Tout ce qui nous fut cher, tout ce qui fut aimable,
La beauté, les vertus, les grâces, les talens!
Elle immole à la fois et le père et la mère;
La mère au printemps de ses jours.
Sous le toit paternel, devenu solitaire,
Voyez-vous ces enfans, le fruit de leurs amours,
Réclamer leur tendresse absente,
Leur souris, leurs regards et leur voix caressante,
Cette voix autour d'eux muette pour toujours?

AIR.

Vous que l'hymen parait de tous ses charmes,
Époux amans, quel destin rigoureux
Tous deux vous frappe, et vous rejoint tous deux
Dans ce cercueil arrosé de nos larmes!

De l'union, de la paix, du bonheur,
Autour de vous régnait la douce image;
Et le présent était pour vous le gage
D'un avenir pur comme votre cœur.

Illusion cruelle!
La faux rapide du trépas
Creusait la tombe sous vos pas.
Vos beaux jours sont suivis d'une nuit éternelle!....

En vous arrachant de nos bras,
Vous nous laissez du moins vos vertus pour modèle.

REPRISE.

UNE VOIX.

O coup affreux ! ô mortelles douleurs !

UNE AUTRE.

La lyre échappe à nos mains défaillantes.

LA 1.re VOIX.

Que de regrets ! que de voix gémissantes !

LA 2.e VOIX.

Muses, brisez vos couronnes de fleurs.

LA 1.re VOIX.

Amour, éteins ton flambeau dans les pleurs.

CHOEUR.

De myrte et de cyprès couvrons l'urne fatale,
L'urne religieuse offerte à nos regards ;
Nous le devons à la foi conjugale,
Au Dieu du sentiment, comme au Dieu des beaux-arts.

Poëmes.

Léopold de Brunswick.

Ce luxe corrupteur, cette indigne mollesse
Qui détend le génie et flétrit sa noblesse,
N'a donc pas en nos cœurs éteint les sentimens,
Et les vertus du moins survivent aux talens.
Des mains de la nature on voit sortir encore
Ces mortels généreux que la patrie adore,
Qui, d'un siècle énervé relevant la splendeur,
Le marquent, en tombant, du sceau de leur grandeur.

C'est toi que j'en atteste, ô Prince magnanime,
Toi, de l'humanité volontaire victime,
Dont la mort effaçant les plus brillans exploits,
Instruit les citoyens, les héros et les Rois.
Hâtons-nous les premiers d'en consacrer la gloire :

Tout est plein de ton nom, tout bénit ta mémoire.
Puissent tes faits revivre en de mâles accens,
Tels qu'ils frappent l'Europe, et tels que je les sens!

Mais déjà des vertus dont tu suivis la trace,
Les récits glorieux étonnent mon audace;
Chaque trait peut lui seul composer le tableau,
Et le choix des couleurs arrête mon pinceau.
Ah! dois-je ici trahir par un lâche silence
La vérité, l'honneur et la reconnaissance!
Non, je ne tairai point de si belles leçons :
L'avenir les attend, et nous les lui devons;
Il saura que ton cœur, imbu de ces maximes
Qui, dans Sparte, enfantaient les actions sublimes,
Libre des préjugés, du faste, et de l'orgueil,
Évita des grandeurs l'inévitable écueil.
Tu puisas, dans le sein d'une illustre origine,
Cette intrépidité, cette force divine
Que portent au berceau ceux qui doivent un jour
Être de l'univers et l'exemple et l'amour.

Laissons dans les forêts l'impitoyable Achille
Nourrir du sang des ours sa valeur indocile,
Et contre les lions irritant sa fierté,
Disputer leur dépouille et leur férocité.
Peuples, c'est contre vous que ce séjour sauvage,

Que ces combats affreux aiguillonnent sa rage :
Bientôt vous le verrez, dans vos murs abattus,
Sur un char foudroyant écraser les vaincus.
Oh ! qu'un astre plus doux, qu'un plus flatteur augure
Nous annonçaient dans toi l'ami de la nature ;
Déjà l'homme souffrant a fait couler tes pleurs :
Ta faible main s'essaie à calmer ses douleurs ;
Puisque l'homme t'est cher, puisque la bienfaisance
Décide en sa faveur les goûts de ton enfance,
Tu sauras le venger des injures du sort,
Lui rendre tous ses droits, braver pour lui la mort ;
Et de l'humanité, dont le flambeau t'éclaire,
Te montrer le modèle et le Dieu tutélaire.
Je vois les arts mûrir et former ta raison ;
L'histoire, te plaçant sur un vaste horizon,
Des siècles à tes yeux ranime le spectacle ;
Tacite en est pour toi l'incorruptible oracle.
Quelle sombre lueur et quels traits pénétrans
Il jette à coups pressés dans l'âme des tyrans !
Il attache la haine à leur cendre flétrie ;
Mais l'austère équité, l'amour de la patrie,
Les défenseurs zélés et des mœurs et des lois,
Sur leur trône affermi remontent à sa voix.
Dans ce code sacré tu munis ta sagesse ;
Je ne sais quel instinct te reporte sans cesse
Vers les rives du Tibre, en ces augustes lieux

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITÉ

Le centre des beaux faits, des dévoûmens fameux.
Le feu des Décius circule dans tes veines;
Et tels que ces fermens, qui fécondent nos plaines,
Indigné de languir dans l'inutilité,
Cherche des alimens à son activité.
Le danger les présente; aussitôt il s'enflamme;
Sur ces toits embrasés, des tourbillons de flamme
Par des vents en courroux poussés de toutes parts,
Enveloppent les cieux, attristent les regards :
Tu parais : tout s'éteint, tout cède à ton courage;
Tes trésors répandus achèvent ton ouvrage;
La cité calme et libre a repris ses travaux,
Et sent s'évanouir l'image de ses maux.
Mais ce prélude heureux de ta noble vaillance
Est le premier degré d'où ta gloire s'élance;
L'aigle, qui peut atteindre au siége des éclairs,
N'arrête point son vol dans le vague des airs,
C'est au foyer brûlant où la nue étincelle
Qu'il renaît et déploie une vigueur nouvelle;
Ainsi, pour s'élever, pour vivre dans les temps,
Ta grande âme a besoin de périls éclatans.
D'où partent ces clameurs? qui fait fuir sur ces rives
Ce peuple abandonné, ces familles plaintives?
L'Oder impétueux vient de franchir ses bords;
Ce fleuve, dont ton bras réprima les efforts,
Accru de noirs torrens, gonflé par les ruines

Des hameaux, des cités et des forêts voisines,
Bondit, se précipite, engloutit les moissons;
Il dévore la terre, il comble les vallons :
Et des champs submergés la solitude immense
Offre dans l'étendue un effrayant silence.
Au milieu des débris que le fleuve irrité
Ébranle, entraîne et roule avec rapidité,
Voyez ces malheureux, qui, luttant contre l'onde,
En repoussent en vain la barrière profonde,
Et des troncs, que les flots emportent au hasard,
Se disputant entr'eux le mobile rempart,
Pâles, l'œil enflammé de douleur et de rage,
Sont prêts à succomber dans ce commun naufrage.
Dieux! qui les sauvera des vagues en fureur!
Autour deux tout se tait, tout recule d'horreur;
Tes guerriers, que l'on vit briguer l'honneur suprême
D'oser, dans les périls, te devancer toi-même,
Enchaînés aujourd'hui par un honteux effroi,
Sourds à ta voix pressante, ont frémi devant toi.
Ton généreux orgueil s'indigne d'une injure
Qui porte à ta pitié la plus vive blessure;
Tout un peuple alarmé, tant d'écueils menaçans,
Ne peuvent contenir la fougue de tes sens;
L'humanité gémit, l'humanité t'appelle;
Ton cœur ne voit, n'entend et ne veut suivre qu'elle.
Tu voles sur les flots à travers mille morts :

L'Oder te reconnaît à tes bouillans transports;
Je l'entends retentir dans ses vastes abîmes.
Il ne défendra point ces vulgaires victimes
Que tes ardens secours arrachent au trépas;
Il veut bien les céder à l'effort de ton bras;
Bientôt ces laboureurs dans leurs plaines fertiles
Releveront en paix leurs champêtres asiles;
Mais toi tu périras! c'est sur tes propres jours
Que, se vengeant des fers imposés à son cours,
Il veut par un seul coup punir tous tes outrages,
Et de sa violence assurer les ravages.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

L'Influence

Du Climat sur le Génie.[1]

La nature n'a point dans les mêmes climats
Rassemblé les trésors qui germent sous nos pas.
J'admire ici sa pompe ou sa brute richesse;
Là brillent sa vigueur, sa grâce et sa noblesse;
Plus loin l'ardent Midi, le souffle affreux du Nord
Répandent autour d'elle et le deuil et la mort.
L'esprit humain, soumis aux mêmes influences,

(1) Ce Poème fut couronné par l'Académie de Montauban, plusieurs années avant la révolution.

Change, selon les lieux, de tons et de nuances.
Il naît ici riant, vif et voluptueux;
Ailleurs il est plus fier, plus sombre ou plus nerveux.
En ce désert sauvage il luit par étincelle;
Là, tous ses feux couverts d'une nuit éternelle,
S'endorment dans l'horreur de la stérilité.
Pourquoi dans les climats cette inégalité?
Quelle cause entretient l'étonnante harmonie
Qu'on vit toujours régner entr'eux et le génie?
Osons à la nature arracher ses secrets.
Et toi qui sus la peindre avec tous ses attraits,
O Buffon! daigne encor m'en révéler l'histoire,
Et que mon vers s'allume aux rayons de ta gloire.

L'air, la terre et les cieux agissent sur nos corps;
A leurs propriétés, à leurs puissans ressorts
L'homme dut en tout temps sa force ou sa faiblesse,
La beauté de ses traits, ou leur mâle rudesse.
Il y puisa ses goûts, ses lois et ses penchans;
Il en reçoit aussi la trempe des talens.
Un air subtil et pur rend les fibres actives,
Le sentiment plus prompt, les passions plus vives:
D'un mouvement égal le génie emporté
Respire les plaisirs, l'audace et la gaîté.
Si l'air, enveloppé d'une vapeur grossière,
Laisse en pâles faisceaux échapper la lumière;

Les sens sont moins émus : taciturne et rêveur,
L'esprit a moins d'éclat, mais plus de profondeur;
En détendant les nerfs, la chaleur l'efféminе,
Étouffe le génie et lentement le mine.
Le froid, de notre sang glace les flots pourprés;
Il enchaîne le jeu des muscles resserrés;
L'ame n'en peut briser ni relâcher l'étreinte;
La pensée est oisive ou meurt dans la contrainte.

Combien par ses tableaux et par ses fruits divers
Le sol seconde encor l'influence des airs!
Est-il entre-mêlé de coteaux, de prairies,
De vallons pleins d'ombrages et de rives fleuries;
Y voit-on les ruisseaux, les fleuves dans leurs cours
Développer leur onde en de rians détours,
Et les bois balancer leurs dômes de verdure,
Et les mers recourber leur pompeuse ceinture?
L'imagination a son trône en ces lieux :
Là naîtront ces esprits sublimes, gracieux,
Qui sauront sur la toile et le marbre et la lyre
Rendre les sentimens qu'un tel spectacle inspire.
Mais ces terrains, coupés par des gouffres profonds,
Où de noires forêts rembrunissent les monts,
Où tonnent les volcans, où des eaux turbulentes
Tombent du haut des rocs en vagues écumantes,
De nos sens exaltés et saisis de terreur

Reportent à l'esprit leur magnifique horreur.
Et ce fécond Soleil, pur flambeau de la vie,
N'est-il pas le foyer et le Dieu du génie ?
Sous les traits d'Apollon révéré des mortels
Il vit les arts rivaux lui dresser des autels.
En quel heureux séjour reçut-il leurs hommages ?
C'était sous un ciel pur, au sein des verts bocages,
Sur ce Pinde entouré de sites ravissans
Où Flore entretenait un éternel printemps.

Parcourons l'univers, consultons ses archives,
Humiliant dépôt de lumières tardives ;
A travers les débris des siècles, des États,
Je vois les arts fleurir dans les plus beaux climats.
Sur ses bords fortunés, l'Égypte la première
Leur présente un berceau, leur ouvre la carrière :
Ses monumens hardis et pleins de majesté
Empruntèrent du Nil l'imposante fierté.
Quels bergers, répandus dans ces plaines fertiles,
Observent la nature en leurs loisirs utiles ?
Leur main sert tour à tour les hommes et les Dieux :
Dans le calme des nuits leur regard curieux
Avec étonnement suit la marche assurée
Des astres suspendus à la voûte sacrée ; azurée
De champêtres objets ils leur donnent les noms ;
Règlent sur eux les ans et l'ordre des saisons :

Phœbé les favorise, et semble pour leur plaire
Adoucir l'or des feux que lui prête son frère.
Mais j'entends du Liban les arbres étonnés;
Ils voguent transformés en flottantes cités.
Abandonnez ces ports et ces plages stériles;
Savans navigateurs, venez peupler ces îles,
Ce sol environné d'un horizon vermeil,
Où la fertilité suit le char du soleil.
Le destin vous appelle aux rives de la Grèce;
C'est là que vous devez embellir la sagesse,
Polir les arts grossiers, échauffer leur ardeur,
Et de leur édifice achever la grandeur.
Déjà la poésie a trouvé son Homère.
Phidias, à l'aspect du beau ciel qui l'éclaire,
Du puissant Roi des Dieux conçoit la majesté :
Sa main l'offre en tremblant à l'œil épouvanté.
C'est pour Anacréon que la grappe odorante
Prépare dans Lesbos sa liqueur inspirante;
Et Démosthène, au bruit de ces mers en courroux,
Vient apprendre à frapper de plus terribles coups,
Tandis que Théocrite aux champs de Syracuse,
A l'ombre des bosquets que baigne l'Aréthuse,
Sur la flûte de Pan célèbre les vergers,
Et les amours naïfs, et les jeux des bergers.

Mais par quel sort la Grèce, où la nature encore

Brille de tout l'éclat de sa première aurore,
Ne produit-elle plus de Zeuxis, de Platons?
L'œil en recherche en vain les nobles rejetons.
Hélas! elle a perdu jusques à la mémoire
Des jours de sa valeur, de son antique gloire.
Le barbare Ottoman foule en paix les tombeaux,
Les bustes mutilés des sages, des héros,
Ce cirque, ce théâtre où les vers d'Euripide
D'un peuple délicat charmaient l'oreille avide.
Les arts désespérés ont fui loin de ces lieux,
Vers des débris si chers tournant encor les yeux.
Ainsi l'oiseau plaintif s'exile du feuillage
Où son nid fut atteint du souffle de l'orage.
Fiers enfans de l'honneur et de la liberté,
Pouvaient-ils dans l'opprobre et la captivité,
Vils jouets d'une lâche et stupide indolence,
Flatter de leurs tyrans la brutale insolence?

Mais voyez l'Italie, où de paisibles lois
Secondent la nature et respectent ses droits;
D'heureux talens encore y versent la lumière.
S'ils n'ont point conservé leur fraîcheur printanière,
C'est qu'il est une borne où l'esprit, malgré nous,
S'arrête, dégénère, et cède au temps jaloux.
Toutefois dans ces champs, dans ces frais paysages
Qui d'Horace et d'Ovide inspiraient les ouvrages,

Où Virgile venait enfler les chalumeaux,
Admirer et chanter les rustiques travaux,
Dessiner l'Élysée et ses belles retraites,
Le Tasse a joint le myrte au laurier des poètes.
Que dis-je ? ce climat vit éclore des arts
Qui furent inconnus au siècle des Césars.
Du brûlant Raphaël les touches enflammées
Prêtèrent un langage aux toiles ranimées ;
Le Tibre avec orgueil, sous le ciseau divin,
Partout vit respirer et le marbre et l'airain ;
Et le luth à la main, la sensible harmonie
Choisit pour son palais le sol de l'Ausonie.

Quoi ! l'Ibère, témoin de ces succès nouveaux,
N'est pas enfin sorti de son fatal repos ?
Du sol de ses aïeux déserteur téméraire,
Il court épuiser l'or d'une rive étrangere,
Dépouiller lâchement des peuples malheureux,
Quand par des droits plus saints il peut régner sur eux :
Ce climat qu'il dédaigne est la même patrie
Qui vit naître Sénèque, où fut jadis nourrie
L'âme de ce Lucain dont l'esprit créateur
En chantant les héros atteint à leur hauteur.
Tant que l'ardente soif d'une vile richesse
De ces cœurs amollis fomentera l'ivresse ;
Tant que d'un zèle faux le glaive ensanglanté

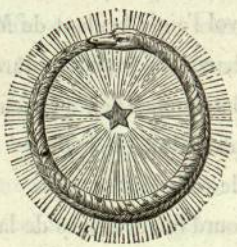
Repoussera loin d'eux l'utile vérité,
Recelant ses bienfaits, la terre maternelle
Ne reconnaîtra point des fils indignes d'elle.

Faut-il que du Volga les tristes habitans,
Qui, pour fixer les arts, pour créer les talens,
Combattent l'âpreté d'un climat intraitable,
Ne soient pas protégés par un ciel favorable?
Qu'ils profiteraient mieux de ces riches trésors!
Mais peut-être, cédant aux généreux efforts
Qui du trône des Czars signalent l'héritière,
Ces lieux adouciront leur rigueur meurtrière,
Et le génie enfin pourra s'accoutumer
Au sol que le travail aura su désarmer.
Mais il fuira toujours loin des froides contrées
En proie aux aquilons, sous la neige enterrées,
Loin du morne Lapon, des arides déserts
Où la flamme en torrens bouillonne dans les airs,
Où le tigre sanglant, où mille affreux reptiles
Du Nègre infortuné tourmentent les asiles.
Du moins n'aggravons pas leur horrible destin.
Mais toi, superbe Anglais, toi qui joins dans ta main
Le trident de Neptune au sceptre d'Uranie,
Dis-nous, où puises-tu ta brûlante énergie?
Ton âme en chaque objet creuse profondément;
Ou, sortant tout à coup d'un saint recueillement,

Exhale en traits de feu ses frappantes images.
Ainsi l'Etna ramasse et vomit les orages.

Voulez-vous un climat où la terre et les cieux,
Où les mœurs et les lois d'un peuple industrieux,
Du génie inspiré, rassemblent les prodiges ?
Contemplez avec moi ce pays des prestiges,
La France, dont l'enceinte enferme l'univers.
C'est là que tous les arts, tous les esprits divers,
Des autres nations, lent et pénible ouvrage,
Sont éclos à la fois sur le même rivage.
Ici, près des Bourbons, Lebrun peint les héros ;
Là, j'admire en son vol l'aigle brillant de Meaux ;
Dans cet autre Tempé, couché sur la verdure,
Chaulieu fêtait Vendôme et le Dieu d'Épicure ;
Chaque site enfantait des fils à l'Hélicon :
La France était alors le temple d'Apollon.
Quel deuil couvre aujourd'hui les rives de la Seine ?
Les arts penchent déjà vers leur chute prochaine :
Nos yeux ont vu périr et descendre au tombeau
Ceux qui nous conservaient leur précieux flambeau ;
Le génie, étendu sur de vastes ruines,
Semble un arbre séché jusque dans ses racines.
As-tu donc, ô Nature, épuisé tes bienfaits ?
Nous seuls avons changé ; tu ne changes jamais.
Ce climat fut toujours tes plus chères délices ;

Mais ses enfans, flétris par le souffle des vices,
Sont sourds à ta tendresse et froids à tes beautés ;
Français, osons briser le joug des voluptés :
Sachons apprécier, sentir notre richesse.
Unissons les plaisirs à la délicatesse ;
A la patrie, aux arts, à nous-même rendus,
Nous verrons les talens croître au sein des vertus.



La Paix.[1]

C'EST elle ! c'est la paix ! c'est la brillante aurore
Des beaux jours qu'un héros pour nous a fait éclore.
Aux doux sons de sa voix, sur la foi des traités,
Peuples, semez de fleurs la route des cités ;
Nochers, l'olive en main, montrez-vous aux deux mondes !
Sois fier, ô laboureur, du sol que tu fécondes !
Et vous, fils d'Apollon, vous dont l'art enchanteur
Fait adorer la gloire, et sentir le bonheur,
Venez ; de vos accords déployez l'harmonie ;
La fête de la Paix est celle du génie.

(1) Ce Poème fut lu, le 29 messidor an 10 (18 juillet 1802), en présence des Autorités constituées, dans la salle des exercices de l'École centrale du Département de la Haute-Garonne.

« Quel peuple ! quels soldats ! » disait dans son effroi
Ce superbe tyran qui, pour donner un Roi,
Pour imposer des fers aux cités de la Grèce,
Quitta de ses palais la pompe enchanteresse.
« Contre les fils d'Hellen soulevant l'univers,
» J'ai couvert de soldats et la terre et les mers :
» J'ai brisé leurs remparts, j'ai détruit leurs asiles ;
» La flamme a dévoré leurs temples et leurs villes :
» Ils ont reçu le choc sans reculer d'un pas.
» Dans les monts, sur les flots, dévoués au trépas,
» Ils m'attendaient partout ; et partout la victoire
» A payé *leurs efforts d'une immortelle* gloire.
» Je n'en saurais douter, oui, les Grecs ont pour eux
» Leur audace invincible et leur cause et leurs Dieux.
» Je les ai vus combattre et triompher moi-même.....
» Mon front déshonoré rougit du diadème !
» Désormais c'est en vain qu'on voudrait les frapper ;
» Et mon plus beau triomphe est de leur échapper.
» La foudre est dans leurs mains, la terreur les devance ;
» Redoute, ô mon pays, leur trop juste vengeance ! !... »

Ainsi, Xercès vaincu, d'un juste effroi troublé,
Pleurait et ses revers et son trône ébranlé.
Français, et vous aussi, dans vos climats fertiles,
Vous avez illustré de nouveaux Thermopyles ;
D'autres Xercès, poussant de nombreux bataillons,

De glaives meurtriers hérissaient vos sillons;
Du haut des Apennins, du haut des Pyrénées,
Tombaient vers vos cités des bandes effrénées;
L'ennemi fatiguait et la terre et les eaux;
La trahison livrait vos ports et vos vaisseaux :
Mais de votre constance et de votre courage
L'éclatant souvenir doit vivre d'âge en âge.
A l'aspect du péril tous les freins sont brisés;
Le peuple entier se roule en torrens embrasés.
Il secoue en fureur les torches de Bellone,
Dans les champs, dans les murs l'airain vengeur bouillonne :
Voyez étinceler autour de ces remparts
Des nuages de fer et des forêts de dards.
Il fond, se précipite, ébranle au loin la terre;
De la cime des rocs il lance le tonnerre :
Contre lui l'art en vain s'unit aux élémens;
Ces gouffres ténébreux, ces fleuves écumans
Dont le bronze en courroux lui défend le passage,
Il les ouvre cent fois, et les rouvre à la nage.
Au sein des monts glacés, dans leurs mouvans tombeaux,
Fièrement il s'avance, et plante ses drapeaux;
A la voix de ses chefs il gagne les batailles :
Il enfonce, ou reprend, ou brise les murailles.
Quel sublime concert! quelle rivalité
De mouvemens, d'efforts et d'intrépidité!
Mon cœur à ce tableau sent un Dieu qui l'inspire;

Mes doigts roulent émus, et brûlent sur la lyre.
Ainsi les Immortels, unis et triomphans,
Repoussaient, dispersaient, écrasaient les Titans;
Et sur des trônes d'or les Filles de Mémoire
A l'Olympe assemblé répétaient leur victoire.

Soldats libérateurs, vous êtes satisfaits!
Mais nous, par quel retour acquitter vos bienfaits?
J'aimais à les chanter lorsque dans les alarmes
Vous souteniez encor le destin de nos armes;
Je vous vois, votre aspect redouble mes transports!
Tout retrace à mes yeux vos immortels efforts,
Vos dangers, vos combats, vos nobles sacrifices;
Laissez-moi de mes pleurs baigner vos cicatrices!
Laissez-moi les couvrir de vos propres lauriers!
Ces traits, ces corps meurtris conviennent aux guerriers;
Ces vêtemens percés des flèches de la foudre,
Noircis dans des torrens et de flamme et de poudre,
Les tronçons de ce fer et de ces étendards,
Dans vous tout est sacré, tout parle à mes regards;
Je me plais à les voir et j'aime à vous entendre.
Non, non, et c'est encore un hommage à vous rendre,
Sans vos coups répétés, nous eussions vu la paix
S'épuiser avec nous en perfides délais;
Vous l'avez arrachée à de nouvelles ligues,
Aux tortueux replis des plus lâches intrigues;

A ce reflux d'espoir, de crainte, de complots,
Déplorable aliment de l'hydre de nos maux.
Enfin, ce rameau d'or du champ des Hespérides
Pour dompter ses dragons a trouvé des Alcides.
Ah! qu'il soit l'arbre heureux de nos rians climats;
Ménageons et ses fleurs et ses fruits délicats :
Qu'il pare nos foyers, borde chaque rivage;
Quel peuple plus que nous doit chérir son ombrage?

D'autres avec plus d'art, au dedans, au dehors,
D'une si belle paix étalant les trésors,
Nous peindront le fertile et magnifique espace
Que nous rend la nature et que la France embrasse;
Des cieux joints à nos cieux; de vastes régions
Où le soleil attend nos arts et nos colons;
Ces peuples rattachés par un nœud nécessaire,
Ces Républiques sœurs, l'idole de leur mère,
Traçant près des Césars leur empire et leurs lois,
Fruits de votre vaillance et de vos longs exploits;
Le Batave affranchi d'une indigne tutelle,
L'Helvétien marchant à sa grandeur nouvelle,
Nos plus fiers ennemis devenus tour à tour
Rivaux de confiance et d'estime et d'amour;
La paix portant partout son flambeau tutélaire,
Les maux qu'elle adoucit et les biens qu'elle espère;
Notre pouvoir enfin dans son immensité,

Si fortement conçu, si noblement jeté,
Et qui semble appuyer de sa base profonde
La dignité de l'homme et le repos du monde.
C'est peu de ces tableaux, de ces titres divers;
Il faut pour nos neveux, pour nous, pour l'univers,
Des témoins éclatans, une vivante histoire :
On s'endort aisément dans les bras de la gloire.
Voulez-vous conserver ces lauriers protecteurs,
Et de l'esprit public les foyers créateurs ?
Entourez nos regards d'éloquentes images;
Tous vos concitoyens ont droit à vos hommages.
Quelle famille au sein des cités, des hameaux,
N'a point servi l'État et n'a point ses héros ?
Gravez donc sur l'airain leurs noms et leurs couronnes;
Peuplez le sol français de bustes, de colonnes,
D'emblèmes consolans et d'arcs triomphateurs :
Il faut qu'à chaque pas tout y frappe les cœurs
Et d'admiration et de reconnaissance.
O spectacle touchant! ô gloire de la France!
Je vois l'agriculteur, en traçant ses sillons,
Bénir du chaume obscur les mâles nourrissons;
L'enfant viendra sourire en regardant son père;
La veuve embrassera cette urne solitaire;
L'ami jette des fleurs : le voyageur surpris
Se recueille à l'aspect de ces marbres chéris.
Eh ! pourquoi les cacher à l'ardente jeunesse ?

Redoutons-nous pour elle une aussi douce ivresse ?
Quels maîtres, quels écrits parleraient à ses sens
Le langage enflammé de ces saints monumens ?
Hâtez-vous d'en orner les asiles civiques
Où vous formez les mœurs et les vertus publiques.
Tels, devant leurs aïeux et des bronzes épars,
Les valeureux enfans de Minerve et de Mars
Croissaient aux bords du Tibre, aux rives de l'Alphée,
Où chaque souvenir vivait dans un trophée.
Que dis-je ? Ces Romains, ces belliqueux mortels,
Eux-mêmes à la Paix dressèrent des autels ;
Dans un culte plus pur imitons leur exemple :
Que celui qui la donne en consacre le temple.
Il s'élève ; accourez, ô beaux-arts ; vos pinceaux
S'agitent indignés d'un coupable repos.
Suivez-moi : vous voyez ce pompeux péristile ;
Là, je peins le serment, en prodiges fertile,
Ce terrible serment de *vaincre ou* de *mourir*,
Que les siècles futurs entendront retentir.
Déjà la foudre part, tombe, brûle et dévore ;
Sur son roc déchiré Jemmape fume encore.
Saisissez dans Fleurus l'ardeur de nos soldats ;
L'ombre de Luxembourg tressaille sur leurs pas.
Ici, faites mouvoir, pâlir les Pyrénées ;
Là, des Alpes tremblans, les voûtes inclinées.
Masséna vous appelle ; enchaînez à son char

Les Russes frémissant de tromper leur César.
Poursuivez de Moreau le modeste silence ;
L'Aigle le craint encore et l'envie à la France.
Mais l'Astre des combats darde au plus haut des cieux :
Quelle rapidité, quel déluge de feux !
Volez, étincelez en suivant sa carrière,
Et nagez avec lui dans des flots de lumière.
L'Ausonie a cru voir une seconde fois
S'avancer triomphant l'Hercule des Gaulois.
Avec le même bras et le même génie,
Il terrasse sept fois l'altière Germanie,
Entraîne nos vaisseaux sur le gouffre des mers,
Épouvante le Nil, et franchit les déserts.
O jour, ô port célèbre où sa voile imprévue
A nos vœux inquiets tout à coup fut rendue !
Pourrez-vous exprimer ce fortuné moment,
Nos pleurs, nos cris de joie et d'attendrissement ?
Nous crûmes tous sortir d'un éternel abîme ;
La valeur se réveille et l'espoir se ranime ;
Il gravit avec nous d'invincibles hauteurs,
En descend avec nous les sombres profondeurs ;
D'un ennemi féroce il rouvre les blessures,
Étouffe son audace et venge nos injures.
Plaine de Marengo, tu n'oublîras jamais
Et Desaix, et le Dieu qui reconquit la Paix.
Qu'entends-je ? quel concours ? on le nomme ; il s'avance ;

Le plaisir de le voir enivre un peuple immense.
C'est lui-même : d'un front calme et majestueux
Il consacre à la Paix un temple somptueux ;
Sur un autel propice il place la Déesse ;
Il allume l'encens qui doit fumer sans cesse.
L'Envie est désarmée ou ronge en vain ses fers ;
La Discorde en grondant se replonge aux enfers.
Les Rois, fiers d'abjurer de sanglantes querelles,
Déposent leurs traités entre ses mains fidèles ;
Et les Français, liés par les plus doux sermens,
Confondent leur bonheur dans leurs embrassemens.

La Campagne de 1805.[1]

Dans ces sombres déserts, où sur d'arides plages
Pèsent des cieux de glace et d'éternels orages,
Où du plus grand des Czars l'ardente activité
N'a pu vaincre des mœurs l'indomptable âpreté,
Tisiphone pleurait dans sa rage impuissante,
Des Français triomphans la gloire éblouissante,
Et leur douce harmonie, ouvrage d'un héros,
Et cette paix qui rompt ses ténébreux complots.
O douleur! elle apprend que de son vainqueur même,
Le front vient d'être ceint d'un double diadème.....
Un fiel noir et brûlant s'épanche de son cœur;

(1) Ce Poème fut lu à la séance publique, pour l'ouverture du Lycée provisoire de Toulouse, en 1806, et imprimé la même année.

Ses serpens assoupis s'éveillent en fureur :
« Quoi ! deux sceptres, dit-elle, affermiraient encore
» L'injurieux pouvoir d'un mortel que j'abhorre ?
» Tu me trompais, ô Mars ! je t'ai vu malgré moi
» Suivre son char rapide, et fléchir sous sa loi.
» Eh bien ! mets à ses pieds, d'une main suppliante,
» De l'Adige et du Nil la dépouille sanglante :
» Tous deux vous frémirez de mon orgueil jaloux ;
» Un Dieu me reste encore, un Dieu plus fort que vous ;
» Je cours à ses autels, je cours à la vengeance. »
Elle dit, et fend l'air : elle observe, en silence,
La force des États, leurs divers intérêts,
Les passions des Cours, leurs vœux les plus secrets,
Et déjà sent renaître une barbare joie.
Enfin, sur la Tamise, à ses yeux se déploie
Du temple de Plutus le dôme fastueux.
Là, fier de recevoir un culte somptueux
Qu'entretient ce concours de voiles vagabondes,
Allant, venant sans cesse et tourmentant les ondes,
Le Dieu règne tranquille, et seul jouit en paix
Des discordes qu'il sème, et des maux qu'il a faits.
L'Anglais à ses genoux lâchement sacrifie
Les droits des nations, l'honneur et la patrie.
Soudain Tisiphone entre, et d'un air furieux :
« Quel calme, ô Roi puissant de la terre et des cieux !
» Et quand tu te repais de frivoles hommages,

» Notre ennemi commun assiége tes rivages :
» Il vient, il est tout prêt à fondre dans le port;
» Son regard étincelle et commande à la mort.
» J'ai vu tous ses guerriers qu'entraîne son audace,
» Demander le signal et dévorer l'espace.
» Qu'attends-tu contre lui de tes mille vaisseaux,
» De la fougue des vents ou du courroux des eaux?
» Neptune nous trahit, il a sauvé sa tête :
» Veux-tu d'un coup hardi détourner la tempête?
» Ouvre-moi tes trésors, et cinq cent mille bras
» Sauront nous délivrer du chef et des soldats. »

A ces mots menaçans de l'horrible Déesse,
Plutus pâlit d'effroi, de honte et de faiblesse.
Aussitôt de ses mains, de ces avares mains
Qui violent la foi des traités les plus saints,
Il lui verse à longs flots de cent urnes profondes,
Son or grossi des pleurs et du sang des deux mondes.
La fille des enfers saisit avidement
De ses desseins cruels l'exécrable instrument.
Elle part : sous ses pas une vapeur obscure
Fait mourir la lumière et gémir la nature.
Des murs de Pétersbourg au palais des Césars,
De la cité superbe aux plus humbles remparts,
Elle va répandant le métal homicide.
Ici sa rage flatte, ailleurs elle intimide.

Trop sûre que l'Ibère, en son ressentiment,
S'attache à notre cause, et garde son serment;
Que de l'heureux Danois la valeur toujours sage
S'honore du repos et fait tête à l'orage,
Elle ose de Berlin tenter l'auguste abord,
Et troubler le tombeau de l'Alcide du Nord:
Que dis-je? Elle caresse, elle appelle à son aide
Cet enfant couronné qui régit la Suède;
Et dans Naple, à dessein, fomente les projets
D'une Reine tremblante, et d'un Roi sans sujets.
A leurs postes je vois tous ses agens sinistres:
Ce sont les mêmes plans et les mêmes ministres.
Il sera donc marqué du sceau des souverains
Ce pacte monstrueux de Princes inhumains,
Dont Londre ourdit la trame, et voudra la première
Publier l'infamie et l'aveu sanguinaire!

Voyez-vous du Volga les épais bataillons
Déborder sur les mers, hérisser les sillons?
L'œil croit voir s'avancer des légions d'hyènes,
Hurlant à la pâture et dévastant les plaines;
Ou ces peuples hideux, de pillage altérés,
Qui de Rome attaquaient les fondemens sacrés.
Le Danube sourit à ces hordes sauvages,
A leur dédain féroce, et même à leurs ravages;
Et pour les appuyer dans les champs du trépas,

Vomit en mugissant d'innombrables soldats.
Tisiphone à grand bruit les presse, les irrite,
Et par torrens fougueux son bras les précipite;
Elle en jonche les monts, les fleuves, les marais,
Le sinueux Tyrol et ses longues forêts;
Et jetant au hasard leurs bandes mercenaires,
Du Bavarois paisible envahit les frontières.

A ce lâche défi notre héros l'attend.
A-t-on vu l'aquilon briser, au même instant,
Le sapin sur les rocs, et les tours sur leur base;
Soulever dans l'abîme, ou refouler la vase,
Et ramenant sur soi son vol impétueux,
Balayer le nuage, et nous rendre les cieux?
Tel il vole suivi de ses guerriers fidèles:
Le destin le devance et lui prête ses ailes.
De l'Océan au Rhin un éclair l'a porté,
Cet éclair qui frappa le Nil épouvanté,
Qui des Alpes roulant en flamme étincelante,
Laissa dans Marengo sa trace encor fumante.

Il paraît, et tout fuit: les combats sont ouverts,
Et je vois devant Ulm toute une armée aux fers.
Point de fort qu'il n'emporte, ou de flots qu'il ne dompte,
De rochers qu'en courant son aigle ne surmonte.
Vienne, des Ottomans le redoutable écueil,

Le foyer de nos maux, le siége de l'orgueil;
Vienne que tant de fois épargna sa clémence,
Malgré ses arsenaux, malgré son fleuve immense,
Tombe, et cache son front sous nos lois abattu.
Toi dont elle outragea la modeste vertu,
Reviens, ô digne chef d'une race adorée!
Rends à Munich en deuil ta famille éplorée:
Ton crime fut d'aimer ton noble défenseur,
D'entendre avec mépris un perfide oppresseur:
Reviens, il a payé son altière menace;
Confus, désespéré, de disgrâce en disgrâce
Il fuit; et toi, pour prix de ta fidélité,
Tu transmettras le sceptre à ta postérité.

Cependant la furie encor plus implacable,
Bravant de ses revers le prélude effroyable,
Tous ses retranchemens sur l'Adige forcés,
Ses Princes en péril, leurs drapeaux dispersés,
Charles même entraîné dans le commun naufrage,
Et ce combat fameux qui vivra d'âge en âge,
Cet incroyable assaut du valeureux Mortier,
Seul contre un vaste corps qu'il ose foudroyer;
Comme un tigre irrité de sa triple blessure,
Appelle tous les siens à venger son injure;
Va, vient, soulève tout pour ce dernier effort,
Rassemble les Germains échappés à la mort;

Les rallie en triomphe à sa troupe barbare,
Et ranime leur force aux flambeaux du Tartare.

Toutefois elle aborde, en serpent tortueux,
L'ennemi vigilant, l'ennemi généreux
Qui descend à souffrir l'insolence et la feinte.
Dès qu'elle a cru surprendre un mouvement de crainte :
« Nous les tenons, amis, courons de toutes parts ;
» Rangez-vous près de moi, sous l'œil de vos Césars :
» C'est à nous d'avancer ; tout recule, tout ploie,
» Et je rougis pour vous d'une semblable proie. »
Ces mots ont redoublé l'ivresse de leurs sens :
Tous, poussant à l'envi d'horribles hurlemens,
A pas tumultueux s'empressent de descendre
Des sommets escarpés qui pouvaient les défendre.
Ta grande ombre, ô Kaunitz (1) ! ne peut les ébranler,
Et sur ta cendre même ils jurent d'accabler
Celui dont ta prudence et ferme et magnanime
Eût respecté la cause et recherché l'estime.

Mais le Mars de la Seine, entre ses combattans,
Comme lui vieux de gloire à la fleur de leurs ans,
Marque déjà l'écueil de tant de confiance :
« Laissons agir, dit-il, leur inexpérience ;

(1) On sait que la bataille qui a décidé de la campagne s'est donnée sur le tombeau du baron de Kaunitz, l'un des plus célèbres ministres de l'Allemagne.

» Ils sont vaincus : demain, cette armée est à moi. »
Tout le camp lui répond : « Oui, nous mourrons pour toi ! »
Sur les dards à l'instant mille bouquets de flamme
Tracent, en pétillant, les transports de leur âme :
On célèbre, on bénit le moment fortuné
Qui vit dans l'Empereur le héros couronné.
On veut que des yeux seuls il dirige ses braves ;
On lui promet déjà ce vil troupeau d'esclaves.
Chaque poste est rempli ; l'airain est suspendu ;
Chacun invoque l'ordre en silence attendu :
Quand sonnera la charge, et quand fuiront les ombres ?
Enfin, d'une nuit lente, et de ses rideaux sombres
Se dégage le jour qu'ils semblaient appeler,
Un beau jour ! s'il en est quand le sang va couler.

Le signal est donné : Davoust part et s'élance ;
Il arrête, il surprend l'ennemi qui balance ;
Paraît le défier en l'amusant toujours ;
Et trompant, par le jeu des plus savans détours,
De ces lourds fantassins la flottante colonne,
La coupe, la reprend, la tourne et l'emprisonne.
Tel ce reptile, atteint par des coups redoublés,
Expire en repliant ses anneaux mutilés.

J'entends nos escadrons battre et rouler la poudre :
Murat pousse avec eux le nuage et la foudre ;

Murat qu'unit la gloire au sang impérial,
Murat cher aux Français, comme au Russe fatal.

Dans le bronze grondant le salpêtre s'embrase ;
Le globe en feu s'échappe, il bondit, il écrase.
Le sol tremble, l'air brûle : au choc de ces volcans,
A leurs fréquens éclats, à leurs sourds roulemens,
On dirait que l'Olympe, armé de son tonnerre,
Repousse encor les monts sur les fils de la terre.
Voyez du centre aux flancs nos mâles grenadiers,
Et ces légers hussards, et ces fiers cuirassiers
Que la soif des combats, que leur serment rassemble,
Fondre, attaquer, frapper et triompher ensemble.
D'affreux tissus de fer, des glaives déchirans,
De l'airain démasqué les tubes dévorans,
A travers des forêts de lances fracassées,
Des bataillons rompus, des lignes enfoncées,
Amoncellent sans fin de funèbres moissons,
Et dans des flots de sang lavent tous nos affronts.

Déchu de son espoir, l'orgueilleux Moscovite
De sa garde royale a fait marcher l'élite :
L'insensé s'applaudit d'un succès passager ;
Il croit à la fortune et non pas au danger.
Sage et vaillant Berthier, retiens, retiens ces armes
Que mordent tes guerriers, et qu'ils trempent de larmes :
Veille auprès de ton maître, impose à son ardeur ;

C'est ton premier devoir, et le premier honneur.....
Invincibles, partez, Bessière est votre guide;
De faits prodigieux sa bravoure est avide;
Ajoutez cette palme à l'intrépidité.
Je parle, et tout succombe, et tout est emporté:
Tout subit l'esclavage, ou meurt dans la poussière.
Quoi! Morland dans ce jour a perdu la lumière!
Le trépas le dérobe à nos embrassemens!
Que nos justes regrets, que nos gémissemens
De toutes les vertus consolent le veuvage:
Son urne embellira la fête du courage.
De Valhubert mourant laissez-moi recueillir
Le dévoûment sublime et le dernier soupir.
De tant d'illustres morts où seront les Orphées?
Leurs compagnons du moins dresseront leurs trophées.

Mais quels groupes épars de hauteurs en hauteurs,
Par leur acharnement indignent leurs vainqueurs?
« Ah! malheureux, cédez au sort qui vous accable;
» Craignez de ces glaçons le piége épouvantable:
» Que vous sert d'y traîner vos étendards sanglans? »
A peine Tisiphone a resserré leurs rangs
Sur ces lacs dont l'hiver a durci la surface,
Mille traits enflammés en ébranlent la masse;
Ils résistent encor: tout à coup sous leurs pas
La glace crie, éclate et croule avec fracas;
La foudre en frémissant les suit dans les abîmes,

Et disperse en lambeaux ces mourantes victimes.
De longs cris étouffés, de lamentables voix
Trois fois montent dans l'air, et retombent trois fois;
Et partout écartant un secours inutile,
Sur ces débris muets l'onde dort immobile.
O châtiment terrible! ô trop coupable Anglais!
Dis-nous quels monceaux d'or couvriront ces forfaits?
Oui, près de ces tombeaux, sur cette affreuse arêne,
L'humanité te voue une éternelle haine.
Peut-être voudrais-tu, qu'abusant de ses droits,
Le vainqueur y dictât d'avilissantes lois,
Et de ta politique enhardît les murmures.
Il tient en son pouvoir, pour venger ses injures,
Deux Monarques long-temps à sa perte animés;
Il les tient sous le fer tremblans et désarmés.
Viens donc, rival injuste; et si la basse envie
Te permet d'admirer un trait qui t'humilie,
Décide, à la leçon que son cœur va donner,
Si le succès l'aveugle, et s'il sait pardonner.
A l'un, de ses États il ouvre le passage,
Content de lui laisser ses bienfaits pour otage;
Et l'autre, moins superbe avec plus de grandeur,
S'en vient lui confier sa peine et son erreur.
Sous un abri de chaume, où la victoire habite,
Lui-même il se présente et sans pompe et sans suite;
Ses regards attendris sollicitent la paix:
« Elle est à vous, lui dit le sauveur des Français.

» Ce toit simple et grossier peut-être vous étonne ;
» Voilà, depuis deux mois, et mon Louvre et mon Trône :
» Mais vous le visitez, il est cher à mon cœur ;
» J'y foule aux pieds la pourpre, et j'y plains le malheur.
» Ah ! que n'écoutiez-vous des amis plus sincères !
» Je l'étais ; les bons Rois sont nés pour être frères.
» Reprenez votre rang, reprenons l'amitié ;
» Le sort a fait le reste, et j'ai tout oublié. »
Il dit, et dans leurs yeux les larmes se confondent ;
En se reconnaissant, leurs ames se répondent.

Tisiphone observait ce touchant entretien ;
Elle a vu leur accueil, leur geste, leur maintien ;
Et maudit, en rentrant dans le Styx qui bouillonne,
Et l'astre de la France, et Plutus et Bellone.

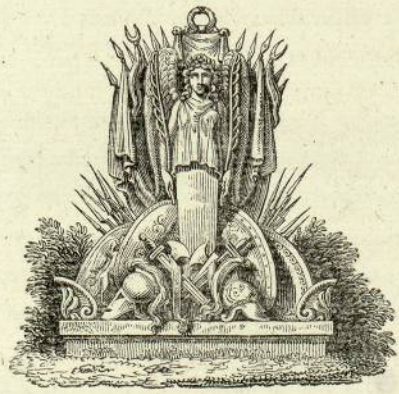
C'en est fait, la victoire a fixé nos destins.
O vous, d'un Demi-Dieu les émules divins ;
Vous, nos vengeurs (1), parlez : quelle reconnaissance
Doit acquitter un peuple et qui sent et qui pense ?
Mais de tous vos exploits le juge et le témoin,
De ces tributs d'honneurs a réclamé le soin.
Ah ! souffrez qu'un moment ce cœur de feu respire :
Pour vous, pour s'immoler au salut de l'empire,

(1) Il était impossible de nommer tous les généraux, les officiers et les soldats qui ont contribué à la victoire immortelle d'Austerlitz. Pour leur rendre justice, il faudrait les citer tous. (*N. de l'Aut.*)

De sa tendre compagne il pressa les adieux ;
Qu'il remette en ses bras l'époux victorieux.
Je me plais à le voir éloigné du carnage,
De ses traits belliqueux adoucissant l'image,
Dans la pompe et l'encens d'une brillante cour,
Enlacer les lauriers aux myrtes de l'amour,
Et joindre des doux nœuds d'une héroïque chaîne,
Au beau nom d'Augusta, le nom chéri d'Eugène.

Mais lorsqu'autour de nous il établit des Rois,
Des Rois nos alliés et dignes de son choix ;
Lorsque pour étouffer les germes de la guerre,
Il arrache l'Europe au joug de l'Angleterre ;
Quand son génie actif en ses délassemens,
Consacre à la valeur d'augustes monumens,
Et parmi tant d'objets d'inépuisables veilles,
Conduit dans l'avenir un siècle de merveilles,
Nous qu'il veut présenter à ce haut tribunal,
Ne le suivrons-nous pas d'un mouvement égal ?
Ne marcherons-nous pas de miracle en miracle ?
Les spectateurs sont-ils moins grands que le spectacle ?
Non : ce n'est pas assez d'admirer, de sentir ;
Par d'éloquens tableaux l'ame veut s'agrandir.
Si les murs du sénat, les voûtes de nos temples,
De nos drapeaux conquis, de ces vivans exemples,
Ne peuvent nous offrir le dépôt glorieux,
Cité du Tectosage, accomplis donc tes vœux ;

De ton arc triomphal élève donc l'hommage ;
Tu le dois à toi-même, et sur-tout au jeune âge :
Montre-lui, montre-nous ce buste révéré,
Des talens, de bonheur et d'amour entouré.
Vous tous, les favoris des Filles de Mémoire,
De l'immortelle armée éternisez l'histoire :
Voulez-vous ranimer vos couleurs et vos sons ?
Du soleil d'Austerlitz empruntez les rayons,
Et que tout citoyen, que tout Français seconde
Le bienfaiteur des arts et l'arbitre du monde.



Discours en vers.

Les Avantages

ET

Les Charmes de l'Etude.

L'ÉTUDE est le flambeau dont la clarté féconde
Guide l'homme jeté sur l'Océan du monde;
Tous ses goûts sont sacrés, tous ses plaisirs constans:
Elle endort la douleur, elle enchaîne le temps.
Du temple d'Apollon c'est l'auguste prêtresse;
L'esprit lui doit sa force et l'ame sa noblesse.

Quand le hochet badin s'échappe de nos doigts,
Quand l'art et l'habitude ont affermi la voix,
Instruisant par degrés l'âge de l'innocence,

La fable complaisante amuse notre enfance,
Fait vivre le Renard aux dépens du Corbeau,
Laisse tomber le Chêne et soutient le Roseau,
Ou d'un oiseau parleur déplorant le voyage
Porte encor des bonbons à Ververt mis en cage.

De plus mâles leçons dans l'âge des plaisirs
Redressent nos penchans et règlent nos désirs :
C'est au printemps aimable à présager l'automne,
Et les tributs de Flore enrichissent Pomone ;
Ainsi de la raison le germe créateur
Doit féconder alors et l'esprit et le cœur.
Minerve ouvre à nos yeux ces fastes du génie
Où respire la Grèce, où puisait l'Ausonie.
L'Histoire nous appelle à ses vivans tableaux ;
L'Olympe autour de nous promène ses flambeaux :
Tout fermente en nos sens, tout prend un caractère ;
Et la raison mûrit dans la saison de plaire.

La beauté peut alors, rivale des neuf sœurs,
S'asseoir auprès des arts, les orner de ses fleurs.
Mais l'homme a-t-il enfin dépouillé sa faiblesse ?
Il veut tout pénétrer, et plein de sa noblesse,
Annonce fièrement ses droits à l'univers.
Il assujettit l'onde et la terre et les airs ;
Il jouit des trésors d'une lente culture.

C'est alors que Buffon embrasse la nature,
Peint la brebis timide, et du coursier fougueux
Précipite en nos champs les bonds impétueux;
Ou, mesurant des cieux la brûlante carrière,
S'élance avec Newton dans des flots de lumière;
Tandis que Frédéric, protecteur des beaux-arts,
De son bras redoutable ébranle les remparts,
Et tour à tour l'exemple ou l'effroi de la terre,
Philosophe guerrier, la combat et l'éclaire;
C'est alors que Milton exhalait tous ses feux,
Que, perçant de son art le chaos ténébreux,
Corneille ranimait, transportait sur la scène
Toute la majesté de la grandeur romaine;
C'est alors que Lebrun, par son siècle inspiré,
Retraçait les combats d'un peuple révéré,
Et, d'un héros fameux ressuscitant la cendre,
A Louis triomphant présentait Alexandre.

Enfin, quand la vieillesse arrive à pas pesans,
Et grave sur nos fronts le ravage des ans,
L'étude alors, sans fard, sans pénible imposture,
En adoucit les maux, en répare l'injure.
Notre hiver s'embellit des roses du printemps:
Tel, Franklin, nous éclaire et punit les tyrans;
C'est un chêne vieilli, mais dont l'utile ombrage
Entretient la fraîcheur et défend de l'orage.

Contemplez l'univers, ce livre où les humains
Retrouvent leur histoire et lisent leurs destins;
Chaque corps ou reçoit ou donne la lumière,
Partout le mouvement s'imprime à la matière;
Et l'esprit, ce rayon de la Divinité,
Né pour en dispenser la sublime clarté,
Éteint dans les langueurs d'une lâche indolence,
Seul, oserait du ciel trahir la Providence!

Que je plains le mortel qui, dans la volupté,
Traîne le poids honteux de l'inutilité;
Du tombeau dévorant il est déjà la proie;
Sans goûter le bonheur il épuise la joie;
La pompe du génie importune ses yeux,
La vertu n'est pour lui qu'un fantôme odieux :
Dans le choc des malheurs nul espoir ne l'anime,
Il cède sans combattre au destin qui l'opprime.
L'homme laborieux affronte les revers;
Il est toujours Socrate ou Bacon dans les fers;
Il foule aux pieds l'orgueil de l'oisive opulence,
Et maintient noblement sa douce indépendance.

Pénétrez avec moi dans l'asile sacré
Où, loin des passions, des vertus entouré,
Le sage avec son cœur s'entretient en silence.
Au bonheur des humains vouant son existence,

Il verse sur leurs jours les plaisirs et la paix,
Et d'un voile modeste il couvre ses bienfaits;
Semblable au fleuve obscur dont les eaux souterraines,
En nous cachant leurs dons, fertilisent nos plaines.
Du fond de sa retraite il combat nos erreurs;
D'un bras sûr il soutient la colonne des mœurs.
Là s'allume ou s'éteint le foudre de la guerre;
Là, ce Ministre, ami du repos de la terre,
Vergennes, combinant ses généreux projets,
Des vengeurs de Boston préparait les succès.
Tels on nous peint ces Dieux qui, du sein d'un nuage,
Ou d'Achille ou d'Hector dirigeaient le courage.

Oui, l'étude ici-bas nous obtient des autels,
Et dans l'instant qui suit peut nous rendre immortels.
Chantres infortunés des héros et des grâces,
L'étude adoucissait le poids de vos disgrâces;
L'étude est le conseil et l'égide des Rois :
Crésus, avec son or, a perdu tous ses droits;
Qu'importe à Stanislas la chute de son trône!
Qui commande aux beaux-arts n'est jamais sans couronne.

Sur les pas de l'étude entrons au sein des bois,
Là tout parle, ô Gesner, tout s'anime à ta voix.
Cette écorce sensible enferme la Dryade;
Ce cristal ondoyant déguise la Naïade.

Qui, d'un Faune trompant la téméraire ardeur,
Dans ce lit argenté conserva sa pudeur.
Auprès de cet ormeau, les Sylvains hors d'haleine
Ont souvent relevé l'immobile Silène.
Entre les mains de Pan, ce flexible roseau
Prêtait à la douleur un langage nouveau.
Cet air, c'est le Zéphyr, Zéphyr qui, dès l'aurore,
Dispute au papillon les caresses de Flore.

Ainsi l'heureuse étude, en tous lieux, en tout temps,
Embellit la nature et charme nos instans.
Trésor du philosophe, inestimable étude,
Tu peux en un palais changer la solitude,
Donner aux sombres nuits l'éclat des plus beaux jours;
Chaste fille du ciel, tu nous plairas toujours;
Toujours pour toi ma muse accordera sa lyre.
Eh, comment t'oublier? je suis dans ton empire!
Des mortels rassemblés et par goût et par choix,
Dans ce nouveau séjour s'occupent sous tes lois;
Leur amitié sait rendre à mon ame attendrie
Tout ce qui m'attachait au sol de ma patrie:
Je dois à leurs pinceaux mes plus riches couleurs;
Et c'est dans leur jardin que je cueille mes fleurs.

Ouverture

DES

Classes de l'École Centrale.

La France a vu briller ces corps long-temps célèbres
Qui d'une nuit profonde ont percé les ténèbres,
Ont mûri les talens, préparé leur essor,
Et conservé du goût le précieux trésor.
De zèle et de vertus respectable assemblage,
Ils disputaient l'honneur d'instruire le jeune âge :
D'un esprit toujours calme et d'un œil éclairé,
Ils veillaient à l'envi sur ce dépôt sacré.

Telle fleurit l'école où l'auteur d'Athalie
Vit soigner son enfance et croître son génie;
Celle qui, fière encor de débris imposans,
Du chantre de Henri guida les premiers ans;
Celle enfin, leur rivale et digne de sa gloire,
Dont ta plume, ô Rollin, consacre la mémoire.

Le temps qui l'un par l'autre efface nos travaux,
Qui punit nos succès par des besoins nouveaux,
A frappé tour à tour ces chênes séculaires,
A détruit ces foyers des plus vives lumières.
Pour nous, qui succédons à des maîtres fameux,
Nous, témoins de l'encens qui brûle encor pour eux,
Par quels soins, quel concours, remplir le vide immense
Qu'a laissé leur sagesse et leur expérience?
Mais faut-il nous borner à d'impuissans regrets?
Faut-il anéantir le fruit de leurs bienfaits?
Eux-mêmes, s'emparant des progrès de chaque âge,
Du savoir par degrés ont accru l'héritage.
Osons les imiter et seconder leurs vœux;
Attachons-nous au bien en poursuivant le mieux.
L'œil fixé sur leur trace, et loin des plans stériles,
Ne soyons point ingrats, ne soyons point serviles.

Réfléchi dans son but, ferme dans ses moyens,
L'art, qui veut nous former d'utiles citoyens,

Soumis aux changemens de l'ordre politique,
Doit consulter les mœurs, la volonté publique;
Saisir des nations l'instinct et les rapports,
Et de l'esprit humain mouvoir tous les ressorts.
Pour prévenir nos maux, doubler nos jouissances,
Il doit fouiller partout le champ des connaissances,
Étendre leur culture, ajouter aux leçons
Qui peuvent ou presser, ou grossir leurs moissons.
C'est de lui que dépend leur marche triomphante,
La joie ou la langueur de la race naissante.
Voyons ce qu'il possède et ce qu'il doit oser,
Et les leviers puissans dont il peut disposer.

Deux siècles, le soutien, l'orgueil de ma patrie,
Tous deux marqués du sceau d'un immortel génie,
Mais l'un des arts pompeux déployant la splendeur,
L'autre des forts pensers la vaste profondeur,
Étonnent mes regards et ma raison émue.
Le premier qui s'avance étincelle à ma vue.
Quel prisme nous rendra ces magiques tableaux?
Notre admiration épuise nos pinceaux.
Voyez ici Corneille étaler sur la scène
Toute la majesté de la grandeur romaine.
Là, Racine ennoblit et fait rêver l'amour.
Sers aussi les plaisirs d'une superbe cour,
Unique possesseur des crayons de Thalie:

Près de toi La Fontaine, à l'humaine folie
Présente en badinant l'ingénieux miroir
Où l'on revient toujours sans craindre de s'y voir.
De l'aigle altier de Meaux entendez-vous la foudre?
Sous les yeux de Louis il met le sceptre en poudre.
Ciel! avec quelle ivresse et quelle émotion
Les cœurs volent en foule autour de Fénélon!
Mais leur goût, leur douceur, leur grâce enchanteresse,
Ce feu qui leur échappe et réjaillit sans cesse,
Je les vois respirer sur le marbre et l'airain;
Je vois des Dieux éclos sous un ciseau divin;
Et Lebrun voue à Mars cette touche animée
Que Rousseau fait parler sur sa lyre enflammée.
Déjà, lorsque Vauban investit de terreur
Ces remparts où d'Eugène expire la fureur,
Pascal des passions découvre le théâtre :
D'un sublime penseur le disciple idolâtre
Par des sentiers brillans court à la vérité.
Cependant si du cœur la sombre obscurité,
Son vide ambitieux, ses tourmens, ses orages,
Paraissent revêtus d'éclatantes images,
Si Bourdaloue y porte un trait rapide et sûr,
Massillon un langage affectueux et pur,
La Bruyère l'humeur d'une âpreté stoïque,
Boileau de sa raison la gaîté satirique,
Qui nous révélera, sans faste et sans apprêts,

La force, le pouvoir, les principes secrets,
Le plan miraculeux de notre intelligence ?

Des riches facultés qu'à l'ame un Dieu dispense
La Nature a marqué les développemens.
L'imagination, que commandent les sens,
Prompte à leur obéir, s'éveille la première.
Elle plane en traçant des sillons de lumière;
Chaque objet s'embellit de ses divers appas.
Si la terre et les cieux ne lui suffisent pas,
Elle en franchit l'espace, et de sa main féconde,
Pour des êtres nouveaux, enfante un nouveau monde.
Les mortels éblouis tombent à son aspect,
Ivres d'un saint délire et frappés de respect.
Mais, pareille à ces feux dont la source brûlante
S'épanche et se consume en lave bouillonnante,
L'impérieuse ardeur qui d'efforts en efforts,
De prodige en prodige épuisait ses trésors,
S'éteint dans les langueurs d'un calme involontaire,
Et ramène en nos sens un repos nécessaire.

L'esprit observateur alors vient à pas lents.
Il s'arrête, il admire, il médite long-temps.
Maître enfin de lui-même, il veut se rendre compte
De son étonnement et même de sa honte.
Le voyez-vous déjà de ses perçans regards

Interroger, sonder ces monumens épars ?
De la cause à l'effet, de l'effet à la cause,
Il va, revient, divise, assemble et recompose.
Une beauté solide ? il sait la rehausser ;
Une erreur dangereuse ? il court la dénoncer.
La raison seule anime et soutient son audace ;
C'est le faux qu'il combat, c'est le vrai qu'il embrasse.
De nos illusions il veut nous garantir,
Il apprend à juger pour apprendre à sentir.
C'est peu : l'État, les lois, les mœurs et l'industrie,
Tous ces arts dont la force active et réfléchie
Fertilise nos champs, décore nos foyers,
Guide la nef agile et les traits meurtriers,
Fait mouvoir les métaux ou palpiter la toile,
Et du monde et des temps soulève enfin le voile ;
C'est lui qui les dirige et vole à leur secours.
Il ouvre des chemins et plus sûrs et plus courts ;
Atteint dans ses replis par ce guide agréable,
L'entendement n'a plus d'abîme impénétrable ;
Les élémens surpris cèdent à leur vainqueur ;
L'écrivain se prononce avec plus de vigueur ;
Et des beaux-arts charmés la troupe réunie
Près de lui se rassemble aux autels d'Uranie.

Peut-être que vos yeux, prévenus ou distraits,
Refuseront encor de croire à ses bienfaits.

Viens donc nous démontrer son heureuse influence,
Siècle estimable et cher à tout être qui pense.
Viens, parais à ton tour dans la simplicité
Où se plaît ta rêveuse et mâle austérité.
Oui, si tu dois laisser au plus brillant des âges
La gloire de son nom, l'éclat de ses ouvrages,
Si tu n'as point l'orgueil d'atteindre à sa hauteur,
Es-tu moins dans ton rang ? es-tu moins créateur ?
Du sein des préjugés, que l'erreur déifie,
Tu fis sortir le jour de la philosophie;
Non ces fausses lueurs, vagues jouets des airs,
Ces phosphores errans sur des gouffres couverts,
Mais la clarté qui veille à notre destinée,
Pure comme le ciel dont elle est émanée.
Salut, nobles soutiens de l'austère raison,
Toi, profond Montesquieu! toi, sublime Buffon!
Vous avez tout compris, vous avez su tout peindre :
Dans cet âge brillant que vous vîtes éteindre,
Dans le vôtre où déjà de courageuses voix
Planaient entre le peuple et les flatteurs des Rois,
Combien des préjugés les fers héréditaires,
La sotte ambition, les vénales chimères,
De l'ame indépendante abaissaient la hauteur!
On osait avilir le soc cultivateur,
Du commerce enchaîner les cent mouvantes ailes;
Au mérite sans nom alors des mains cruelles

Fermaient le sanctuaire, arrachaient nos drapeaux,
Le timon du sénat, ou le trident des eaux.
La censure imposait un pénible silence,
Et du génie altier bornait le vol immense.

Mais bientôt rappelée en nos climats heureux,
La sagesse forma des disciples nombreux.
Pour les arts, les vertus, la France était encore
Belle de tout l'éclat de sa première aurore :
Elle offrait aux regards, tour à tour enchantés,
Les tributs des hameaux, la pompe des cités.
Autour d'elle, les mers recourbant leur ceinture,
Lui portaient tous les biens qu'enfante la nature.
Que l'encens chez l'Arabe embaume au loin les airs ;
Les diamans de l'Inde et ses trésors divers
Avaient-ils rien d'égal à ce brillant rivage ?
Par les soins du Monarque, un honteux esclavage
Va cesser de flétrir nos champs délicieux,
Où se plaisent encor les plus aimables Dieux ;
Où Cérès dénouant l'or de sa chevelure,
Composa des moissons l'ondoyante parure ;
Où la Dryade aussi précipitant ses pas,
Vint sous la tendre écorce enfermer ses appas.
Siècle à jamais fameux par ton noble génie,
Tu brille à nos regards et l'erreur est bannie.
Idole de nos cœurs, ô temps de l'âge d'or,

Dans nos fertiles champs il te rappelle encor :
Palès règne en bergère, et Thémis y dispense
Des palmes au travail, la rose à l'innocence.
Je vois ces citoyens, ces guerriers dont le bras
Porta souvent la foudre au milieu des combats,
Unir à leurs lauriers les richesses champêtres ;
Se plaire sous les toits qu'habitaient leurs ancêtres ;
Parmi les laboureurs s'assurer de beaux jours,
Et la douce amitié qui s'enfuit loin des cours :
Fidèle à ses devoirs, la jeune et tendre mère
Ne livre plus ses fils au sein de l'étrangère ;
Elle aime à dissiper leurs naissantes douleurs,
Et ses baisers d'amour vont effacer leurs pleurs.

Quels cris font retentir les cités et les ondes ?
La Liberté triomphe et sourit aux deux Mondes.
Ces vaisseaux, qui portaient l'appareil de la mort,
Pour un plus noble usage aujourd'hui loin du port
S'élancent, et chargés d'innombrables richesses,
D'un Dieu réparateur étonnantes largesses,
Annoncent les bienfaits où régnaient les combats.
La Paix, l'aimable Paix unit tous les climats,
Et l'Univers n'est plus qu'une immense patrie
Qu'habitent l'amitié, l'honneur et l'industrie.
En voyant ton ouvrage, aimable et jeune Roi,
Maître de tous les cœurs, plus maître encor de toi,

Tu croyais assurer le bonheur de la terre :
Déjà les habitans d'une cité guerrière,
Tressaillant à ton nom, par le plus doux retour
T'offrent leur liberté, leur gloire et leur amour.
Ce joug impérieux, ces chaînes flétrissantes
Que l'orgueil préparait à leurs mains innocentes,
Ton équité les brise, et leurs fiers ennemis,
Sur les flots étonnés, désormais plus soumis,
Respectant une noble et juste indépendance,
Laissent dans ses canaux circuler l'abondance.

C'était peu pour ce Prince, hélas! trop méconnu :
Il bannit loin de lui le pouvoir absolu.
Où volent les Français? quelle pompeuse scène
A flots tumultueux vers ces bords les entraîne?
Heureux de notre amour, vainqueur de ses rivaux,
Un Roi de ses sujets veut réparer les maux.
Il est ouvert ce temple éclatant de lumière,
Que d'un œil inquiet fixe l'Europe entière (1).
Là, tous les citoyens, aux pieds du même autel,
Embrassent de l'État l'intérêt solennel :
L'égoïsme a pâli : l'orgueil et l'imposture
Rentrent en frémissant dans une nuit obscure ;
Le soc n'est plus trempé de pleurs injurieux,
Et la vertu pour nous descend du haut des cieux.....

(1) L'assemblée des États-généraux du royaume, ordonnée par Louis XVI.

De stoïques censeurs vont s'écrier peut-être
Que l'austère raison que ce siècle vit naître,
D'un peuple trop vieilli redouble la langueur;
Qu'éteignant le génie elle énerve le cœur.
Eh quoi! l'homme sensé dont les hautes maximes
Ont avec ses leçons tant de rapports sublimes,
Craindrait son influence et proscrirait ses lois!
Quoi! le Français, qui sut par instinct et par choix,
L'aimer, la rechercher, en faire son étude,
En consacrer la sage et profonde habitude,
Et qui, la chérissant à l'égal de l'honneur,
Atteignit avec elle au point de sa grandeur,
L'unit à ses exploits, à ses savantes veilles,
A tous ses mouvemens, à toutes ses merveilles,
Avec elle un instant croirait l'humanité
Sans force, sans chaleur et sans activité!
Non, sans doute : à sa voix si nous restons fidèles,
Nous atteindrons encor plus loin que nos modèles.
Sans la philosophie, aux combats entraîné,
Le guerrier ne serait qu'un tigre déchaîné;
L'auteur le plus fameux, qu'un horrible mélange
De bruit, de froids éclairs, de fumée et de fange.....
Il est vrai que par elle, en leurs tristes succès,
Les partis ont voulu consacrer leurs excès.
Mais nos vils factieux ne savaient que détruire.
L'art d'être indépendant n'est que l'art de s'instruire.

Ils l'ont trop méconnu : leurs sanglantes fureurs
Exilaient de nos bords les neuf savantes Sœurs :
Ils ont proscrit long-temps les fils de l'harmonie ;
Mais on ne brise point le sceptre du génie.
Près de lui rassemblés, les amis des beaux-arts
Ont relevé du goût les nobles étendards.
Ainsi, quand des volcans la fureur vagabonde
Des mers, en éclatant, rompt la base profonde,
Une île, tout à coup, du noir gouffre des eaux
S'élève en bloc informe, image du chaos.
D'abord c'est un désert fangeux, inculte, immense :
La Nature y sommeille en un morne silence.
Bientôt le sol s'épure, et du souffle des vents
Reçoit des sucs féconds et des germes vivans.
Je vois briller les fleurs, ondoyer la verdure,
Le voyageur sourit, le nocher se rassure :
La rame y fait voler d'industrieux colons ;
Le commerce, à flots d'or y verse tous ses dons,
Et la fertilité d'un heureux coin du monde
Naît de l'heureux repos de la terre et de l'onde.
De même nos malheurs de climats en climats
Ont pu bouleverser et changer les États ;
Mais, dans ces jours de gloire et de splendeur solide,
Nous reprenons enfin la vérité pour guide ;
Elle vient ranimer nos paisibles vertus,
Et renouer les nœuds que nous avions rompus.

Ah! lorsque de la Paix le souris plein de charmes
Annonce au laboureur la fin de ses alarmes,
Voyez-le, sans relâche, effacer sous ses pas,
Par des sillons nombreux, la trace des combats;
Sur le sol, qui déjà répond à son attente,
Brillent le fruit vermeil et la gerbe flottante.

Un espoir aussi doux et les mêmes besoins
Dans ce gymnase encor appellent tous nos soins;
Venez donc, oh! venez seconder notre ouvrage,
Précieuses vertus qui formez le jeune âge.
Que pour nous le génie, immense, audacieux,
Fasse éclore et mûrir ses fruits délicieux.
Nous lui devons les faits qui parent notre histoire,
Et les noms immortels consacrés par la gloire.
En abondante source il s'épanche au dehors;
Il créa de l'État les immenses ressorts,
Et sembla composer, sous un ciel favorable,
Le peuple le plus grand et le plus sociable.

Rouvrons donc ces canaux, par des vents ennemis,
Par le feu des volcans infectés ou taris.
Consultons, méditons ces inspirans ouvrages
Qui portent son empreinte et forcent nos suffrages;
Que pour le mieux servir, sortant d'un long sommeil,
L'instruction enfin signale son réveil:

Non celle qui languit obscure, inanimée,
Et dans un cercle étroit à dessein renfermée,
Propre à nourrir toujours de funestes erreurs
Et les fermens cachés des civiles fureurs;
Ni celle qui, montant sur des mots magnifiques,
Étale avec orgueil ses plans scientifiques,
Et prétend nous montrer, par un effort nouveau,
Euclide à la lisière, et Licurgue au berceau;
Mais cette instruction profitable et sensée
Qui suit avec les ans le fil de la pensée,
Nous apprend chaque jour, non à beaucoup savoir,
A débiter beaucoup, mais à bien concevoir;
Qui, parlant de Patrie et de vertus publiques,
Forme les citoyens avant les politiques;
Et nous réunissant à son commun foyer,
Saura tout adoucir et tout concilier.

C'est le vœu, ce sera la plus digne conquête
Du magnanime chef qui marche à notre tête.
Voyez ce favori de Minerve et de Mars
Abaisser au dehors la fierté des Césars;
Au dedans, rétablir sans bruit, sans violence,
La modération, l'équité, la décence.
Vainqueur, il sollicite, il provoque la paix;
Consul, partout son cœur ne voit que des Français.
Beaux-arts, qu'il applaudit, qu'il ceint de ses trophées,

Créez des Phidias, éveillez vos Orphées.
Ce n'est point envers ceux qui vous tendent les bras,
Ce n'est pas envers lui que vous seriez ingrats.

O France, quelle voix, quel cœur pourrait suffire
A tous les sentimens que ta grandeur inspire?
A peine un bras vengeur, ranimant tes efforts,
A comblé sous tes pas l'abîme dont tu sors,
Des rayons de la paix à peine il ceint ta tête,
Grande par la valeur, forte par la tempête,
Dans l'ordre des États, dans le conseil des Rois,
Tu marques et ton nom et ton rang et tes droits.
Aux empires naissans qui furent ton ouvrage
Tu dépars tes destins pour prix de leur courage.
Tu parle, et tout brûlant du feu de tes regards,
Du feu qui dévora la ligue des Césars,
L'esprit vole à son tour au-devant des obstacles
Pour servir tes besoins et doubler tes miracles,
Tandis que nos soldats, famille de héros,
Goûteront dans ton sein un glorieux repos.....

Que dis-je? lorsqu'un cri de légitime haine,
Le cri de l'Océan, indigné de sa chaîne,
Contre un lâche ennemi, parjure à ses traités,
Pousse encore au combat leurs bras ensanglantés;
Lorsqu'au bruit redoublé des arsenaux qui tonnent,

Des forêts se roulant sur les flots qui bouillonnent,
Leurs bataillons rangés autour des vastes mers
Font étinceler l'onde et la terre et les airs,
Impatiens d'atteindre et de réduire en cendre
Cette nouvelle Tyr qui défie Alexandre;
Je vois de sages mains élever à la fois
L'asile du savoir et le temple des lois.
Ces ports de leurs bassins ont réparé l'injure;
Ces ponts en arcs voûtés prolongent leur ceinture;
Du marbre et de l'airain les chefs-d'œuvre divers
Sous des dômes d'albâtre appellent l'univers;
L'Humanité sourit à de touchans hospices;
Partout l'ame s'épanche en nobles sacrifices,
Et la Religion présente, au nom du ciel,
A ses enfans unis le baiser maternel.

L'Urbanité française.[1]

Oui, c'est le doux printemps, c'est Flore, c'est l'Amour
Qui des fêtes d'Isaure annoncent le retour.
Sous l'aubépine en fleurs le jeune oiseau s'éveille;
La rose au sein des airs monte en coupe vermeille;
Et mille frais boutons caressés du zéphyr
Nourrissent l'espérance à côté du plaisir.
Ces momens fortunés, âge d'or de Cybèle,
Où renaît la nature et notre âme avec elle,
Isaure les choisit pour honorer les arts.

(1) Ce Discours fut lu dans la séance publique de l'Académie des Jeux Floraux, le 3 mai 1807.

Sans doute elle voulut offrir à nos regards,
Dans un même tableau, dans la même harmonie,
Les trésors de la terre et les dons du génie.
Hélas! mon œil en vain autour de ses autels,
Parmi les héritiers de ses jeux solennels,
Redemande aux neuf Sœurs, ces magistrats, ces sages
Moissonnés par le temps, perdus dans les orages!
Mais leurs siéges muets sont éloquens pour moi:
Je crois y voir encor l'inébranlable foi,
La droiture, l'honneur et la délicatesse;
Leurs conseils ont mûri les fruits de ma jeunesse.
Toi que peignaient si bien leurs discours et leurs mœurs,
Toi, la règle du goût et le lien des cœurs,
Aimable urbanité, viens embellir mes rimes;
Ma muse, en te louant, répète leurs maximes.

Sous des climats divers, chaque peuple a ses lois,
Son bonheur, ses vertus et même ses exploits.
Mais de l'urbanité le touchant apanage
D'un souris de Vénus nous échut en partage;
Il fait nos plus beaux droits; il nous rend tour à tour
De cent États rivaux le modèle et l'amour;
Et seuls nous possédons, par sa grâce légère,
L'art de régner toujours et le secret de plaire.

Long-temps ce germe heureux, caché dans notre sein,

Attendit pour éclore un jour pur et serein.
Toutefois, à travers ces temps de barbarie,
Où luttaient nos aïeux pour fixer leur patrie,
Je ne sais quel instinct le décèle à mes yeux.
D'un sexe idolâtré le joug impérieux,
Les pompes de l'Asie et celles de Bysance,
Mille puissans rapports l'accroissent en silence;
Il fermente, il s'annonce au siècle des Bayards,
Dans la bravoure unie au goût naissant des arts,
Dans ces tournois brillans, où la galanterie,
De chiffres, de rubans, de la couleur chérie
Parait le front de Mars, le bandeau des amours,
Et prêtait ses soupirs au luth des troubadours.
Des factions en vain frémit l'aveugle rage;
Riche des dons du Tibre et fier de ceux du Tage,
Malgré tant d'ennemis contre lui conjurés,
Il s'étend, se soutient, s'élève par degrés,
Se déploie avec force, et vainqueur des obstacles,
Des beaux jours de Louis enfante les miracles.

Flambeau religieux qu'adorent les talens,
Age vraiment divin des sublimes élans,
Tu vis l'urbanité changer la France entière.
Elle dit : tout renaît, tout marche à sa lumière.
La beauté s'applaudit d'emprunter ses appas;
La valeur s'adoucit par ses traits délicats;

Le génie étonné s'honore de sa chaîne;
Elle épure le goût, elle ennoblit la scène;
D'un commerce enchanteur elle établit les lois;
Elle plie, en riant, le sombre orgueil des Rois;
La nation enfin sort de sa main féconde
Pour le bonheur de l'homme et l'ornement du monde.

Hélas! d'un sort si beau, si long-temps éprouvé,
Pour nous, pour nos neveux, qu'avons-nous conservé?
Quel prestige fatal, quel choc involontaire
A flétri de nos mœurs le charme héréditaire?
De ces titres d'honneur dont nous sommes jaloux,
Faudra-t-il, ô Français, abjurer le plus doux?
Qu'importe que d'un mont la masse informe et nue
Des voûtes des enfers s'élance dans la nue,
Si l'aride âpreté de ses rocs sourcilleux
Importune nos pas en attristant nos yeux?
C'est lorsqu'on voit flotter sa verte chevelure,
Ses fleuves s'épancher, s'étendre sa culture,
Qu'il paraît, plein de force et plein de majesté,
S'élever entre l'homme et la Divinité.
Revenons donc au seul, au véritable guide
Qui peut nous ramener à la grandeur solide.

Mais loin des faux dehors et des lâches détours,
Loin des flatteurs rampant dans le mépris des cours,

La vertu que je chante a choisi son empire.
La raison l'accompagne et la candeur l'inspire :
Habile à ménager les intérêts d'autrui,
Elle y voit un échange et d'estime et d'appui :
Elle a pour tous les rangs, les besoins, les services,
Sa mesure, son tact, ses droits, ses sacrifices ;
Sa popularité n'a rien d'insidieux ;
Son enjoûment est vif sans être impétueux ;
C'est un sentiment prompt, souple et non politique,
Qui compose en un mot la décence publique.
Tel un rayon du jour colore l'arc des airs,
Le cristal des rochers, le sable des déserts,
Émaille, en se jouant, la robe de Cybèle,
Et sur nous fait jaillir sa plus pure étincelle.

Trop heureux le mortel sensible à ses attraits,
Qui, né pour recueillir et verser ses bienfaits,
L'attache à ses devoirs, à ses mœurs l'associe !
Au faîte des honneurs il désarme l'envie.
Magistrat ? Son regard commande dès l'abord
L'espoir à l'innocence, au crime le remord.
Savant ? Ne craignez point que bizarre et sauvage
Son accueil humilie ou sa censure outrage.
Ami ? Point de contrainte ou d'inégalité ;
Il défend avec zèle, excuse avec bonté.
Est-il époux et père ? Oh ! quelle douce joie

Sur tous les fronts ouverts, près de lui se déploie !
Sa compagne paraît plus tendre ; ses enfans
Sans importunité, sans fadeur caressans,
Charment par leur maintien, par leur ton agréable,
L'étranger qu'il reçoit, l'hôte admis à sa table ;
Et ses vieux serviteurs, joints des mêmes liens,
Prodigueraient leurs jours pour conserver les siens.

Non, non : l'urbanité n'est point une faiblesse,
Un stupide sommeil où s'endort la mollesse :
Elle peut s'allier aux mâles sentimens,
Et de tous nos pensers suivre les mouvemens.
Ouvrez, interrogez les fastes héroïques
Des premiers des humains, de ces deux républiques
Maîtresses de la gloire et des opinions.
Je vois de Périclès, je vois des Scipions
Les siècles jusqu'à nous darder leur vive flamme.
Quels combats ! quels périls ! quelle fermeté d'ame !
Volons à la tribune, au théâtre, au barreau :
Que d'esprits créateurs empreints du même sceau !
Quelle heureuse harmonie ! Et c'est la politesse
Qui gouverne dans Rome et commande à la Grèce.

O vous qui la bravez, vous qui couvrez de fleurs
L'abîme où chaque jour s'engloutissent les mœurs,
Cessez de nous vanter une indigne victoire !

L'écrivain avoué des Filles de Mémoire
Ne va point, téméraire en ses égaremens,
De la société saper les fondemens.
Dans ses contemporains se respectant lui-même,
C'est l'honnête, le vrai, l'ordre public qu'il aime :
Ce sont là les sujets, le fidèle miroir
Où son âme se peint sans rougir de s'y voir.
Se sent-il animé d'un courroux légitime ?
Sa plume est chaste et ferme en attaquant le crime.
Il rit, et ne hait point : dans son style poli,
Austère sans rudesse, et sans faste embelli,
Il sait, conforme au ton que chaque objet doit prendre,
Noblement s'élever et noblement descendre.
Sur ses lèvres l'éloge est le nectar des Dieux ;
Partout intéressant, solide, gracieux,
Un air d'humanité, de réserve et d'aisance
Devant lui nous prévient, et parle en son absence.

Tels la France admira tant de noms immortels
Dont un juste respect consacre les autels :
Sévigné, tour à tour ou folâtre ou plaintive ;
La Fontaine, si fin dans sa gaîté naïve ;
Racine, de Titus ennoblissant les pleurs ;
Toi sur-tout, Fénélon, qui, cher à tous les cœurs,
L'ami, le conseiller de tout rang, de tout âge,
Nous traças dans Mentor ton adorable image.

Ah ! doit-on s'étonner qu'épris de leurs accens,
Partageant leurs lauriers, leurs goûts et leur encens,
Montausier et Condé, Lamoignon et Turenne,
Tout ce qui florissait aux rives de la Seine,
Vînt s'asseoir auprès d'eux, et qu'un même Hélicon
Unît les fils de Mars aux enfans d'Apollon.
L'urbanité forma cette auguste alliance ;
Elle fit pardonner soixante ans de puissance ;
Et par elle effaçant la honte des revers,
Les vaincus aux vainqueurs donnaient encor des fers.
C'est aux arts, c'est à vous, Ministres de Clémence,
De rétablir son culte et sa douce influence.
Ajoutez son trophée aux palmes d'un héros
Qui combat pour tarir la source de nos maux ;
Qu'elle guide en nos mains les pinceaux et la lyre :
Rendons-lui ses attraits, rendons-lui son empire,
Si nous voulons reprendre avec tous ses bienfaits
Les grâces du savoir et l'ame des Français.

Éloge

De Clémence Isaure.[1]

Toi, qui viens sur les pas de Vénus et de Flore,
Nous rendre les beaux jours et la fête d'Isaure;
Qui pares ses autels de tes premières fleurs;
Doux printemps, viens pour elle embellir mes couleurs:
Prête-moi ces accords, cette fraîcheur nouvelle
Dont tu sais animer la voix de Philomèle.
Dans ces lieux consacrés au triomphe des arts,
Où tant de noms fameux attachent nos regards;
Parmi les citoyens d'une seconde Athène,
Je chante de nos Jeux l'aimable souveraine.

(1) Cet Éloge a été prononcé dans la séance publique de l'Académie des Jeux Floraux, le 3 mai 1812.

De la nuit ténébreuse où dormaient à la fois
La dignité de l'homme et les mœurs et les lois,
Que j'aime à voir sortir comme une faible aurore,
Tel que Milton nous peint le Monde près d'éclore,
L'âge consolateur des rians Troubadours!
Leur esprit libre et fier, leurs mobiles amours;
Cet instinct créateur qui dicta leur langage;
Cette galanterie ingénue et sauvage;
Ces sons voluptueux d'un luth tendre et guerrier;
Ces jets bruts et féconds de l'art encor grossier:
Tout me frappe; j'admire, au défaut de culture,
L'accent passionné que donne la nature:
Comment aux maux publics, au bruit affreux des fers,
L'Imagination allume ses éclairs,
Et mêle au noir tableau de ces rudes secousses
Des sentimens plus purs, des images plus douces.

Suivez dans leur essor ces chantres imposans,
Voyez-les préparer l'empire des talens.
Conteurs, historiens, moralistes, poètes,
De tous les tons du cœur merveilleux interprètes,
Ils séduisent les Rois, enchantent les héros,
Nobles associés de leurs nobles travaux.
Ils charment de leur lyre, ou folâtre, ou plaintive,
Le Calife indolent et la beauté captive.
Que dis-je? ces tyrans de cent vastes États,

Étonnés d'un pouvoir qu'ils ne connaissaient pas,
Honorent leurs vainqueurs dans ces naissans Orphées.
Les glaives sont oisifs, les haines étouffées;
L'humanité respire; et ce bienfait nouveau
Est le prélude heureux du génie au berceau.

Bientôt de ce foyer jaillit une étincelle.
Soit des temps et des lieux la force naturelle,
Soit d'un peuple inquiet l'ardente activité,
Ou l'aiguillon plus vif de la rivalité,
Le Tectosage (1) enfin se montre sur la scène,
Et figure à nos yeux les bosquets d'Hippocrène.
Salut, verger modeste, honneur de nos aïeux (2)!
Salut, du gai savoir abri mystérieux!
Hélas! de Mars encor ta chute est un outrage.
Mais que de souvenirs raniment ton ombrage!

---

(1) Nom des anciens habitans de Toulouse.

(2) Les Sept Troubadours de Toulouse possédaient, en 1323, dans le *faubourg des Augustines*, un verger où ils tenaient leurs assemblées littéraires, au pied d'un laurier. Ils avaient, dans le même lieu, une habitation qu'ils nommaient *Palais du Gai consistoire*. Ce *Palais* fut détruit, ainsi que le verger, en 1356, par les Capitouls, qui firent raser les faubourgs afin de mettre la ville en état de défense. On croit que ce fut alors que l'on commença à célébrer la *Fête des fleurs* dans l'hôtel-de-ville, qui ne portait pas le nom de *Capitole* comme aujourd'hui, mais celui de *Palais commun*, ou de Maison commune, *Palays comynhal*, et *Domus communis*.

L'illusion me rend tes fructueux loisirs :
Des athlètes rivaux la crainte et les désirs;
Les siéges verdoyans du docte Aréopage;
Ces fleurs, de la victoire éclatant témoignage,
Emblême ingénieux, triomphes printaniers,
Qu'aimaient à proposer nos joyeux devanciers.

Oublîrai-je l'Ormeau qui devint leur asile (1)?
Son ombre indépendante et son aspect tranquille
Semblaient représenter à leur cœur attendri
Le tribunal champêtre et le verger chéri :
C'est ainsi que d'Hector la veuve gémissante
Dans un faible ruisseau se retraçait le Xanthe.

Sous l'arbre hospitalier, ah! puisse désormais
Le sort leur épargner de plus pressans regrets!
Quoi! sur leurs fronts pensifs la langueur est empreinte?
Loin de leur Hélicon, leur flamme presque éteinte,
Jette, en traits épuisés, sa mourante pâleur.
Tout présente autour d'eux l'abandon du malheur,
Et d'un temple imparfait la ruine fatale.

(1) Pour conserver le souvenir de leur antique Verger, les Troubadours de la fin du 14.e siècle, et leurs successeurs, se réunissaient, avant la *Fête des fleurs*, sous un ormeau planté dans la cour du collége de Saint-Martial, et de là ils s'avançaient en corps vers l'hôtel-de-ville, où ils étaient reçus par les magistrats. L'orme du collége de Saint-Martial existait encore il y a environ 30 ans.

Quelle main généreuse, ou quelle autre vestale,
Éveillant, rassemblant tous les germes épars,
Conservera ce feu, seul espoir des beaux-arts?
Une vierge paraît : sa noblesse et sa grâce
Décèlent la splendeur de son antique race,
De ces preux si vantés, qui s'imposaient la loi
De défendre l'État, de mourir pour la foi.
A leurs faits belliqueux, à leur touchante histoire,
Elle veut ajouter cette paisible gloire
Qu'approuve la pudeur, que respecte le temps,
Qui résiste sur-tout au prestige des sens.
En vain l'orgueil des cours médite sa conquête;
L'amour en l'approchant rougit de sa défaite.
D'un esprit cultivé les plaisirs délicats
Seuls lui semblent offrir d'invincibles appas.
Des amis des neuf Sœurs elle a vu la disgrâce;
Elle veut prévenir le coup qui les menace.
Avec moins d'intérêt l'éloquente Cypris
Attentive aux destins de Troye et de son fils,
Descendait de l'Olympe au palais de Neptune
Pour conjurer les flots, le ciel et la fortune.

Le souris sur la bouche, et ses trésors ouverts :
« Le Dieu que vous servez est le Dieu que je sers,
» Dit-elle; rallumons le flambeau du génie.
» Le besoin de penser est l'ame de la vie :

» Je l'éprouve moi-même au sein de la grandeur;
» La vanité des rangs est le vide du cœur.
» Il est un autre honneur auquel j'ose prétendre :
» Près de vous je le cherche, et ne crois pas descendre.
» Les droits de mes aïeux ne seront point trahis
» Si je laisse un exemple utile à mon pays.
» Peut-être un jour, fidèle aux présages d'Isaure,
» Mon sexe mieux instruit et plus aimable encore,
» Viendra vous confier ses timides essais;
» Ou s'il craint d'aspirer à l'éclat des succès,
» Il connaîtra du moins le délice suprême
» De plaire, de jouir, d'attacher par soi-même.
» Venez, les mêmes goûts doivent nous réunir :
» Je remets à vos soins la dot de l'avenir. »

Elle dit : et soudain leur troupe fugitive
Cède à l'expression de sa candeur naïve.
Vous avez vu ce lis sous l'autan affaissé :
Qu'il soit des doux zéphyrs mollement caressé,
De sa tige il s'élance; et frais, et plein de sève,
En rayons argentés son disque se relève.
Ainsi le Troubadour renaît de sa douleur.
De l'émulation la puissante chaleur
Réveille le courage, et retrempe les armes.
La lice a plus de pompe, et le prix plus de charmes;
Et déjà de Pallas la superbe cité

Tressaille au bruit flatteur de sa célébrité.
On s'empresse, on accourt vers cet astre propice :
On porte jusqu'aux cieux l'auguste bienfaitrice.
Tels, si l'on peut des maux que la France a soufferts
Rapprocher le récit de nos propres revers,
Nous-mêmes, entraînés dans le naufrage immense,
Bannis de ce séjour, condamnés au silence,
Nous pleurions en secret nos travaux suspendus,
Et les enfans du Pinde isolés ou perdus;
Lorsqu'un héros jaloux d'enlacer à son trône
Les palmes de Minerve à celles de Bellone,
Étendit jusqu'à nous les faveurs du pouvoir (1).
Après un long exil, contens de nous revoir,
D'habiter, de sentir, de converser ensemble,
Nous bénirons toujours la main qui nous rassemble.

Mais vous qui m'écoutez, vous, qui par vos attraits,
Gouvernez les penchans et le sort des Français,
De nos solennités parure solennelle,
Isaure vous observe, Isaure vous appelle :
Ne répondrez-vous point au plus cher de ses vœux?

L'esprit et la beauté sont joints des mêmes nœuds :
Ainsi l'a prononcé le Maître du tonnerre.

---

(1) L'Académie des Jeux Floraux a été rétablie en 1806.

L'un et l'autre jadis allaient entrer en guerre,
Par dédain, par caprice, ou par frivolité.
On regrettait l'esprit, on plaignait la beauté.
Jupiter s'entremit, et prévint la rupture :
Il voulut que tous deux, au gré de la nature,
S'aidant, s'embellissant de leurs dons naturels,
Fissent par leur accord le bonheur des mortels.
Cet oracle est pour vous une leçon utile.
Aux soins les plus légers le myrte, né docile,
Déploie au bord des eaux, dans les champs, dans les prés,
Et sa taille élégante, et ses rameaux pourprés.
De vos heureux talens reconnaissez l'image.
On peut s'instruire et plaire en fuyant l'étalage :
De mille objets divers on peut cueillir la fleur,
Sans aspirer au nom de savante et d'auteur.

Contemplez cette mère au sein de sa famille.
Dès ses plus jeunes ans le crayon et l'aiguille,
Le clavier qui s'abaisse et revient sous les doigts,
L'art plus touchant encor de moduler la voix,
La fiction décente, et la saine morale,
Des devoirs de son sexe ont rempli l'intervalle.
Elle voit aujourd'hui ses filles sous ses yeux
Orner, en l'imitant, un âge précieux.
Au modeste conseil c'est elle qui préside :
Elle excite l'élève, elle choisit le guide.

Le ménage et l'étude, ordonnés tour à tour,
Dérobent à l'ennui le sage emploi du jour.
Chacune ambitionne et brigue avec adresse
L'estime d'une mère en flattant sa tendresse.
Cependant l'amitié, près du cercle enchanteur,
Porte avec son suffrage un œil observateur.
Juge non moins discret, là souvent l'hyménée
A tissu d'un or pur sa chaîne fortunée.

O plaisirs de l'esprit, ne nous quittez jamais!
Charmes de l'humble asile et des brillans palais,
Vous savez ennoblir les dignités publiques
Et la simplicité des vertus domestiques.
Isaure vous soumit ses titres et son choix :
Elle oublia pour vous les hommages des Rois.
Comme un rayon du soir, sous un ciel sans nuage,
S'éteint en caressant les roses du bocage,
Elle exhala pour vous, dans un doux souvenir,
Et ses derniers regrets et son dernier soupir.
Que d'encens, que de pleurs donnés à sa mémoire!
Chaque couronne était une offrande à sa gloire;
Et long-temps son tombeau, protégé des autels,
Partagea du printemps les tributs annuels!
Laissons des froids censeurs murmurer l'impuissance;
Mais s'il faut des témoins à la reconnaissance,
Regardez et ce marbre, où revivent ses traits,

Et ce bronze authentique, empreint de ses bienfaits.
Voilà le riche prix légué par ses largesses ;
Voilà le monument de ses hautes promesses,
Qui des fils de la lyre enflammant les efforts,
A nourri jusqu'à nous leurs sublimes transports.
Pour elle tous les ans cette pompe s'apprête,
Et la Religion a consacré sa fête.

L'Unité

Dans la Composition d'un Ouvrage.[1]

Que j'aime l'orateur dont la voix souveraine
Imposait aux Romains une si douce chaîne,
Lorsque, libre des vœux du peuple et du Sénat,
Respirant de sa gloire et du soin de l'État,
Il vient parmi les fleurs, l'ombrage et le silence,
Méditer de son art la céleste influence,
En sonder les secrets, en ouvrir les trésors;

(1) Ce Discours a été lu dans une séance publique de l'Académie des Jeux Floraux, le 25 janvier 1818.

Et, plein du souvenir de ses propres efforts,
Des triomphes qu'il dut à son talent suprême,
Se peindre et s'avouer au-dessous de lui-même.
Non : Flore et les Zéphyrs, les ondes, les ruisseaux
Unis pour animer ses paisibles travaux,
N'égalent point l'aimable et savante harmonie
De ce style enchanteur, l'ame de son génie.

Mais je sens que le goût, qu'un plaisir aussi pur,
Des jardins du Tuscule aux bosquets de Tibur
M'entraînent sur les pas de l'ami de Virgile.
Là, d'un art agréable et non moins difficile,
Il nous trace en riant le code sérieux.
Quel fonds de vérités ! quels tours ingénieux !
Pressé de la franchir, il borne sa carrière ;
L'espace est ménagé, mais non pas la lumière.
Brillant, vif et solide, il dit tout avec choix ;
Sa pensée est proverbe, et ses vers sont des lois.
Eût-il voilé son nom, la finesse et la grâce,
L'enjoûment, suffiraient pour déceler Horace.
Si l'éloquence, habile à saisir tous les tons,
Tient du plus grand Consul ses plus hautes leçons,
Le favori d'Auguste, avec le même empire,
Soumet à ses décrets les enfans de la lyre.
O de Rome et du Monde oracles immortels,
Ma muse vous invoque aux pieds de vos autels !

Cette belle unité, charme de vos ouvrages,
Et qui compte, après vous, tant d'illustres suffrages,
Je viens la rappeler à de jeunes rivaux :
Puisse un de vos rayons diriger mes pinceaux!

Quelle est donc cette loi constante, universelle,
Dans nous, autour de nous placée en sentinelle,
Fille de la sagesse, et née avant les temps,
L'œil des législateurs, des arts et des talens,
Dont la clarté fixant notre vue incertaine,
Vers un centre commun sans cesse la ramène;
Qui des êtres divers conserve les rapports;
De chacun forme un tout, de tous un vaste corps;
Et maîtrisant l'esprit ainsi que la matière,
Compose un seul tableau de la nature entière?
En vain des élémens le choc désordonné,
En vain des passions le souffle mutiné,
Les uns, semant au loin le trouble et les ruines,
Les autres, sourds volcans des guerres intestines,
Ou tourmentant le globe, ou déchirant nos cœurs,
Contr'elle sans relâche attisent leurs fureurs;
Tranquille, elle poursuit sa marche indépendante,
Toujours plus nécessaire, et toujours triomphante.

Ah! sans doute, un Dieu seul a pu la concevoir,
L'admettre à ses conseils, l'armer de son pouvoir,

Afin de soutenir, sur des bases profondes,
L'édifice des mœurs, des États et des Mondes ;
Et, quand l'esprit exhale en feux étincelans
Ses méditations et ses transports brûlans,
D'imprimer à ses traits, à sa fougue asservie,
L'ordre, la vérité, les couleurs et la vie.

Je ne vous dirai pas : D'un vol audacieux
Plongez avec Newton aux profondeurs des cieux ;
Cherchez dans leur mouvant et radieux abîme
L'invisible ressort de leur concert sublime ;
Voyez ces corps épars, ces soleils voyageurs
Qui versent l'abondance et les fléaux vengeurs,
Malgré leur masse énorme et leur dédale immense,
Suivre d'un pas réglé l'astre qui les balance.
Du règne inanimé laissons tous les anneaux,
Du cristal au saphir, du chêne aux arbrisseaux,
De l'arbuste lui-même à la rose odorante,
L'échelle imperceptible et l'admirable entente.
Cessons d'interroger ces monumens des arts,
La gloire de Léon et celle des Césars ;
Ces titres de l'antique et moderne Ausonie,
Restes inspirateurs qu'adore le génie :
Ce Cirque, ce superbe et mâle Panthéon,
La Vénus-Médicis, l'Hercule, l'Apollon,
Ce marbre où la douleur du prêtre de Neptune

Serre nos cœurs souffrans d'une douleur commune;
De leur perfection le sceau mystérieux
Vous étonne, ou peut-être est trop loin de vos yeux.
Vous voulez de l'ensemble une image vivante,
De vous plus rapprochée et sans cesse agissante.

L'homme attend mes pinceaux : il reçut à la fois
Deux attributs distincts, la pensée et la voix.
C'est lui qui vous entend et qui peut vous répondre;
C'est lui qu'il faut fléchir, ranimer ou confondre.
Consultez donc en lui le type, le foyer,
L'inconcevable effet du dessin régulier.

Des regards, du maintien, du geste, du visage,
Buffon nous a rendu l'harmonieux langage.
Remontons à notre âme : ô lumière ! ô beauté !
O chef-d'œuvre immortel de la Divinité!
Le plus noble présent de sa toute-puissance!

Là siége la raison, paisible intelligence,
Qui, loin des préjugés, des noirs emportemens,
Pèse, compare, ordonne, asseoit nos jugemens.
Là, fier, impétueux, ardent, terrible et tendre,
Le sentiment s'allume, et prompt à se répandre
Sur nos fronts agités, signale tour à tour
L'espérance, l'effroi, la colère et l'amour.
Là tu nourris ta flamme, ô toi, qu'avec délice

Delille abandonné nommait sa bienfaitrice,
Imagination, qui charmais ses revers :
Mais que dire de toi qu'il n'ait peint dans ses vers?
Aux plans de l'Éternel tu mêles tes prodiges;
La nature s'admire en tes heureux prestiges,
Et l'homme, en contemplant ta magique splendeur,
Se cache sa faiblesse et sent mieux sa grandeur.

Sous un ciel calme et frais vous avez vu l'aurore
Nuancer lentement l'éclat qui la décore;
Iris ceindre la nue où voltigeait l'éclair,
De l'arc majestueux prisme flottant de l'air :
D'un faible point du jour riche métamorphose !
Telle en rayons brillans l'ame se décompose,
Et de leurs doux reflets, de leur puissant concours,
Fait jaillir la parure et le nerf du discours.
Voilà les créateurs de Platon et d'Homère,
Les mobiles puissans que l'unité sévère
N'abandonne jamais à de vagues élans,
Au caprice éternel et des goûts et des temps.
Elle seconde en eux le besoin de produire.
Mais, sûre d'elle-même, elle veut les conduire;
Elle veut que le but domine, et devant eux
Marque tous les contours d'un cercle lumineux;
Et que les passions, l'image, les pensées
Sortent d'un même fonds l'une à l'autre enlacées.

Qu'importent au sujet la force, l'agrément,
L'intérêt d'une scène et d'un beau mouvement;
Des récits, des portraits la touche séduisante;
Des plus hardis écarts la verve éblouissante,
Si ces germes féconds, si ces rameaux heureux
Ne se rattachent point à des troncs vigoureux;
Si nul cadre n'indique à mon impatience,
Ni le point d'où je pars, ni le terme où j'avance;
Si, las d'errer sans fruit de détours en détours,
Emporté dans le vide, et m'y perdant toujours,
Je n'embrasse qu'une ombre, un triste météore
Dont la vague lueur éclate et s'évapore ?

Oh ! que l'esprit humain défend mal ses erreurs !
Vous exigez de nous l'égalité d'humeurs :
La foi qui nous rallie à la foi de nos pères;
Ces vertus de famille encore héréditaires,
La décence, l'honneur, la franche loyauté,
Ont sur vous d'autres droits que la perversité.
Thrasybule vous plaît brisant les fers d'Athènes :
Mais qu'il vous attendrit, lorsqu'étouffant les haines,
Il commande, il prescrit au vainqueur courroucé
Le pardon de l'offense et l'oubli du passé!
Qu'un royaume battu d'un violent orage,
Menacé mille fois et sauvé du naufrage,
Reprenne ce bel ordre où chaque citoyen

N'a qu'un cœur pour le Prince, et qu'un vœu pour le bien,
Vous croyez au retour de sa première gloire;
Vous nous félicitez d'une telle victoire :
Tant l'union prévient les caprices du sort,
Et contre tout espoir nous remet dans le port!
Et la loi de l'ensemble, aux beaux arts si propice,
Vous en feriez l'injuste et honteux sacrifice
Aux bizarres essais de quelques novateurs ?
Pour les drapeaux suspects des vains déclamateurs,
De nos chefs vétérans vous désertez la trace!

Mais le faux nuit au vrai plus encor que l'audace ;
On croit voir dans la simple et modeste unité
Une désespérante et morne aridité.

Quoi! l'art d'étudier, de creuser, de connaître
Dans ce qu'il est en soi, dans tout ce qu'il peut être,
L'objet que nous devons présenter à l'esprit
Largement dessiné, sagement circonscrit,
Sans disproportion, sans mélange adultère ;
Ce travail, ennemi d'une ébauche grossière,
Qui déjà même au style ouvre un champ nourricier,
Changerait la chaleur en un froid meurtrier ?
L'imagination, tout à coup affaissée,
Dans ses laves de feux expirerait glacée !

La mine que le fer partage en lits égaux,
Devient donc moins docile à céder ses métaux;
Et ces eaux, qu'en leur cours resserre votre adresse,
Au sol tranquillisé portent moins de richesse?
Laissez là ce palais : rebelle à vos efforts,
Vous ne le verrez point déployer au dehors
Les balcons élégans, ni l'altière colonne;
Au dedans, ces lambris où la flamme rayonne,
Ces parquets, ces tapis, ces vases précieux,
De la peinture enfin le luxe industrieux.
En effet, le compas qui traça son enceinte,
Dans sa forme a laissé je ne sais quelle empreinte
Nuisible aux tons divers des embellissemens;
Et l'équerre a gâté jusques aux fondemens.
Que dis-je ? l'Univers n'est plus qu'un vieux système,
Qui croule évidemment et fait tort à Dieu même.

Ah! répondez plutôt que, sourds à la raison,
Que du génie à nous mesurant l'horizon,
Esclaves de la mode et de ses goûts factices,
Nous bornons notre essor à d'informes esquisses.
Ce n'est pas l'unité qui produit la langueur;
C'est nous seuls qui manquons de sève et de vigueur.
Quand le blé dépérit sous sa pâle verdure,
Au lieu d'en accuser une folle culture,
L'oisiveté du soc, l'indolence des bras,

On impute au terrain les défauts qu'il n'a pas.
Cependant ma Déesse eût levé les obstacles ;
Sa marche organisée enfante des miracles.
Clarté, précision, contrastes, mouvemens,
Variété de tours, de traits, de sentimens,
La chaîne des rapports, celle des convenances,
Elle assure à l'esprit toutes les jouissances.
Faut-il d'une main ferme et sans confusion
De l'immense Épopée embrasser l'action ;
Au vrai subordonner les faits imaginaires ;
Distinguer, assortir, marquer les caractères ;
Soutenir l'intérêt, l'attacher au héros
Qui, sans les dégrader, plane sur ses rivaux :
Elle pourvoit à tout, et nourrit l'étincelle
Qui des fiers combattans prolonge la querelle.
Elle sait à propos anticiper les temps ;
Elle amène, elle joint au tissu de ses plans
De Vulcain la tonnante et prophétique égide,
L'écharpe de Cypris et le souris d'Armide ;
Ou menaçant de loin dans sa postérité
Le Troyen fondateur de la grande cité,
Prête à Didon mourante, avec des cris de rage,
Cet effrayant appel au vengeur de Carthage.
Notre scène lui doit l'ordre et la majesté ;
Rousseau, de ses écarts l'austère dignité.
Descend-elle à la Fable, à l'Idylle naïve ?

L'acteur a plus d'attrait, la morale est plus vive.
De l'Élégie en deuil elle suit les soupirs,
Et ces brusques reflux de la plainte aux désirs;
Enfin, par son pouvoir, l'innocent badinage
Dans les cours s'insinue et délasse le sage.
Tels ces sucs souterrains gonflent, à flots couverts,
Les vergers, les coteaux, les monts et les déserts.

Pourquoi l'antiquité surpasse-t-elle encore
Ces fruits prématurés qui ne cessent d'éclore?
C'est que, partout fidèle à ce guide sacré,
Grave ou riante, tendre et sublime à son gré,
Elle n'a pas rougi de plier la première
Pour nous assujettir à ce frein salutaire.
Ceux qui l'ont dédaigné, par un juste mépris,
S'éteignent sous la tombe oubliés et flétris;
Ceux qui l'ont respecté, vivent dans nos hommages,
Beaux d'un éclat viril et du lustre des âges.
Ainsi règnent Corneille, et Molière et Pascal,
La Fontaine, si vrai dans un monde idéal;
Ainsi nous touche encor l'aimable Iphigénie;
Ainsi, plein de gaîté, de sens et d'énergie,
Censeur de nos travers, arbitre des talens,
Boileau gravit le Pinde et monte aux premiers rangs.

Mais j'ai vu s'élever l'aigle de l'éloquence,

Le foudre des grandeurs, l'oracle de la France.
C'est lui qui vous dira si la réflexion
Décolore ou mûrit la persuasion ;
Si les faits pris de haut et liés à leur source
Entravent l'orateur ou raniment sa course.
Quelle pompe funèbre attriste ses regards ?
La fille de Henri, la veuve des Stuarts,
Après tant de douleurs au tombeau descendue,
Consterne la Tamise et la Seine éperdue.
Il paraît : sur son front pensif, religieux,
Se prononce la cause et du sceptre et des cieux.
Entre le diadème et sa perte prochaine,
Il a placé l'épouse et la mère et la Reine.
Je frémis de pitié, de surprise et d'horreur ;
J'attends avec effroi l'épreuve du malheur.
Plus il semble étaler l'orgueil de l'origine,
Plus je tremble en secret pour l'auguste héroïne.
Mais comme il nous rassure en peignant sa bonté,
Et son accueil royal, et son humilité ;
Cet asile de paix, ce pieux sanctuaire,
Confident de ses dons, témoin de sa prière,
Où le troupeau fidèle, introduit, consolé,
Retrouve le bercail dont il fut exilé !
A peine le nuage a vomi la tempête,
Les sectes, les partis et Cromwel à leur tête,
Elle vole aussitôt de l'autel aux combats ;

Elle couvre les mers de vaisseaux, de soldats;
Les flots importunés en grondant s'aplanissent;
Les villes, les remparts, les camps armés fléchissent:
Quel destin rigoureux s'oppose à ses progrès,
Et dans l'instant fatal arrête le succès?
O vertus! ô regrets! ô femme incomparable,
Sur des débris fumans restée inébranlable!
Tu n'as plus que l'exil et les derniers adieux:
Ah! cache encor les pleurs qui roulent dans tes yeux.
Mais, pour prix de sa foi, pour prix de sa tendresse,
Dieu garde le berceau d'une jeune princesse;
Ce Dieu lui montrera, par ses mains redressé,
Le trône qu'elle a vu lâchement renversé.
Hélas! dans ces tableaux de lugubre mémoire,
Bossuet lisait-il notre sanglante histoire?
Que sa plume vous serve et de règle et d'appui:
Inventez, ordonnez, accordez comme lui,
Des grands événemens courageux interprètes,
La trompette héroïque aux accens des Prophètes.

Un Monarque éclairé nous garantit la paix,
Le plus cher des trésors, le plus doux des bienfaits.
N'osez-vous reposer à son naissant ombrage?
N'osez-vous la chanter, assis sur le rivage?
Louis, pour l'affermir contre tous les assauts,
De la Religion rallume les flambeaux,

Comprime la licence, implacable furie,
Dont le délire insulte aux maux de la patrie.
Échauffez votre zèle à ses saintes ardeurs,
Et modelez sur lui l'expression des mœurs.
Nous portions l'épouvante à l'Europe guerrière,
Soumettons de nouveau l'Europe littéraire.
Ainsi vous entrerez dans ses nobles projets.
Nous sommes ses enfans bien plus que ses sujets.
S'il vit pour nous d'espoir, de soins, de prévoyance,
Vivons pour lui d'amour et de reconnaissance.
Mettons tous à ses pieds, de nous-mêmes vainqueurs,
Nos bras, nos volontés, nos écrits et nos cœurs.

Caractère distinctif

De la Poésie et de l'Eloquence. (1)

Oh ! que l'antiquité me charme et m'intéresse !
Qu'elle est belle de goût, de grâce et de sagesse !
Un printemps éternel entretient ses attraits ;
Ses fruits comme ses fleurs ne nous trompent jamais.
La nature se plaît à parer son ouvrage.
Pourquoi donc négliger un si noble héritage ?
Cet orgueil novateur qui, sous de faux dehors,
Confond tous les devoirs, détruit tous les rapports,
Aurait-il conjuré des muses de la Seine
Le déplorable exil, ou la chute prochaine ?
Dans tous ces vains tableaux offerts à mes regards,

(1) Cette *Semonce* a été prononcée dans une séance de l'Académie des Jeux Floraux, le 14 janvier 1821.

Je ne reconnais plus les premiers des beaux arts.
L'Éloquence rougit de sa propre noblesse;
Et de la Poésie empruntant la mollesse,
Sous de légers atours flétrit sa dignité :
Celle-ci, dépouillant sa piquante gaîté,
Son aimable abandon, son aisance et ses grâces,
De son austère sœur suit pesamment les traces.
Des attributs communs, des besoins mutuels
Ont dû les rapprocher par des nœuds fraternels;
Je le sais, et ma muse entre ces deux rivales
N'ira point allumer des discordes fatales.
Mais chacune a son air, son style, ses couleurs
Indépendans des lieux, des siècles et des mœurs,
Que l'œil saisit d'abord, que l'esprit détermine.
Osons donc remonter jusqu'à leur origine,
Marquer leur caractère; et sans blesser les lois
Dont le pouvoir étend ou resserre nos droits,
Sur leur front aujourd'hui replaçons la couronne
Que le rang leur assigne, et qu'Apollon leur donne.
L'Olympe, nous dit-on, voyait avec regret
Que l'homme, encor borné dans son être imparfait,
Ne pût ni concevoir la céleste influence,
Ni deviner l'essor de son intelligence.
« Réparons cet oubli, dit le Père des Dieux;
» Éclairons les mortels en nous rapprochant d'eux.
» Ils ont vu dans Alcide, et senti dans Hélène,
» Un pouvoir au-dessus de la faiblesse humaine.

» Le génie est le don qui reste à ma bonté ;
» Le génie est l'agent de la Divinité :
» Au soin de nos autels je l'ai cru nécessaire,
» Et je veux que la Grèce enfante son Homère. »

Vous avez vu les flots, quand l'horizon vermeil
Y dessine du jour l'éblouissant réveil :
D'or, de pourpre et d'azur les vagues étincellent ;
Les rayons divisés en roulant s'amoncellent ;
La lumière est partout, et le nocher joyeux
Sillonne avec audace un océan de feux.
Aux rives du Melès, tel et plus pur encore,
L'astre de l'Épopée éclate à son aurore.
Salut, des cœurs pieux touchant consolateur !
De nos créations premier régulateur,
Salut ! je viens puiser à ta source immortelle
Les préceptes sacrés qu'ici ma voix rappelle.

La Poésie, ardente en tous ses mouvemens,
Vit d'inspirations, de libres sentimens.
Elle agrandit l'espace, et de sa main féconde
Peuple à sa volonté le ciel, la terre et l'onde.

Va-t-elle réveiller sous des débris muets
Les grands noms endormis à côté des hauts faits ?
Pareille aux traits de feu qui fendent les nuages,
Elle perce le voile épaissi sur les âges,

S'élance tout à coup à leur extrémité,
Et se plaît à nous perdre en leur immensité.
Ce n'est plus l'intérêt des passions humaines
Qui balance la paix, qui fomente les haines,
Et des événemens change ou fixe le cours :
Ce sont des Dieux jaloux armés contre nos jours,
Qui, vengeant par nos mains leurs antiques querelles,
De leurs propres fureurs sèment les étincelles,
Poussent l'ambition au milieu des combats,
Et brisent tour à tour ou fondent les États.
Ami du merveilleux, l'esprit avec ivresse
Adopte ces erreurs qui flattent sa faiblesse.
Dans cet ordre nouveau, dans ce monde enchanté,
Il sent croître sa force et son activité ;
C'est un souffle puissant qui l'agite et l'enflamme.
La Poésie a lu dans les replis de l'ame :
Elle sait qu'à regret consultant ce miroir,
L'amour propre l'évite et frémit de s'y voir ;
Que le vrai jusqu'à nous darde en vain sa lumière,
Si d'un riant détour l'adresse mensongère
N'a point su ménager de faciles abords ;
Qu'enfin, pour les porter aux généreux efforts,
Sur un vaste théâtre il faut placer les hommes,
Et nous peindre à nos yeux plus grands que nous ne sommes.
Elle choisit aussi, pour remplir ses desseins,
Ces mortels au-dessus des vulgaires humains,
Ces héros dont les coups annoncent à la terre

Les dignes favoris du Maître du tonnerre;
Elle ébranle le Tibre au bruit de mille exploits,
Et devant les Césars déjà courbe les Rois.
Eh! qui peut l'égaler dans sa magnificence?
Les prestiges de l'art sont mis en sa puissance;
C'est par les ornemens qu'éclate sa beauté;
Elle doit tout son lustre à leur variété:
L'univers contribue aux frais de sa parure.
Voyez-la rechercher dans toute la nature
Ces contrastes frappans, ces rapports curieux
Qu'offrent autour de nous et la terre et les cieux;
Rapports consolateurs qui doublent l'existence,
Font voyager l'esprit dans un espace immense,
L'opposent à lui-même, et portent dans les cœurs
La surprise, la joie, ou de tendres douleurs.
Dirai-je sa vivante et magique harmonie?
La lyre est dans ses mains le sceptre du génie.
O prodige! les bois inclinent leurs rameaux;
Un Dieu dérobe Alceste à la nuit des tombeaux;
Le tigre désarmé repose sa colère;
Et moi-même, où m'entraîne un charme involontaire?
Je cède à ce pouvoir : ces sons mélodieux
Ont attaché mon cœur, mon oreille et mes yeux.
Ici grondent les flots; là, sur leur sein docile
Je vois du Dieu des mers glisser la nef agile.
Tantôt je crois descendre et gémir sur ces bords
Où l'affreuse Euménide éveille les remords;

Cerbère jusqu'à moi roule sa voix terrible;
J'entends du Phlégéton tonner le gouffre horrible;
J'entends les fouets vengeurs, le bruit aigu des fers;
Je ressens tous les maux qu'inventent les enfers.
Tantôt de l'Élysée habitant les bocages,
Je retrouve la paix sous ces pieux ombrages;
Les tranquilles accords d'un vers doux et flatteur
Me bercent mollement dans les bras du bonheur.
Ainsi la Poésie, en images fertile,
Toujours par le plaisir nous conduit à l'utile,
Et dispose des temps, des êtres et des lieux.

L'Éloquence n'a point cet air ambitieux;
Tout frivole appareil serait indigne d'elle.
C'est un guide sacré; c'est un témoin fidèle
Qui dépose avec force et sans malignité,
Qui s'énonce sans fard, mais avec dignité.
Les temples, le sénat, le barreau, la tribune,
Les intérêts privés et la cause commune,
Voilà de ses travaux l'objet religieux,
Le champ inépuisable et toujours glorieux.
Elle sèche des pleurs, ou prévient des naufrages;
De la probité seule elle attend les suffrages;
Les molles voluptés, les jeux de Sybaris
Révoltent sa pudeur, excitent ses mépris.

Elle peut cependant s'étayer du poète.
C'est là que du génie, énergique interprète,

L'imagination tient ses trésors ouverts ;
Là, Bossuet s'anime au foyer des beaux vers ;
Là, ressortent les mœurs fidèlement tracées ;
Là, le style s'élève au niveau des pensées,
Plein de rapidité, de grâce et de vigueur ;
L'Éloquence s'y plie au nombre imitateur,
Et combinant des mots l'agréable cadence,
Soumet par la douceur ou par la véhémence.

Décrit-elle l'histoire et ces prompts changemens,
Ces reflux orageux et du sort et des temps,
Ces sanglans démêlés, ces leçons redoutables
Que donnent en tombant cent peuples lamentables?
Qu'elle s'empare encor du langage des Dieux :
Tel Thucydide peint les exploits belliqueux ;
Ainsi d'Albe et de Rome exprimant les alarmes,
Tite-Live intéresse au destin de leurs armes.

Et lorsque pénétrant d'un regard curieux
Ces corps de feux mouvans, ce dôme radieux,
Elle ose en embrasser la vaste architecture
Et de tous ses secrets dépouiller la nature ;
Alors, pour l'égaler dans son immensité,
Dans sa magnificence et dans sa majesté,
Elle doit adopter des maîtres de la lyre
Et l'aile infatigable et le bouillant délire.
Buffon, peintre immortel! Dieu lui-même en ton sein

BIBLIOTHÈQUE DE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

Déposa de ses plans l'adorable dessin.
Comme lui du chaos tu fais jaillir les mondes,
Et les rayons du jour et les sources profondes;
Comme lui tu répands les tributs des saisons,
L'or pourpré des coteaux, l'or flottant des vallons.
Le coursier près de toi lève sa tête altière;
Le lion en grondant hérisse sa crinière;
Et de ses vêtemens l'oiseau tout orgueilleux
S'échappe de tes mains pour planer dans les cieux.
L'homme, l'homme sur-tout, étonné de lui-même,
Semble de l'Univers ceindre le diadême.

Mais c'est peu d'être peintre, il faut parler au cœur;
Le poète y doit tendre ainsi que l'orateur.
Ils vont au même but par un chemin contraire;
L'un est impérieux, l'autre est jaloux de plaire.
Du poids de la raison l'un veut nous accabler;
L'autre, pour nous convaincre, aime à dissimuler.
Pareil au conquérant qui, fier de son courage,
Foule aux pieds tout obstacle et sème l'esclavage,
L'orateur jusqu'à nous pénètre hardiment,
Et veut tout asservir à son commandement.
Le poète, de l'homme ami toujours sensible,
Sait nous envelopper d'une chaîne invisible;
Notre cœur a déjà perdu sa liberté,
Et ne s'aperçoit pas de sa captivité :
Telles d'humides nuits, telle une fraîche aurore,

Baignent sans bruit le sol où les fleurs vont éclore.
L'exemple parle mieux que la réflexion :
Au chantre de Mentor comparez Massillon.
Tous deux, vous le savez, se proposent d'instruire
Des Princes destinés au salut de l'empire ;
Tous deux, nobles rivaux, brûlent d'un zèle égal
Pour la France souffrante et pour le sang royal.
D'un côté, c'est la fable et sa douce ambroisie,
C'est d'un style ingénu l'aimable poésie ;
De l'autre, un dogme saint, le dogme de la foi
Conduisant avec lui l'espérance et l'effroi,
Des fautes du pouvoir surveillant redoutable,
Des pleurs de l'opprimé vengeur inexorable.
Ici j'aime un Socrate, un conteur amusant
Qui badine avec l'âge et l'humeur d'un enfant ;
Là j'écoute un vieillard qui, plein d'expérience,
Et d'une cour nouvelle observant la licence,
D'un Roi pupille encor prémunit la candeur,
Et par la piété l'élève à la grandeur.
Des plans et des ressorts remarquez la justesse ;
Partout la force unie à la délicatesse.
Dans un même dessein quelle diversité !
Quel concours d'agrément et de fécondité !
L'art ne saurait créer de plus parfaits modèles ;
Les Rois n'auront jamais de guides plus fidèles.

Tu les liras un jour ces écrits précieux,

Ces écrits où lisaient tes illustres aïeux,
Ange médiateur que le ciel nous envoie :
Faut-il que ta naissance, en répandant la joie,
Mêle encor dans nos yeux les larmes et les ris !
Hélas ! tes premiers sons, et ton premier souris
Ne seront point payés des caresses d'un père !
O douleur ! ô regrets ! ô généreuse mère !
Elle ne veut répondre au plus noir des forfaits
Qu'en nous offrant un gage et d'amour et de paix.
Elle invite l'armée à la couche orpheline,
Aux baisers innocens d'une bouche enfantine,
D'une bouche où déjà rayonnent le pardon,
La bonté confiante et l'ame d'un Bourbon.
Ah ! croîs, ô de nos lis tige auguste et chérie,
Sous l'œil d'une héroïne, au sein de la patrie ;
Croîs, et montre à l'Europe un triomphe nouveau,
En rattachant nos cœurs à ton divin berceau !

Epitres.

Aux Mânes de Le Franc.[1]

QUAND Rome eut vu tomber, avec sa liberté,
Ces héros citoyens dont la mâle fierté,
En repoussant le faste et l'oisive opulence,
Fit respecter les lois, les mœurs, l'indépendance;
Qui tous dans leur Sénat semblaient moins des mortels
Que des Dieux descendus sur leurs propres autels,
De ces républicains noble et vivante image,
Caton seul aux tyrans opposait son courage,
Et rappelait encore aux Romains abattus
Les droits de la patrie et cent ans de vertus.

(1) Cet Ouvrage a été couronné par l'Académie des Jeux Floraux.

Tel tu parus toi-même, ô poète sublime !
Des mœurs et des talens défenseur magnanime,
Quand la France eut perdu tous ces chantres divins
Dont le commun triomphe agrandit ses destins;
Qui, sages sans orgueil, et rivaux sans bassesse,
Alliaient le génie à la délicatesse,
Et dans leurs vers sacrés, oracles de l'honneur,
Aux rayons du bon sens épuraient le bonheur.

Héritier de leur goût, dans la même carrière,
Tu soutins des beaux-arts la dignité première;
Disciple imitateur de ces maîtres fameux,
Tu sus d'un vol hardi t'élancer avec eux.
En observant leurs lois, tu partageas leur gloire,
Et le même laurier couronne ta victoire.
Tandis que mille auteurs, l'un par l'autre abusés,
Dédaignant les sentiers par la raison tracés,
Suivaient l'erreur altière en ses routes nouvelles,
Osaient même insulter aux plus parfaits modèles,
Ou par les jeux brillans d'un pinceau séducteur,
Fascinaient les esprits sans échauffer le cœur;
Amant respectueux de la belle nature,
Tu rejetais loin d'elle une indigne parure,
Et d'un luxe honteux dégageant tous ses traits,
Tu lui rendais sa pompe et ses chastes attraits :
Doux et majestueux, simple et touchant comme elle,

Toujours dans tes écrits tu lui restas fidèle.
Tu la vengeais toi seul de tant de fils ingrats (1) :
Ton culte réparait leurs lâches attentats.

Que ne puis-je, animé du feu de ton génie,
Monter ma faible lyre à ta vive harmonie !
Des Prophètes encore on entendrait la voix
Retentir dans Sion et menacer les Rois ;
On verrait l'Éternel, au bruit de son tonnerre,
Faire trembler les cieux et tressaillir la terre ;
Aux enfans de Jacob ouvrir le sein des flots,
Engloutir Pharaon dans ces affreux tombeaux ;
Saper les fondemens d'une cité coupable (2),
Faire éclater au loin sa chute épouvantable,
Et de son bras puissant signaler tour à tour
La peine, le bienfait, la vengeance et l'amour.

D'une Reine mourante, en proie à ses alarmes (3),
J'oserais retracer la tendresse et les charmes :
Ses remords, ses désirs, le trouble de ses sens
Renaîtraient dans mes vers rapides et brûlans.
Qui ne plaindrait tes maux, amante infortunée ?

---

(1) On convient, qu'après J. B. Rousseau, Le Franc fut le premier qui sut conserver à la poésie sa *facture* antique.
(*Note de l'Auteur.*)

(2) La destruction de Ninive.

(3) La tragédie de Didon.

Quel destin à ta flamme a pu ravir Énée ?
Ah ! combien tes revers nous ont coûté de pleurs !
Et toi, qui fis parler ses touchantes douleurs,
Toi, Le Franc, qui pouvais des seuls fruits de ta veine,
En déployant ta force, enorgueillir la scène,
Que n'as-tu rappelé, par quelque essai nouveau,
La touche de Racine, et le goût du vrai beau ?
J'irai du moins, j'irai chercher dans tes ouvrages
Cette saine raison, digne de nos suffrages,
Qui, compagne de l'ordre et de la vérité,
Sait unir la candeur avec l'austérité ;
Qui, formée aux leçons d'Aristippe et d'Horace,
Respire la fraîcheur, l'énergie et la grâce,
Et sans ambition, sans frivole ornement,
Intéresse l'esprit et parle au sentiment.
Laisse-moi sur tes pas, dans ton joli voyage,
Cueillir, en t'admirant, les fleurs du badinage,
Ces fleurs qu'Anacréon vient remettre en tes mains.
Contemplons-les encor ces lieux où les Romains,
Sur tous les monumens qu'éleva leur puissance,
Ont gravé leur orgueil et leur magnificence.
Je veux me reposer dans le vallon charmant
Que Laure embellissait aux yeux de son amant.
Mais j'entends répéter l'hymne où de notre Orphée (1)

(1) Son Ode aux Mânes de Rousseau.

Ton bras victorieux relève le trophée,
Où tu brises les traits de ses persécuteurs,
Trop cruels artisans de ses longues douleurs.
Là, ta verve étincelle et ta vertu s'enflamme;
Chaque mot est un trait échappé de ton ame :
L'ami que tu défends n'a point souillé son cœur,
Et tout son crime, hélas! n'est que dans son malheur.
Comme lui, n'as-tu pas, dans le cours de ta vie,
Des rayons de ta gloire importuné l'envie ?
Tu pouvais foudroyer d'audacieux Titans;
Mais, bravant leurs complots et leurs cris impuissans,
Trop grand pour t'abaisser à repousser l'offense,
Tu ne leur opposas qu'un généreux silence.
Loin du chaos obscur d'où fuit la vérité,
Où périssent les arts, l'honneur, l'humanité;
Loin des nombreux écueils d'une mer en furie,
Tu vins chercher un port au sein de ta patrie.
Tel un sage autrefois, abandonnant l'État
Dont un tyran superbe opprimait le Sénat,
Tranquille et dégagé de toute servitude,
Vint habiter Tuscule, y cultiver l'étude.
Tu suivis son exemple : un aimable Tibur
T'offrit dans ses bosquets le bonheur le plus pur.
A ce sort inconnu, mais dont la jouissance
Est chère au sentiment, plaît à l'homme qui pense,
Ta muse doit peut-être et ces mâles accens

Et ces rares vertus qui parent tes talens.
Le doux ruisseau qui coule en un bois solitaire,
Y conserve en secret une onde toujours claire ;
Dans les champs découverts quand son cours l'a porté,
Il perd et sa fraîcheur et sa limpidité.
Ta retraite est un trône, un temple où je t'admire :
Je t'y vois, entouré des maîtres de la lyre,
Reproduire les Grecs, imiter les Romains (1),
Et marcher le rival des plus grands des humains.
Ici, de tes vergers tu soignes la parure ;
Sous ces berceaux mouvans, sous ces dais de verdure,
Tu démasques le vice et confonds nos erreurs.
Là, tes sages conseils guident les laboureurs (2) ;
Organe de leurs droits, pour eux ta bienfaisance
En ses premiers canaux ramène l'abondance.
Dans l'auguste édifice, au pied de cet autel (3),
De ton ardente foi monument solennel,
Tu venais te soumettre au culte de nos pères,
De la Religion adorer les mystères,
Y puiser de tes chants la sainte majesté,
En t'élevant toi-même à la Divinité.

---

(1) Différentes versions d'auteurs grecs et latins.

(2) Ouvrages sur l'Agriculture.

(3) L'église de Pompignan, qu'il a fait rebâtir à ses dépens.

De tes utiles jours tel fut l'heureux partage ;
La piété, les arts, en ont réglé l'usage :
Ta mort en révéla les glorieux secrets.
Que tes derniers momens sont chers à nos regrets !
Qu'ils doivent consoler l'homme juste et sensible
Qui sut se renfermer dans sa vertu paisible !
L'envie a disparu : la sincère amitié
Recueille tes soupirs et gémit de moitié ;
Tes regards sont témoins des pleurs de l'indigence,
Et tu meurs dans le sein de la reconnaissance.
Tu meurs : déjà ton ombre, en ces vallons couverts
De myrtes printaniers, de lauriers toujours verts,
Va se placer au rang des célèbres poètes.
Tous, pour te recevoir, ont quitté leurs retraites :
Ils contemplent dans toi leur digne successeur,
Et Rousseau triomphant embrasse son vengeur.

A Delille,

Sur son Voyage dans la Grèce.(1)

Ainsi ces bords heureux, ces beaux champs où la Grèce
Couronnait la valeur, les arts et la sagesse,
Asservis sous le joug d'un stupide oppresseur,
Tristes jouets du sort, languissent sans honneur?

Tu les as vus ces lieux jadis si pleins de charmes.
Que tes yeux attendris ont dû verser de larmes
Sur les restes épars des plus grands des humains,

(1) Cette Épître obtint à son auteur l'un des prix décernés par l'Académie des Jeux Floraux. A l'époque où elle fut composée, on ne pouvait guère espérer que la Grèce briserait le joug des Musulmans.

Sur les tombeaux sacrés de ces chantres divins
Qui, formant ta raison, dans le printemps de l'âge,
T'apprirent à parler leur sublime langage!

Ami de la nature et né pour l'embellir,
Je sais combien ton cœur brûle de recueillir
Ces tableaux précieux que, d'une main féconde,
Elle a semés au loin sur la scène du monde.
Dans la Grèce sur-tout elle appelait tes pas;
C'est là que dans sa pompe et ses plus doux appas,
Offrant un sol fertile ou des rochers sauvages,
Le calme de la mer et ses bruyans orages,
Ces vallons, ces forêts, ces îles où les flots
Aimaient à répéter l'or mouvant des coteaux,
Elle enchantait les sens, elle échauffait l'audace,
Imprimait aux talens l'énergie et la grâce,
Et chez un peuple aimable, ardent, industrieux,
Prodiguait les plaisirs, les héros et les Dieux.

Mais que lui reste-t-il de sa beauté première?
Vénus en soupirant a déserté Cythère;
L'Hélicon a perdu toute sa majesté:
L'Olympe solitaire est sans Divinité.
Qu'êtes-vous devenus, bois témoins de ces fêtes
Qui créaient des soldats en formant des athlètes;
Où Pindare suivait les jeunes combattans,
Préparait aux vainqueurs la pompe de ses chants;

Et laissant Phidias, sous de rians ombrages,
En marbre de Paros consacrer leurs images,
Dans le brûlant essor d'un génie exalté
Leur promettait l'encens de la postérité?
Que dis-je? à regret même accordant sa lumière,
L'astre du jour s'indigne, au haut de sa carrière,
De ne plus éclairer que de vastes déserts,
Des marais dont la fange empoisonne les airs.
Le soc cultivateur qu'apporta Triptolême,
Le soc que dans tes vers tu célébras toi-même,
Ose à peine y tracer quelques légers sillons;
L'herbe impure succède à l'épi des moissons;
Et Cybèle, luttant contre l'homme et les âges,
Semble avoir succombé sous leurs communs outrages.

Tu n'allais pas sans doute étudier les mœurs
De ces êtres grossiers, flétris par les malheurs,
Vil fardeau d'une terre autrefois adorée,
Et comme eux maintenant à l'opprobre livrée :
Quel trait peut présenter à de mâles pinceaux
L'ame qui, par mollesse, insensible à ses maux,
S'endort ou se réveille en caressant sa chaîne?
Ce n'est point dans les fers où notre orgueil l'enchaîne,
Mais sous les feux du jour, et dans les champs de l'air,
Que l'œil doit contempler l'oiseau de Jupiter.

Ah! n'y demande plus la nation polie

Qui sut parer de fleurs les ronces de la vie,
Et calmant des Romains le foudre ensanglanté,
Adoucissait le joug de l'Univers dompté.
Dans le fond d'un sérail, sous la garde cruelle
Des monstres qu'un barbare a placés autour d'elle,
Vois gémir la beauté qui fut chère aux neuf Sœurs,
Qu'Anacréon chantait sur des tons si flatteurs.

Aujourd'hui, tu le sais, ces farouches esclaves,
Insolens dans la honte, et fiers dans leurs entraves,
Rendent à l'étranger noblement curieux
Le mépris dont les couvre un despote odieux.
Ils foulent sans remords, en un repos stupide,
Les cendres de Platon, la tombe d'Euripide :
Leur abrutissement s'offense de nos pleurs.
Là, sous un front serein, déguisant ses douleurs,
Entouré de soupçons, il faut que le génie
Marche toujours armé contre leur perfidie.

Pourquoi donc t'arracher des bras de tes amis,
Te soustraire à l'hommage, aux vœux de ton pays ?
L'arbre qui, sur le sol d'où sa tige s'élance,
Trouve un horizon pur, des sucs en abondance,
Et voit chérir en paix l'ombre de ses rameaux,
Doit-il d'un ciel funeste affronter les fléaux ?
Beaux arts, je reconnais ce généreux délire,
Ce doux besoin des cœurs soumis à votre empire ;

Leur patrie est partout où fut votre berceau,
Sous les cieux d'où partit votre immortel flambeau :
Pour y suivre vos pas, y puiser des exemples,
Pour y baiser du moins la trace de vos temples,
Ils bravent les saisons, la flamme des volcans,
Et les périls de l'onde et le fer des tyrans.
Ils volent ressaisir leur brillant héritage;
Tout, jusqu'à vos débris, devient leur apanage;
Le temps les couvre en vain de son obscurité :
L'illusion, semblable à la Divinité,
Qui de l'affreux chaos fit jaillir la lumière,
De tous ces monumens ranime la poussière :
Les siècles, les États, leurs héros, leurs exploits,
Tout ce qu'ils ont été, reparaît à sa voix.

Dis-nous quels souvenirs frappèrent ta pensée,
Quand tout à coup s'offrit à ta vue empressée
Cette mer où le Grec s'élança tant de fois
Pour repousser le Perse et défendre ses lois;
Où, dans la liberté d'une paix florissante,
Les talens promenaient leur troupe triomphante ?
Dans quel ravissement tes yeux, de tous côtés,
Se retraçaient, cherchaient ces groupes de cités
Éparses en festons sur ces plaines liquides,
Et qui toutes de gloire et de périls avides,
Au premier cri de Mars, du sein de leurs foyers,
Soudain précipitaient d'invincibles guerriers,

Sûres de retrouver, pour célébrer leurs fêtes,
Le ciseau de l'artiste et le luth des poètes.
Chaque lieu, chaque objet vit et parle à tes sens ;
Que de mânes fameux réclament ton encens !
D'Homère ici ta voix interroge la cendre ;
Tu suis encor sa muse aux rives du Scamandre.
Là, plaignant de Sapho les funestes amours,
Tu gémis du destin qui termina ses jours.
Non, ce n'est pas en vain qu'à la vertu fidèle
Sparte en ses murs formait des enfans dignes d'elle ;
Et dédaignant l'éclat d'un luxe corrupteur,
Sur sa pauvreté mâle établit sa grandeur :
Le saint recueillement, l'héroïque constance
De son auguste enceinte habitent le silence ;
Et tu crois voir Lycurgue à ses fiers nourrissons
Dicter en Dieu puissant ses austères leçons.

D'où naissent les transports que tu contiens à peine ?
Enfin, tu l'as touché ce sol où fut Athène,
Athène dont Pallas éleva les remparts,
L'oracle de la Grèce et la reine des arts.
Voilà donc ce séjour des Filles de Mémoire,
Qu'Apelle embellissait sous l'œil de la victoire,
Où veillait Aristide, où, d'un foudre vainqueur,
Démosthène écrasait un lâche usurpateur ?
Oh ! montre-moi ces arcs, ces temples magnifiques,
Ces jardins d'Épicure, et ces rians portiques

Où des sages sans faste, et pleins d'urbanité,
D'une parure aimable ornant la vérité,
De l'État agrandi soutenaient les colonnes ;
Le vice, à leur aspect, y brisa ses couronnes ;
Les Rois même venaient implorer leurs bienfaits :
Et contre eux l'imposture osa lancer ses traits !
O regrets superflus ! ô désespoir ! ô crime !
C'est ici que Socrate expirait sa victime.
Quoi ! ce peuple qu'on vit, d'une si noble ardeur,
Se disputer l'estime, et marcher à l'honneur ;
Qui, dans un même asile, au nom de la patrie,
Fit asseoir les vertus à côté du génie,
L'Athénien, cruel en ses égaremens,
Joignit l'ingratitude aux plus doux sentimens ?
Mais nous qui le jugeons, aveugles que nous sommes,
Avons-nous su toujours respecter les grands hommes ?

A travers ces lambeaux tristement isolés,
Ces temples avilis, ces bustes mutilés,
Je t'entends réclamer ces merveilleux ouvrages
Dont l'ardent Périclès décorait ces rivages :
Tu voudrais que la terre, ouvrant soudain ses flancs,
Te rendît ou l'airain, ou ces marbres vivans,
Authentiques témoins de ces siècles de gloire,
Dont ce qui t'environne a perdu la mémoire.
Hélas ! tout a péri du même coup frappé,
Dans une affreuse nuit tout fut enveloppé.

Sans doute en ce moment, une céleste égide
Prit soin de vous sauver de la flamme homicide,
Source de la pensée, énergiques écrits,
Qui fécondez encor nos cœurs et nos esprits :
Consolez-nous du moins de ces pertes cruelles.
Et toi qui, non content d'y choisir tes modèles,
As visité le sol et les cieux enchanteurs
Où furent inspirés leurs sublimes auteurs,
Élève un monument qui venge leur patrie;
Tu peux rendre à la Grèce une nouvelle vie;
Les arts dans cet espoir t'ont vu quitter nos bords,
Par un si digne hommage ennoblis tes accords;
Tes chants ramèneront sur les bords de la Seine
Et les vertus de Sparte, et les beaux jours d'Athène.

A M. de C.

Ainsi, poète heureux et philosophe aimable,
Maître de tes loisirs, sous un ciel favorable
Tu sais chanter toi-même et guider les beaux arts.
Sur le cultivateur, arrêtant tes regards,
Tu cherches dans ses traits la main de la nature,
Tu le vois tel qu'il est, aimant sans imposture,
Doux en ses passions, et sage en son repos;
Reprenant sans gémir la chaîne de ses maux,
Et possédant enfin dans ses humbles demeures
Le secret d'oublier et la peine et les heures.
Mais, que dis-je? est-ce à moi de peindre leur bonheur?

J'ai, pour les mieux juger, et tes vers et ton cœur.
De tes tableaux touchans la noble et douce aisance
A réveillé ces goûts si chers à mon enfance,
Ces plaisirs innocens, qu'un ami quelquefois,
Loin du bruit des cités, loin du Louvre des Rois,
Partageait avec moi sous un tranquille ombrage.
Penses-tu que ce faste élégant et sauvage
De quelques fous brillans admirés dans Paris,
En étonnant mes yeux subjuguât mes esprits?
Mais les jeux des hameaux et leurs paisibles fêtes,
Les bergers souriant à leurs jeunes conquêtes,
Leurs propos ingénus, leur facile gaîté,
C'était là le palais de ma félicité.
O champs consolateurs! ô retraites chéries
Des vertus, de la paix, des tendres rêveries,
Que de fois votre aspect ranima dans mon cœur
Les feux de l'amitié, cette mâle vigueur,
Qui foule aux pieds le sort, l'orgueil et les alarmes;
Je vous dois le bonheur d'avoir versé des larmes;
Je vous dois l'art des vers, cet art si précieux
De peindre la beauté, la nature et les Dieux.
Quel œil n'est point séduit, ou quelle ame glacée
Ne sent pas s'enflammer et jaillir la pensée,
Quand les blondes moissons, la pourpre des coteaux,
D'un horizon vermeil nuancent les tableaux.
Nos marbres, nos cristaux, nos riches galeries,

Peuvent-ils égaler l'émail de ces prairies;
Ces vergers, où les fruits mollement balancés,
Tombent en rayons d'or, des rameaux affaissés;
La chaîne de ces bois majestueux et sombres,
Dont le zéphyr prolonge et fait flotter les ombres:
Quel lambris peut valoir ce dôme radieux
D'où l'astre des saisons nous verse tous ses feux,
Où l'écharpe d'Iris répète sa lumière,
Où des nuages purs semés dans sa carrière
En rideaux transparens, sous un dais argenté,
D'un jour riant et doux promènent la clarté.

Ces nobles animaux, dont la force et l'adresse
Ont surmonté l'orgueil ou surpris la faiblesse,
Et qui dans les cités, jouets de nos plaisirs,
Servent le faste altier de nos honteux loisirs,
Ne recouvrent qu'aux champs leur antique vaillance
Et l'ardeur que nourrit l'heureuse indépendance.
C'est là que le coursier déploie avec fierté
Et sa bouillante audace et son agilité;
Que le peuple des airs s'élève, et fait entendre
Les accens d'une voix plus flexible et plus tendre;
Que l'homme, rappelant son ancienne grandeur,
Paraît tel qu'il sortit des mains du Créateur.

Quel poète n'a pas disputé l'avantage

De présenter aux champs un légitime hommage?
J'en atteste Virgile et ses accords divins,
Qui doivent l'égaler aux plus grands des Romains.
Là, Tibulle appelait sa charmante Délie;
Gallus, sa Lycoris; Catulle, sa Lesbie;
Et, près de Lalagé, soupirant ses amours,
Horace renonçait aux faveurs de la cour.
Ceux même dont la muse, au milieu des alarmes,
Suit dans des flots de sang et dans l'horreur des armes
Le conquérant rapide, ou les héros vengeurs,
Sur la scène des champs reposent nos douleurs.

O chantre de Renaud, que j'aime ton génie,
Quand tu peins à nos yeux la sensible Herminie,
Qui, désarmant son front et déposant ses traits,
D'un vêtement champêtre embellit ses attraits,
Dirige les troupeaux et grave sur le hêtre
Des feux quelle veut taire et quelle sent renaître!
Le cœur vient auprès d'elle oublier les combats.
Pourquoi les transformer en des champs de trépas,
Ces lieux où doit couler la source de la vie?
Mais les Rois, dévorés et d'orgueil et d'envie,
Y vident chaque jour leurs démêlés sanglans:
Hélas! était-ce aux Rois à désoler les champs?
Là, parmi les bergers, s'éleva leur enfance;
L'empire des troupeaux préparait leur puissance;

Là, du sol paternel premiers cultivateurs,
Les Maîtres de la terre en furent les pasteurs.
Du moins quelques mortels tenant encore l'urne
Qui répandait les biens dans l'âge de Saturne,
Se plaisent d'adoucir le sort du laboureur,
Et le rendent heureux pour le rendre meilleur.
Ainsi tu fais pour lui circuler la richesse,
La terre sous tes lois recouvre sa noblesse,
Et les champs sont un temple ouvert à nos regards
Pour servir l'amitié, la sagesse et les arts.

A M. de R. (1)

Toi, qui, loin des palais où siége l'imposture,
Joins l'art brillant des vers aux goûts de la nature,
Et dans cet âge, en proie à la frivolité,
Du talent affranchi soutiens la majesté,
Ami tendre et fidèle, ô véritable sage,
D'un encens qui t'est dû reçois le pur hommage.
Au pied de ce tilleul, sous ces berceaux fleuris
Dont ta main éleva les champêtres lambris,

(1) Dans cette Épître, M. Carré a voulu examiner cette question : « *Le bonheur n'existe-t-il que dans la Capitale; et ceux qui en viennent ont-ils le droit d'insulter à la Province?* » L'Auteur était depuis peu de temps établi à Toulouse.

Ma muse près de toi vient emprunter d'Horace
Le bon sens enjoué, la noblesse et la grâce;
Et, trouvant le bonheur sous un ciel étranger,
Le montrer comme un bien que l'on peut échanger.

Ce séjour imposant de la magnificence,
Qui des arts et des Rois atteste la puissance,
Ce Paris, envié de cent climats divers,
Dont la superbe enceinte enferme l'Univers,
Ce temple des beaux arts, cet Olympe où la Seine
A flots respectueux lentement se promène,
J'ose m'en arracher, et sur un autre bord
Renaître indépendant et des lieux et du sort.

Mais n'attends pas de moi que, censeur difficile,
Chagrin par étiquette en mon nouvel asile,
J'imite ce fâcheux, petit maître indiscret,
Traînant partout l'ennui d'un insultant regret,
Qui semble reprocher l'honneur de sa présence,
Et croit que tout Paris se plaint de son absence.
Le ton simple et naïf d'un entretien aisé
Outrage et fait gémir son cœur dépaysé;
Ce geste est trop bourgeois; ce mot insoutenable;
Ces parures sans grâce et d'un goût détestable;
Ce Canal fort plaisant, et même ces remparts,
En ombrageant monsieur, reçoivent ses brocards.

Monsieur en traits légers fait voler la satire :
Le Pont à peine obtient la faveur d'un sourire ;
Ce Pont, qui se recourbe en arcs majestueux
Pour maîtriser l'orgueil d'un fleuve impétueux.

Paris est sa merveille et son Dieu tutélaire :
Paris, Paris lui seul nous style en l'art de plaire.
La mode est à Paris, et les doux yeux sur-tout ;
Sans Paris on n'a rien, Paris nous donne tout.

Supposons que Toulouse, au gré de son caprice,
Lui laisse de sa gloire achever l'édifice,
Et devant les bons mots de ce réformateur,
De ses nobles projets abaisse la hauteur :
Le voyez-vous déjà, plein de sa jeune audace,
Confondre ou bigarrer les objets qu'il déplace,
Combler ce fier bassin, chef-d'œuvre d'un héros
Fameux dans les combats, plus grand dans le repos :
On n'entend plus *frémir les deux mers étonnées*
De voir leurs flots unis aux pieds des Pyrénées.
Où le commerce heureux voguait en liberté
S'élève de ses fleurs la stérile beauté.
De son Palais-Royal, ou de ses Tuileries,
Il range, en s'admirant, les vertes galeries.
Il dit : et sur la scène à sa voix le Milord
S'avance, fastueux, et tout éclatant d'or.

Le vif Abbé frédonne auprès de la Marquise;
Lui-même il croit les joindre et devancer Florise,
Qui, l'éventail armé d'un verre transparent,
Mesure de ses pas le doux balancement;
Tandis que nos oisifs, Mercures en lunettes,
Aidés d'un jonc docile, esquissent nos conquêtes.
Ainsi tout l'appareil de son altier dédain
Se réduit à broder les contours d'un jardin.

Laissons ce papillon, égaré des toilettes,
Revoler aux pompons, éventer les aigrettes,
Et juge parfumé de l'ambre ou des romans,
Apprécier l'étoffe et la couleur du temps.
Qu'il étale à grands frais sa petite importance :
Que sur un char rapide il croise l'opulence,
Ou retourne aux salons admirer un *tapis*,
Et de ses doigts tout fiers *étaler les rubis*.
Est-ce pour lui que Guis a *réveillé la Grèce?*
Qu'Ulysse, voyageur, guidé par *la sagesse*,
Observant les climats et les mœurs des humains,
Courait franchir les mers et hâter ses destins?

Loin de nous à jamais la vanité coupable
De flétrir l'étranger, son hôte, son semblable.
Fuyons sur-tout l'orgueil de ce jeune éventé,
Qui, du pays natal dans Paris transplanté,

Novice imitateur du Vicomte et du Prince,
Garde l'incognito sur le mot de Province,
Ou, méchamment disert dans de froids entretiens,
Se pavane aux dépens de ses concitoyens.
Que le hasard le rende aux bords qui l'ont vu naître,
Il s'alarme, incertain s'il doit les reconnaître;
Il rougit à l'aspect du toit de ses aïeux;
Vous jette ses *bons jours* d'un ton injurieux,
Prétend civiliser la tendresse d'un père,
Et même, en l'embrassant, croit protéger sa mère.

Quel préjugé fatal aveugle ces esprits,
Ennuyés en province, ennuyeux à Paris?
De toute région le commun héritage,
Le bonheur, n'a jamais distingué le rivage.
Pourquoi de ses dégoûts accuser les climats,
Et leur prêter encor nos défauts qu'ils n'ont pas?
Redemander partout Sybaris ou Caprée,
Et de nos lourds Crésus la statue adorée,
C'est limiter son être, et vouloir tout vivant
S'ensevelir soi-même, et se rendre au néant;
C'est attacher son ame à la rouille des vices.
Ah! n'est-il point pour nous d'innocentes délices
Dans cette urbanité, dans ces goûts plus réels
Faits pour unir l'estime aux besoins mutuels?
De la Divinité l'homme est partout l'image;

La nature partout appelle notre hommage.
Entre ces deux tableaux, Buffon près de Pascal,
Sous l'œil de la raison marche d'un pas égal.
Suivons de leurs flambeaux les clartés immortelles :
Du brûlant Africain les sables infidèles,
Ces frimas, noir séjour d'un effrayant sommeil,
Qui semblent repousser tous les traits du soleil,
Et ces vastes déserts, peuplés d'affreux reptiles,
En spectacles, pour nous, seront dès-lors fertiles.

Disciple, faible encor, de ces maîtres fameux,
Mais content de penser, de m'instruire avec eux,
Par un double plaisir j'ai su, dans ces demeures,
Tromper un vain prestige et la course des heures.

Là, ce ciel, toujours pur, et ce bel horizon,
Fait tressaillir ma muse, anime son crayon,
Soit que l'astre du jour épanche sa lumière,
Soit qu'ouvrant à son char sa seconde carrière,
Il permette à sa sœur de conduire à son tour
Les mondes étoilés qui composent sa cour.

Ce mont (1) qui dans les cieux va prolongeant sa cime,
Ou redescend et plonge en un profond abîme,

(1) Les Pyrénées.

Me saisit à la fois de surprise et d'horreur.
Là, ses flancs opposés pressent l'onde en fureur;
Et quand il retentit, battu de la tempête,
La nue en feu se roule et se fend sur sa tête.
Pour étonner encore et pour charmer nos yeux,
Sauvage ou fécondé, sublime ou gracieux,
Tantôt ton front se perd dans un voile d'albâtre,
Puis, tout à coup, déploie un vaste amphithéâtre;
Il s'abaisse tantôt en un vallon mouvant
Où l'or de la moisson erre au souffle du vent;
Là, remonte en coteaux que le midi colore
De ces raisins qu'Hébé nous envierait encore;
Ici, d'ombrages frais il étend un rideau;
De nos cités, plus loin, il suspend le fardeau;
Partout en longs anneaux, replié sur lui-même,
Il forme autour de nous un pompeux diadême.
Ici, d'heureux Bergers soupiraient leurs amours;
Là, s'animait le luth des galans Troubadours;
Ami de la nature et de la solitude,
Là, Vanière, oubliant une pénible étude,
Au murmure des eaux et des zéphyrs flatteurs,
Laissait couler des vers aussi doux que ses mœurs (1).

(1) C'est au *Secourieu*, domaine appartenant à la famille de Resseguier, et situé sur les bords pittoresques de l'Ariége, que le célèbre P. Vanière a composé une partie des derniers livres du *Prædium Rusticum*.

Peindrai-je ces lointains et ces frais paysages,
Ces îles, la parure et l'erreur des rivages ?
Dans l'utile détour où le fleuve arrêté,
Lutte, bondit, écume, et retombe irrité,
N'entend-on pas tonner, sous leur voûte tremblante,
Ces bâtimens hardis où la meule pesante (1),
Tournant au gré du flot qui bouillonne et s'enfuit,
Presse en criant le grain et l'écrase à grand bruit ?
De ces riches aspects, de cette aimable scène,
Je sens que mes regards s'éloignent avec peine.

Mais la cité m'invite à chanter ses trésors ;
J'y vole..... puisse-t-elle avouer mes accords !

Au sein des doctes arts, la gaîté, la décence,
Du tranquille habitant charment la jouissance,
Et sous l'œil d'un Prélat (2) ardent et généreux,
La vertu, les talens font un peuple d'heureux.

A la Religion je vois ouvrir ces temples,
Pleins d'augustes leçons et de touchans exemples,
Où gisent, consacrés en de pieux tombeaux,

---

(1) Les Moulins du Château et du Bazacle, à Toulouse.

(2) M. de Loménie de Brienne, Archevêque de Toulouse, depuis Archevêque de Sens, premier Ministre et Cardinal.

Ceux qui, bravant le glaive et les feux des bourreaux,
Ont posé de la foi l'éternelle colonne (1);
L'autel même de Dieu sert de base à leur trône.
Ces murs religieux défendent la pudeur (2).
Là vient se reposer la plaintive douleur;
Aux pieds de l'art vainqueur la mort obéissante
Soumet l'avidité de sa faux impuissante,
Laisse échapper sa proie, et paraît s'indigner
Que sa rage assouvie ose enfin pardonner (3).
Là, des paisibles nuits perçant les sombres voiles,
Le tube observateur suit le cours des étoiles (4).
Ce tribunal des lois est l'éloquent barreau
Où triomphe Gerbier, où tonne d'Aguesseau (5);
C'est là que, réprimant la fraude ou la licence,
Le magistrat soutient l'équité, l'innocence.
Par de sages leçons ici l'âge en sa fleur
Dérobe au temps jaloux et l'esprit et le cœur (6).

---

(1) L'Église de Saint-Saturnin de Toulouse, l'un des plus beaux monumens du Midi de la France : elle est sur-tout fameuse par le grand nombre de reliques que l'on y conserve.

(2) Les nombreux couvens de femmes qui existaient à Toulouse.

(3) L'École de Médecine et celle de Chirurgie.

(4) L'Observatoire.

(5) Le Parlement.

(6) Les Colléges.

Quel monument pompeux embrasse cette enceinte ?
Son nom seul me présage ou le deuil ou la crainte.
De lâches ravisseurs, de farouches soldats
Y viendront-ils encor, teints du sang des combats,
Tout hérissés de fer, de lances inhumaines,
Traîner insolemment des Rois chargés de chaînes,
Et, parmi les clameurs d'un peuple frémissant,
Enlacer en festons leur barbare présent ?
Un spectacle plus doux orne ce Capitole (1);
Près du meilleur des Rois Thémis en est l'idole,
Et, des tyrans du monde expiant les forfaits,
Cueille pour Apollon les lauriers de la paix (2).

Que de mortels inscrits sur ces fastes célèbres (3)
S'élancent triomphans de l'horreur des ténèbres!

---

(1) L'Hôtel-de-ville, nommé ordinairement *Capitole*.

(2) Allusion à une inscription placée au-dessous de la statue de Henri IV, dans la seconde cour du *Capitole* de Toulouse, sur une porte qui donnait entrée dans une salle nommée le *Grand Consistoire*, où l'Académie des Jeux Floraux tenait des séances publiques, où celle des Arts distribuait des prix, et où les Capitouls rendaient la justice :

Hic Themis dat jura Civibus,
Apollo flores Camœnis,
Minerva palmas Artibus.

(3) *La Galerie des Illustres*, vaste salle de l'Hôtel-de-ville de Toulouse, où l'on a rassemblé les bustes des hommes célèbres nés dans cette ancienne capitale du Languedoc.

Duranti, pour son Roi tombant ensanglanté,
Mais couvert de l'éclat de sa fidélité;
Fermat qui, secondé de son puissant génie,
Préparait à Newton l'empire d'Uranie;
Et ce savant qui vit la lumière des lois
En rayons épurés rejaillir à sa voix;
Montégut, chère encore aux Filles de Mémoire,
Et d'un sexe enchanteur l'ornement et la gloire.
Viens de ta renommée enorgueillir mes vers,
Toi, l'appui de Boston et le vengeur des mers,
Toi, Vaudreuil; toi sur-tout, ô guerrier magnanime,
De La Hage, tu meurs, volontaire victime;
Tu meurs en préludant à tes vaillans travaux :
L'humanité te compte au rang de ses héros,
Et ceux que tu sauvas s'empressent de répandre
Les pleurs et les lauriers qu'ils doivent à ta cendre !

Ce n'est point qu'au hasard, et sans émotion,
J'adopte tout système et toute passion;
Je peins ce qui me frappe, et ma plume est fidèle.
Je n'irai pas non plus, par un injuste zèle,
Immoler ma patrie au désir de flatter
L'asile consolant où je vais m'arrêter :
Indépendant et vrai, j'ignore l'habitude
De l'adulation et de l'ingratitude.
Souvent, je l'avoûrai, de ce riant séjour

Mon cœur revole aux lieux où j'ai reçu le jour :
Si je dois abjurer leur brillante folie,
Sujet toujours fécond des tableaux de Thalie,
Dans un doux souvenir il m'est du moins permis
D'y rechercher un frère et mes premiers amis.....
Des amis! ce bienfait et si tendre et si rare,
Soutiens de l'âge mûr que l'enfance prépare :
Ils partageaient mes pleurs, mes travaux, mes plaisirs;
Mon nom peut-être encore occupe leurs loisirs.
A ce penser flatteur mon âme s'abandonne ;
J'aime à les retrouver dans ce qui m'environne,
Chez un hôte sensible, auprès de mon foyer,
Sous l'arbre qui couronne un tortueux sentier :
Je crois, à leurs côtés, plaindre Phèdre ou Zaïre;
Je crois voir La Fontaine en son nouvel empire
Déguiser sous les traits de divers animaux
Les hommes que Molière atteint de ses bons mots;
Du temple de Thémis, des bosquets de Cythère,
L'ombre de Montesquieu sort ou grave ou légère;
Et près de nous Gresset, philosophe badin,
Transforme *la Chartreuse* en un riant Eden.
Ainsi le sentiment, le goût des arts aimables,
Me rapproche des lieux et des biens périssables;
Ainsi, du vrai bonheur étendant l'horizon,
Je puis en transporter la mobile saison.
Je laisse au sombre Ovide un chagrin magnifique,

Je fuis du triste Young la muse léthargique,
Et de mille écrivains le babil importun :
Tout sol me semble égal et tout bonheur commun.
La vertu ne sait point distinguer le rivage;
Sous le dais, sous le chaume, elle est notre apanage.
J'ai trouvé sur ces bords des amis généreux;
Je voudrais naître encor pour mourir auprès d'eux.

Au Domestique de Mazéas.[1]

Toi, qui venges ton rang, ton pays et nos lois,
Toi, qu'on eût dédaigné dans le palais des Rois,
Bienfaiteur de ton maître et son ami fidèle,
Ton nom nous appartient et ta gloire est nouvelle.
La sensibilité te réclame à son tour.
Si nous couvrons de deuil, de respect et d'amour

(1) M. Mazéas était professeur de philosophie, et auteur de quelques ouvrages estimés. La révolution lui ayant fait perdre sa place, il aurait été bientôt réduit à l'indigence; mais un domestique fidèle, dont le nom n'a pas été conservé, ne voulut point se séparer de lui, et du simple produit de ses épargnes lui procura, pendant cinq années, une heureuse existence. Ce digne serviteur obtint ensuite, pour son maître, une pension de 1800 fr.

L'urne modeste et chère où reposent deux sages (1),
Deux favoris du Pinde, honneur de ces rivages,
Ton éloge à leur cendre est-il donc étranger ?
Partager notre estime est-ce les outrager ?
S'ils respiraient encore, ah ! de quels traits de flamme
Ils aimeraient à peindre, en dévoilant ton ame,
Ce qu'ils prisaient le plus, ce qui nous frappe en toi,
L'exacte probité, l'inébranlable foi !
Ils diraient : « Aux neuf Sœurs voulez-vous toujours plaire ?
» Du tableau des vertus ornez leur sanctuaire. »
Le tien doit y briller de ses propres couleurs ;
Viens voir à ton aspect s'épanouir les cœurs.
Plus tu veux te soustraire à nos justes hommages,
Plus tu dois recueillir l'encens de tous les âges.

Quoi ! l'exemple n'a pu de son souffle infecté
Altérer ta candeur et ta fidélité ?
Quoi ! lorsque sous tes yeux des serviteurs perfides,
Conduits par l'avarice aux plus noirs parricides,
De leurs maîtres tremblans signalaient tous les pas,
Dénonçaient leurs trésors et pressaient leur trépas ;
Et, repoussant des toits, usurpés par des crimes,

(1) MM. Castilhon et Floret, littérateurs qui ont laissé quelques bons ouvrages. Ils étaient membres de l'Académie des Jeux Floraux, et entrèrent ensuite dans la Société qui prit le nom de *Lycée de Toulouse*. Ils cessèrent de vivre en 1799. Leurs Éloges furent prononcés dans la séance publique pendant laquelle M. Carré lut cette Épître.

Leurs veuves et leurs fils, innocentes victimes,
Les laissaient, d'un regard froidement inhumain,
A leur porte insultés, sans asile, sans pain;
Toi, redoublant de zèle, et ferme dans l'orage,
Tu sauvais un vieillard de ce triste naufrage;
Tu couvrais ses foyers, tu soutenais ses jours!
Soigneux de déguiser tes généreux secours,
Du prix de ta sagesse et de tes longs services
Tu couronnes encor tes nobles sacrifices;
Tu sais de son destin adoucir la rigueur,
Et tu n'as pour témoin que le ciel et ton cœur.
Tels, dans les jours sanglans des Sylla, des Octaves,
D'illustres affranchis, d'intrépides esclaves,
Aux fureurs de leur siècle, à l'apprêt des tourmens,
Opposaient la fierté des plus beaux dévoûmens.

Mais quel sombre nuage obscurcit ta pensée?
Sous un front calme et doux ton ame est oppressée;
Tu détournes la vue, et tu n'oses pleurer.
Hélas! de ton ami faut-il te séparer?
Les ans et les travaux ont-ils creusé sa tombe?
A la commune loi du moins lorsqu'il succombe,
Tu peux te consoler d'avoir tout fait pour lui,
Et les cieux plus long-temps lui devaient ton appui.
Mais non : pour prolonger le flambeau de sa vie,
Tes moyens sont bornés et leur source est tarie.
Quel coup funeste, ô ciel! et comment l'annoncer?

A qui, dans ton malheur, pourrais-tu t'adresser ?
Où pourrais-tu trouver des ames bienfaitrices ?
La haine des partis ferme les mains propices ;
L'égoïsme, fertile en prétextes divers,
S'armera contre toi des temps et des revers.
Iras-tu mendier la pitié dure et basse
Des parvenus gonflés d'opulence et d'audace ?
Le stupide dédain habite leurs palais,
Et tu crains leur présence autant que leurs bienfaits.
Cependant, ô douleur ! ô sort trop déplorable !
Un citoyen utile, un vieillard vénérable,
Qui, durant soixante ans, forma par ses leçons
Dans l'art profond d'Euler de nombreux nourrissons,
Et qui leur consacrait sa retraite savante,
Va périr, consumé par la faim dévorante !
Tu le vois, tu frémis, tu crois déjà sentir
La mort, l'affreuse mort qui va l'anéantir.

Mais il est un Ministre aimé, digne de l'être,
Modèle et bienfaiteur des arts qu'il fait renaître (1) :
Pourquoi lui dérober ta peine et ton secret ?
Va, cours lui confier ce pressant intérêt.
Du mérite indigent, de la vertu qu'il aime
Lui montrer les besoins, c'est l'enrichir lui-même.
Voilà les malheureux qui l'assiégent le moins,

(1) M. le comte François de Neufchâteau, alors ministre de l'intérieur.

Voilà ceux que voudraient atteindre tous ses soins.
Tu me préviens; déjà sa vue impatiente
Parcourt de tes douleurs la peinture touchante :
Il dit, et les secours volent de toutes parts;
Il appelle sur toi nos avides regards;
Il révèle, il présente au burin de l'histoire
Ta sensibilité, ton courage et ta gloire.

Tu le recouvres donc une seconde fois
Cet être si chéri dont tu défends les droits,
Qu'entoure ton active et noble vigilance :
Quel respectable nœud confond votre existence !
Chaque jour l'embellit d'un sentiment nouveau;
Vous l'étendrez encore au delà du tombeau.
Vivez pour honorer les mœurs et la patrie.
Oui, la postérité, comme nous attendrie,
Comme nous recherchant les bienfaits peu connus,
Comme nous honorant les paisibles vertus,
Parmi tous les exploits d'un peuple magnanime
Avec un plaisir pur lira ce trait sublime.
Que n'ai-je pu le rendre, en mes faibles accens,
Tel que vous le jugez, et tel que je le sens !
Il pénètre mon cœur d'inexprimables charmes,
Et cet écrit souvent fut baigné de mes larmes.

Accord

Du Goût et du Génie.[1]

DANS ces beaux monumens qui décoraient la Grèce,
Ce n'était point l'éclat, la pompe, la richesse,
Un brillant péristyle, un portique hardi,
Le marbre de Paros en voûtes arrondi,
Que l'artiste éclairé contemplait en silence;
Mais ces proportions, cette noble élégance,
Ce choix des ornemens, ces contrastes heureux,
Cet ensemble à la fois simple et majestueux;
Voilà ce qui fixait son œil et sa pensée.

(1) Cette Epître a été composée en 1801.

Disciples des beaux arts, de leur gloire éclipsée
Voulez-vous sur ces bords ranimer la splendeur?
La liberté vous ouvre un siècle de grandeur;
Mais c'est peu d'applaudir aux vertus qu'elle enfante,
De suivre, avec orgueil, sa marche triomphante;
Il faut des monumens dignes de nos exploits,
Consolans pour le peuple, ainsi que pour les Rois;
Osez les élever au nom de la patrie:
Que le Goût les érige à côté du Génie.
Le Génie et le Goût sont deux guides sacrés;
Nous honorons encor ceux qu'ils ont inspirés.
L'union parmi nous fait fleurir la victoire,
L'union fait aussi leur puissance et leur gloire;
La rompre, c'est vouloir ou se perdre ou ramper.
Ces deux flambeaux divins ne peuvent nous tromper;
Qui sait les réunir craint peu pour ses ouvrages
Et la dent de l'envie et la rouille des âges.

Soutenez mes desseins et mes faibles accords,
Vous dont les noms sacrés excitent nos transports;
Dominateurs du Pinde, ô Virgile! ô Racine!
Vous qu'anime et soutient une grâce divine.
Charmes délicieux de l'oreille et du cœur,
Dites-nous par quel art, par quel talent vainqueur
Vous captivez nos sens, vous subjuguez notre ame?
De vos touchans tableaux coule une douce flamme:

Économes discrets des plus riches couleurs,
Vous savez faire éclore et répandre les fleurs;
La sensibilité vous élève au sublime,
Et Didon a pleuré comme pleure Monime.

Le temps n'existait point : l'air, la terre et les flots
Immobiles, dormaient dans la nuit du chaos :
« A l'horreur du néant arrachons la matière, »
Dit l'Éternel : soudain un trait de sa lumière
Tombe, et fait tressaillir les corps inanimés.
Le jour brille et s'élève en globes enflammés;
La mer s'enfle, mugit, retombe et se balance.
Dans les airs, en chantant, le peuple ailé s'élance.
Terre, enorgueillis-toi de ton beau vêtement!
Dans tes flancs, sur ton sein, tout est en mouvement;
Que de germes épars! que de races fécondes!
Le même souffle anime et l'atome et les mondes.
Tel, respirant la vie et l'immortalité,
Ce confident secret de la Divinité,
Le Génie en partage avec l'Indépendance
Et le pouvoir sans borne et la magnificence.
L'être matériel obéit à ses lois;
Le monde intelligent s'agrandit à sa voix;
Il plonge dans les temps, il plane dans l'espace;
Partout des vérités il recherche la trace,
Creuse dans leur principe, embrasse leurs rapports,

Et de nos passions dévoile les ressorts :
Tout parle, tout s'émeut sous sa touche brûlante ;
Le sentiment se peint, la pensée est vivante.
Tel, quittant Sinaï, couvert encor de feux,
Descend ce chef sacré, l'oracle des Hébreux,
Si simple, si touchant, quand sa voix nous ramène
Au berceau du soleil et de l'enfance humaine ;
Si noble et si profond lorsqu'il dicte ses lois ;
Si terrible et si fier lorsqu'il commande aux Rois,
Et que sur un tyran cruel, inexorable,
Il referme des mers le gouffre épouvantable :
Tel, sillonnant la nuit des âges fabuleux,
Homère fait mouvoir ses héros et ses Dieux :
Ainsi l'aigle de Meaux nous déroule l'histoire,
Ou frappe de néant et l'orgueil et la gloire.

Mais si la même main qui créa l'univers
A leur rang n'eût placé tous les êtres divers,
Aurions-nous pu jouir de ce pompeux spectacle ?
L'ordre qui le compose est le premier miracle.
Qu'il serve encor de règle au talent créateur.
Cet ordre, c'est le Goût, c'est ce guide enchanteur
Formé par la raison sous l'œil de la nature,
Qui, puisant les beautés dans une source pure,
Rejette loin de lui de fastueux trésors,
Assortit nos desseins, modère nos transports,

Et tendre sans fadeur, réservé sans faiblesse,
Alliant le ton mâle à la délicatesse,
N'omet rien des couleurs dont il doit se saisir,
Et s'arrête toujours aux bornes du plaisir.

Du Génie et du Goût tel est le caractère.
De leur parfait accord naît l'art de toujours plaire.
Mais où trouver celui de les concilier?
Tous deux aux mêmes soins peuvent-ils se plier?
Le Génie est ardent et son vol est rapide;
Le Goût est lent et froid, et sa marche est timide.
L'un est fait pour juger plutôt que pour sentir;
L'autre, pour émouvoir et pour assujettir.
Si vous les rapprochez, ils ne pourront s'entendre:
Vous les voyez toujours se heurter ou s'attendre.
Ils ne sauraient tous deux agir en liberté.
Si le Génie au Goût cède l'autorité,
Il perd et sa vigueur et sa grâce sauvage;
La fierté du lion s'éteint dans l'esclavage.

Je sais qu'il est un Goût sans sève et sans chaleur
Qui tourmente l'esprit et dessèche le cœur,
Hésite à chaque pas, sur chaque mot imprime
Le travail inquiet d'une pénible lime,
Épuise en vains détails de précieux efforts,
Et des conceptions détend tous les ressorts.

Je ne proscris pas moins ce ton sans caractère,
Ce vernis séducteur qu'on nomme l'art de plaire.
Il est un autre Goût, tyran plus redouté,
Fils de l'opinion, par la mode adopté;
Aux pieds de cette idole une foule d'esclaves
Rampe et croit s'honorer en portant ses entraves :
Ce n'est point là le Dieu qu'encense l'Hélicon.
Le Goût législateur est digne de ce nom :
C'est ce sentiment vrai, libre et plein de courage
Qui, de l'âge présent respectant le suffrage,
De l'erreur toutefois déchire le bandeau;
C'est ce juge éclairé, fidèle ami du beau,
Ce charme des talens, cette ame du Génie,
Qui, loin de l'amollir, en soutient l'énergie,
Et s'attachant à lui par les plus fermes nœuds,
S'accroît de sa vigueur, s'embrase de ses feux.

Eh, sur quel autre appui fonder son espérance,
S'il rompt imprudemment cette heureuse alliance ?
Je veux qu'il se confie aux prestiges de l'art,
Qu'il donne à ses portraits un agréable fard,
Qu'un ordre ingénieux, que l'exacte justesse,
Un compas à la main, le dirigeant sans cesse,
L'aident à combiner de froides vérités;
Mais ces mouvemens fiers, ardens, précipités;
Mais ces foudres vengeurs qui font pâlir le crime,

Et de l'ame étonnée ouvrent le sombre abîme,
Ne les attendez point de sa débile voix;
Le luth même des Dieux nous endort sous ses lois.

Je t'entends, ô Génie, en ta bouillante ivresse,
Insulter à sa honte et vanter ta richesse.
Tu croirais t'abaisser en lui tendant la main;
Redoute pour toi-même un semblable destin.
En vain l'éclair des cieux allume ton audace;
Si le Goût près de toi ne garde point sa place,
Dans quels égaremens t'entraîne un fol orgueil ?
Ta fougue impétueuse est ton plus sûr écueil;
L'abondance te nuit et te pousse à l'enflure,
Et sous un luxe vain étouffe la nature.
De ton vol importun vois l'inégalité :
C'est un torrent sans frein et par bonds emporté;
C'est l'Etna turbulent dont le gouffre perfide
A travers les vapeurs vomit un jour livide.
Tel s'égare Lucain : la tempête, en ses vers,
N'a point assez de flots, de foudres et d'éclairs,
Du choc des élémens, du trident de Neptune,
Pour balancer du moins César et sa fortune :
Sa Cléopâtre même écarte les amours
A force de rubis, d'or, de pourpre et d'atours.
Tant le Génie est pauvre au sein de l'abondance!
Tant il achète cher sa folle indépendance!

A l'amour propre ainsi, l'un par l'autre immolés,
Le Génie et le Goût languissent isolés.
Reprennent-ils tous deux leur chaîne fraternelle?
Quel feu! quel intérêt! quelle splendeur réelle
De leurs conceptions marque l'enchaînement,
Et de tous les plaisirs nourrit l'enchantement!
Ils sentent leur pouvoir dans leur intelligence.
L'un, avec l'abandon de la magnificence,
Jette tous ses trésors et toutes ses beautés;
L'autre y porte à l'instant ses fécondes clartés:
Dans ce chêne superbe, il sépare, il émonde
La branche où se perdait la sève vagabonde;
Souvent même il insère un fertile rameau.
De quel œil il observe et parcourt ce tableau?
Ce ton était tranchant, ces contours sans mollesse,
Sans altérer la teinte, il polit leur rudesse;
Je le vois nuancer, opposer les couleurs,
Les ménager ici, les rembrunir ailleurs,
Bannir sévèrement ce qui tend à l'extrême;
Il ne corrige point, il compose lui-même.
Le Génie étonné reconnaît un rival,
L'écoute sans rougir, le sert d'un zèle égal.
Ce n'est plus de l'esprit la triste et morne étude,
Les chutes, les écarts, la vague inquiétude;
Ce n'est plus ce chaos d'ombres et de faux jours,
Se combattant sans cesse et renaissant toujours.

Le vrai seul est leur but; leur lumière profonde
Luit sans pâlir jamais sur l'Océan du monde;
De viles passions ne les dominent pas;
On ne s'éclaire point par de honteux débats;
Mais tous deux, concourant à leur commune gloire,
Ainsi que les travaux partagent la victoire.
O vous donc qui briguez l'encens de l'avenir,
Respectez cet accord, sachez le maintenir:
Il créa les beaux jours et de Rome et d'Athènes:
Il a fait Cicéron comme il fit Démosthènes.
Ne lui devons-nous pas ce règne si vanté,
L'éternelle leçon de la postérité,
Ce règne qui sortit d'une longue tourmente
Tel que s'offrit Délos sur la vague écumante,
Où Corneille évoqua l'ombre de ces héros
Que la scène dérobe à l'oubli des tombeaux?
Parais, ô Fénélon, et reçois la couronne
Que l'on doit au Mentor des peuples et du trône!
Vous tous, flambeaux vivans de la Religion,
Austère Bourdaloue, éloquent Massillon,
Louis apprit de vous à se vaincre soi-même
Quand l'éclat du triomphe ornait son diadème;
Mais il apprit sur-tout, dans les retours amers,
A montrer le Monarque au-dessus des revers.
Voilà les vrais penseurs, les véritables sages,
Nos seuls consolateurs après tant de naufrages.

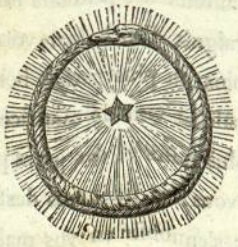
Ils préparent encor pour la postérité
Le triomphe des mœurs et de l'humanité.

Poètes, tel est l'emploi que la vertu vous donne :
Fondez tous vos succès sur la même colonne,
Ou portez loin de nous vos vers et votre encens.
N'osez-vous affronter la ligue des méchans?
Laissons de vos malheurs la personnelle injure :
Quel œil n'a pas pleuré? quel cœur est sans blessure?
La plus cruelle, hélas! pour de vrais citoyens,
C'est l'oubli des devoirs et des plus chers liens;
C'est votre éloignement et votre indifférence;
C'est la coupable nuit des astres de la France.
Est-ce ainsi qu'autrefois le vertueux Bacon
Fit rougir ses bourreaux et vengea sa prison?
Vos mains peut-être encore aujourd'hui sont empreintes
Des chaînes que forgeaient les soupçons et les craintes :
Mais quoi! lorsque les Grecs, dans les plus saints transports,
Désertaient leurs cités, s'élançaient de leurs ports
Pour braver, pour punir de sa lâche insolence
Le féroce ennemi de leur indépendance,
Pindare eût-il osé, bas flatteur des Persans,
Ou suspendre sa lyre ou dégrader ses chants?
Aux trois cents Demi-Dieux que Sparte sacrifie,
Simonide redonne une nouvelle vie.
Eschyle sur la scène étale avec orgueil

La honte de Xercès, et déjà son cercueil.
Phidias est pour vous, braves de Salamine !
Et quand vous respirez sous sa touche divine,
Hérodote à vos noms prête un nouvel éclat.
Ainsi, liant leur cause aux périls de l'État,
Sur la terre d'Hellen, les enfans d'Uranie
Des feux de la valeur embrasaient leur génie :
Il fallait imiter leur élan vigoureux.
Ne pouviez-vous, hélas ! vous illustrer comme eux ?

Ne croyez point pourtant qu'ici je vous noircisse
De l'odieux soupçon d'un infâme artifice.
Non : j'ai lu dans vos cœurs..... entourés de volcans
L'un par l'autre allumés, l'un sur l'autre éclatans,
Retenus par l'espoir, repoussés par les haines,
Témoins du choc affreux des passions humaines,
L'effroi vous contraignit d'enchaîner votre ardeur,
De réserver du moins un plus parfait bonheur,
Une raison plus mâle et tant de sacrifices
Pour des esprits plus mûrs et des jours plus propices.
Eh bien ! relevez-vous, et fixez nos destins :
La lyre doit encor s'ennoblir en vos mains.
La terre est à nos pieds, et l'Océan implore
Ce héros sans revers et sans modèle encore.
Tandis qu'autour de lui les foudres de Fleurus,
Les foudres d'Aboukir, teints du sang des vaincus,

Sur les flots ébranlés par mille cris de joie,
Grondent d'impatience et demandent leur proie,
L'édifice pompeux qu'il consacre à la paix
Atteste à tous les cœurs sa gloire et ses bienfaits.
Allez en décorer les superbes portiques
Du laurier des combats et des palmes civiques.
Dans le temple des arts, dans le temple des lois,
Parmi tous les pouvoirs revêtus de nos droits,
Épanchez les trésors de votre expérience ;
Du Génie et du Goût proclamez l'alliance,
Venez : nos bras vous sont ouverts par l'amitié ;
Servez bien la patrie, et tout est oublié.



A Delille,

Lors de son Retour en France.

Qu'il est doux de revoir, après un long orage,
D'embrasser en pleurant le fortuné rivage
Où le cœur s'anima des premiers sentimens,
Où la publique voix couronna nos talens!
Qu'il est beau de rentrer au sein de sa patrie,
Au-dessus de soi-même, au-dessus de l'envie,
Fidèle à sa pensée, aux plus sacrés liens,
Et précédé du vœu de ses concitoyens!
Tel aujourd'hui la France et t'admire et t'honore :
Tu reviens dans ses bras pour l'enchanter encore,
Pour relever sa gloire en rendant à la fois
Un cœur à l'opulence, au malheureux ses droits.
Hélas! lorsque fuyant une sanglante arène
Ta muse s'éloigna des rives de la Seine,
Le Dieu du goût parut nous quitter pour jamais :

Le deuil vint attrister le Parnasse français ;
L'art des vers s'éteignit : la morale muette
Sur son trône brisé pleurait son interprète,
Et la pitié n'osait s'attendrir dans ses fers
Ni sur les maux obscurs, ni sur les grands revers.
Tu reparais : soudain l'humanité respire ;
L'ame s'épanouit aux accens de ta lyre :
La vérité reprend sa courageuse voix.
Que dis-je ? ton retour est le réveil des lois.
Ah ! toi-même, dis-nous quelle douce espérance
Quel orgueil te saisit à l'aspect de la France ?
On emporte loin d'elle un tendre souvenir,
On en parle toujours et l'on veut y mourir.
Toi, qui la regrettais sur les débris d'Athènes,
L'appelais dans l'exil et la revois sans chaînes,
Ah ! dis-nous, à sa vue et parmi ses enfans,
Quels tableaux, quels pensers enivraient tous tes sens ?
La Tamise et ses parcs, les Alpes, leurs prodiges,
Tout ce qui n'est pas elle a perdu ses prestiges.
Je te vois tressaillir au plus humble arbrisseau,
A la première fleur, au seul bruit d'un ruisseau,
Aller, venir, errer, l'œil humecté de larmes,
Et du sol paternel dévorer tous les charmes.
Tandis qu'autour de toi s'inclinent les moissons,
Que les berceaux de Flore agitent leurs festons,
Que la Nymphe orgueilleuse, en sa grotte profonde,
Fait murmurer pour toi, presse ou retient son onde,

L'amitié triomphante accompagne tes pas.
Dieux ! avec quelle ivresse ont volé dans tes bras
Ceux pour qui tes leçons, ta féconde lumière
Aplanit des beaux arts la pénible carrière ?
Hélas ! et loin de toi je chante un si beau jour,
Et je n'ai pu me joindre à leur concert d'amour !
Mais je relis tes vers, je relis cet ouvrage (1),
D'un cœur sensible et fier éclatant témoignage,
Où s'empreint ta douceur, où brûle un feu nouveau;
Il manquait aux couleurs de ton riche pinceau,
A l'âge qui s'éclipse, à celui qui commence,
Au frein dont nous voulons enchaîner la licence.

Pareilles aux torrens, aux feux dévastateurs,
Les révolutions bouleversent les mœurs.
L'insensibilité marche après la victoire ;
La vertu s'appauvrit du luxe de la gloire.
L'orgueil arrache enfin, sous de brillans dehors,
Au présent ses devoirs, au passé ses remords.
Dans l'oubli de soi-même un peuple entier sommeille :
Heureux si quelque sage accourt et le réveille,
Quelque Orphée enchanteur qui tienne en son pouvoir
L'art de persuader et le don d'émouvoir ;
Et, plaignant les erreurs des partis qu'il éclaire,
Verse sur leur blessure un baume salutaire !
Ainsi, mâle et touchant, fier sans inimitié,

(1) Le Poème de *la Pitié*.

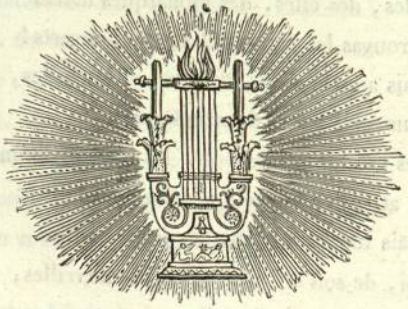
Sur nos volcans éteints tu conduis la Pitié :
Tu veux qu'elle rattache aux nœuds de la nature,
Les parens, les amis, la vengeance et l'injure :
Tu lui remets le soin de ces vieux serviteurs,
Domestiques mentors qui furent nos sauveurs.
Oh ! que j'aime à te voir, rival de La Fontaine,
Contre la vanité d'une lutte inhumaine
Protéger les destins du coursier généreux,
Célébrer, ennoblir l'instinct affectueux
Du confident chéri de la douleur secrète,
Du chien, fidèle au sceptre ainsi qu'à la houlette !
Ouvrez-vous, murs d'airain, noirs et vivans tombeaux !
La Pitié près d'Hovard fait briller ses flambeaux ;
Elle vient consoler l'innocence et le crime,
Et pour le ciel du moins épurer la victime.
Mais j'entends répéter l'hymne religieux,
L'hymne de la beauté, des Français et des cieux,
Où tu peins de Verdun les chastes héroïnes,
Roses que moissonnaient nos fureurs intestines !
Eh bien ! à tes accords nous répétons en chœur :
« Salut, de votre sexe et l'amour et l'honneur !
» Le temps, qui rajeunit et vieillit la nature,
» Ramène les Zéphyrs, les fleurs et la verdure ;
» Mais les ans dans leur cours ne ramèneront pas
» Une vertu si rare unie à tant d'appas ! »

Quels augustes débris de la grandeur suprême,

Quels fronts majestueux, privés du diadème,
Sont encor plus touchans et plus sacrés pour toi!
Quand l'Homère immortel du vainqueur de Rocroi
Des souverains détruits montre la chute horrible,
Il tonne, il étincelle, il frappe en Dieu terrible,
Il foule aux pieds leur tombe; et toi, pour leurs malheurs,
Tel qu'un Ange de paix, tu demandes des pleurs.
Tes sanglots redoublés, ta plainte déchirante,
Pour leurs affreux revers, pour leur douleur errante,
Impose le respect et l'attendrissement.
Ta muse leur devait ce noble dévoûment.
Bienfaiteurs couronnés, ils aimaient ton hommage,
La Pitié par ta bouche honore leur naufrage;
Ton cœur devient le trône où revivent leurs droits,
Et tu vois l'homme encore où ne sont plus les Rois.

De quel prix tes talens ont su payer l'estime,
Le zèle hospitalier et la foi magnanime
Des peuples, des cités, des Monarques divers
Dont tu trouvas les ports et les palais ouverts!
Tu chantais auprès d'eux les héros et les belles,
Et de l'humanité les chaînes fraternelles;
Les fleuves créateurs, les bois, les champs féconds,
La nature attentive à prodiguer ses dons:
Tu pénétrais leur ame et flattais leurs oreilles.
Près de toi, de son art déployant les merveilles,
Marin, émule heureux d'Apollon voyageur,

Aidait, ennoblissait et charmait le malheur.
Tel, enlevé du sol qui nourrit son jeune âge,
Cet arbuste odorant partout sur son passage,
Semant de ses bouquets les parfums étrangers,
De l'hôte qui l'accueille enrichit les vergers :
Mais il fleurit sur-tout aux lieux qui l'ont vu naître.
Toi donc qui, parmi nous, reprends un nouvel être,
Remplis notre espérance et poursuis tes destins.
L'État ne flotte plus en d'inhabiles mains.
Non, jamais tant d'espoir, de calme et de puissance
N'éleva, n'agrandit, et ne soutint la France.
Faut-il que les beaux arts languissent sans vigueur !
Toi, leur dernier soutien, sois leur consolateur ;
Sois l'arbitre du goût, sois le Dieu du génie ;
Nos jours s'embelliront de l'éclat de ta vie !



Idylles.

Le Tilleul.

Sous ce Tilleul je reçus vos adieux,
Tendres oiseaux, quand les vents furieux
Vous exilaient du sein de ce bocage.
Dieux ! m'écriai-je, arrêtez ; justes Dieux !
Si l'aquilon doit souffler le ravage,
Ah ! livrez-lui ces lieux toujours brûlans
Où le lion, le tigre, pleins de rage,
Déchirent l'homme, et de lambeaux sanglans
Jonchent au loin les sables du rivage.
Mais que ce bois, cet innocent feuillage,
Le trône heureux des plaisirs de l'amour,
Du moins échappe à ce tyran sauvage ;
Sauvez du moins l'hospitalier ombrage
Où j'ai chanté l'astre éclatant du jour,

La nuit brillante, et qui vient à son tour
De vos bienfaits nous retracer l'image !
Laissez-y Flore et sa riante cour !
Pour moi peut-être elle fuit sans retour ;
Peut-être, hélas ! quand la jeune hirondelle
Ramènera les Zéphyrs caressans,
Et ces beaux jours qui consolent Cybèle,
Déjà la main de la Parque cruelle,
Hâtant le cours de mes rapides ans,
M'aura plongé dans la nuit éternelle.....
Et chez les morts il n'est plus de printemps.

Mais je me trompe, ou la saison nouvelle
Renaît pour moi plus touchante et plus belle.
Ils sont levés ces voiles que l'hiver
Tenait tendus sur les plaines de l'air.
Le frais bouton, de l'enveloppe humide
Laisse échapper la feuille moins timide :
Partout la fleur, osant se confier
Aux doux rayons du soleil printanier,
S'épanouit, s'élève en pyramide,
Ou se replie en mobiles festons,
D'astres nouveaux émaille les gazons,
Et de l'Olympe exhale l'ambroisie.
Que, sourd aux cris de ses tristes enfans,
Sur des vaisseaux l'homme avide défie

L'autan fougueux, les monstres menaçans,
Les rocs battus par les flots mugissans;
Tranquille au port, bravant l'onde en furie,
J'aime à fixer le ciel de ma patrie.
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Sous les lambris qu'un vil adulateur
Devant Crésus lâchement s'humilie;
Pour s'enrichir qu'il vende la pudeur;
Qu'importe l'or quand l'ame est avilie?
Je trouve ici les vrais trésors du cœur.
Sous ces rameaux et je plains et j'oublie
Les graves riens de l'altière grandeur,
L'inimitié, le poison de la vie,
Ces entretiens dont gémit la candeur,
Et l'intérêt et l'importune envie.
Oui, je le sens, loin des folles cités
Le cœur plus libre apprend à se connaître,
Devient plus sage, ou désire de l'être,
Et la vertu respire à nos côtés.
Sous cet ombrage, où règne le silence,
J'apprends à taire, à pardonner l'offense:
S'il faut haïr, vivre d'amers regrets,
Tombe à jamais l'arme de la vengeance!
Trop tôt nos jours sont couverts de cyprès.
Ces arbres verts qui, sous un dôme épais,
Entrelaçant leurs rejetons sans nombre,

Semblent verser et les parfums et l'ombre,
Me font chérir le pouvoir des bienfaits.
Lorsque j'entends les oiseaux du bocage
Sur ce Tilleul, et les humbles buissons,
Frères ailés, accorder leurs chansons,
Sans envier la voix ou le plumage
Dont chacun d'eux a reçu le partage,
Je dis alors : « Heureux qui sait comme eux
» De tous les dons unir le noble usage,
» Chercher toujours des succès vertueux,
» Et partager, auprès de ses semblables,
» La gloire pure et les talens aimables ! »

La Ferme de Cambrai.

Je visitais les champs voisins de la cité,
Où l'ami des beaux arts et de l'humanité,
Fénélon, offre encore à la reconnaissance
L'image de son cœur et de sa bienfaisance.
Les voilà donc, disais-je, oui, les voilà ces lieux
Où ce sage embellit un exil glorieux;
Ici, loin de la cour son ame plus tranquille
Se livrait toute entière au bonheur d'être utile.
Des rustiques travaux témoin consolateur,
C'est là qu'il secondait l'heureux cultivateur;
Que pour lui, suspendant les fureurs de la guerre,

Du redoutable Eugène il calmait le tonnerre.
Ici, l'œil humecté de pleurs délicieux,
De son auguste élève il reçut les adieux.

Tandis que chaque objet dans mon ame attendrie
Entretient une longue et douce rêverie,
Loin des sentiers brûlans, un champêtre séjour
Me présente un abri contre les feux du jour.
Des ormes déjà vieux en couronnaient l'entrée;
Au travail, aux vertus dès long-temps consacrée,
Cette ferme en son sein voyait régner encor
L'ordre, image des cieux, les goûts de l'âge d'or;
Sous les lois d'un vieillard qui, sage, mais sensible,
Commandait le devoir sans le rendre pénible.
Entraîné par le sort au milieu des combats,
Il avait signalé la valeur de son bras;
Mais, rougissant d'un art qui dépeuple la terre,
Et tarit de ses dons la source salutaire,
Il était revenu dans les champs paternels,
Cultiver l'art plus doux qui nourrit les mortels.

Lorsque je contemplais d'une vue attentive
Cet asile enchanteur et sa beauté naïve,
Le premier il m'aborde; et d'un air gracieux :
« L'activité, dit-il, qui vous flatte en ces lieux,
» De mes tranquilles jours charme et remplit l'usage;

» Et je n'ai pas encor senti le poids de l'âge :
» A ces soins consolans je borne mes désirs ;
» Ils ont fait mon repos, ma gloire et mes plaisirs. »

Aussitôt il m'invite à parcourir la scène
Qu'offrait l'aimable aspect de ce riant domaine.
Je remarque le toit du timide troupeau,
La retraite où mugit le farouche taureau,
Où le lait, sous la main qui presse la mamelle,
En rayons argentés, tombe, écume et ruisselle.
J'admire l'appareil des fertiles moissons,
Et ces riches tributs qu'apportent les saisons.
Cependant les oiseaux chéris de Cythérée,
Par troupes descendus de leur tour éthérée,
Plongent leurs becs de rose en des flots de cristal
Qu'en jets étincelans épanche un pur canal ;
Et l'épouse du coq appelle sa famille,
Qui sort, en sautillant, d'un abri de charmille.
« Votre œil paraît jouir de ces divers tableaux,
» Et moi je goûte aussi le fruit de mes travaux,
» Ajouta le vieillard ; mais une autre richesse,
» Un plus rare trésor ici nous intéresse. »
Je marche sur ses pas : bientôt il m'introduit
Dans ses propres foyers, humble et chaste réduit,
Où, sur le lin tissu, de jeunes ménagères
En chantant promenaient leurs navettes légères,

Près d'un groupe d'enfans, qui, tous frais de santé,
Respiraient la candeur et l'ingénuité.
Tous, le regard fixé m'observent en silence;
Le vieillard souriait, et de leur innocence
Approuvait le naïf et charmant embarras.

« Oui ce toit, Fénélon ne le dédaignait pas,
» Me dit-il : c'est ici que souvent ce bon maître
» Agréa le festin d'une table champêtre;
» C'est ici qu'il venait secourir mes aïeux,
» Il était plus content et plus libre avec eux.
» Ses lèvres ont touché cette coupe d'argile,
» Dont aux jours solennels nous parons cet asile :
» Ce siége, dont les ans ont ruiné l'appui,
» Était le simple trône, où, rangés près de lui,
» De pieux laboureurs à son auguste école,
» De Dieu même semblaient écouter la parole.
» Il rendait pour leurs cœurs, unis et satisfaits,
» La vertu plus facile et son joug plein d'attraits;
» Tous juraient de s'aimer, de s'entr'aider en frères,
» Tous voulaient être bons sous le meilleur des pères.
» Le glaive, hélas! sans lui n'eût-il pas moissonné
» Ces champs que m'a transmis un père infortuné?
» Chaume obscur, tu n'eus point protégé mon enfance,
» Et ma vieillesse encor serait dans l'indigence.
» Pourrais-je l'oublier ce trait de son amour

» Qui m'est présent la nuit, qui me frappe le jour?
» Ineffaçable trait, le plus beau de sa gloire;
» Mais tant de voix peut-être en ont redit l'histoire.....

» Dans ces champs ravagés par mille affreux combats
» S'étaient précipités d'impétueux soldats
» Qui répandaient au loin la flamme et le carnage.
» Tout fuyait devant eux la mort et l'esclavage;
» Hommes, femmes, enfans par la frayeur épars,
» Dans ces murs à grands cris entraient de toutes parts.
» Leur ouvrant son palais comme un port salutaire,
» Fénélon rassurait leur plaintive misère;
» Il partageait leurs maux, il essuyait leurs pleurs.
» Un d'entr'eux gémissait accablé de douleurs;
» C'était le possesseur de cet humble héritage,
» Mon aïeul et l'ami de tout le voisinage,
» Qui, dès le premier bruit, par la foule entraîné,
» Ici même en sa fuite avait abandonné
» Une vache féconde, et sa seule espérance,
» Que l'ennemi peut-être avait en sa puissance.
» Il pleurait ce trésor l'objet de tant de soins,
» Soutien de sa famille et des premiers besoins.
» On oubliait pour lui la tristesse commune.
» Fénélon l'aperçoit, apprend son infortune,
» Cherche à le consoler par de nouveaux bienfaits;
» Mais ne pouvant calmer ni vaincre ses regrets,

» Tout à coup, ô courage ! ô bonté paternelle !
» Lui-même il court, il vole à l'endroit qui récèle
» Ce trésor précieux qu'il n'a pu remplacer.
» Vous eussiez vu son peuple à l'instant s'élancer.
» On veut suivre ses pas ; chacun sous un tel guide
» Méprisant le danger, marche plus intrépide.
» Il arrive. Déjà de cruels ravisseurs
» Autour de cette enceinte irritaient leurs fureurs.
» Les bras tendus vers eux, Fénélon se présente.
» A son air vénérable, à sa marche imposante,
» D'un pouvoir inconnu le soldat enchaîné
» Sent tomber son audace, et s'arrête étonné.
» Un moment a fléchi ces lions si terribles,
» Ces tigres frémissans sont des agneaux paisibles :
» Les uns quittent le fer, d'autres, la lance en main,
» Semblent conduire en pompe un puissant souverain ;
» La vertu les frappant des traits de sa lumière,
» Change en transports d'amour leur rage meurtrière.
» Cependant Fénélon ramène triomphant
» Cette proie échappée au glaive menaçant :
» On accourt, on s'empresse autour de sa conquête ;
» Ce jour de deuil bientôt devient un jour de fête ;
» Tout retentit de joie, et l'heureux laboureur
» Embrasse les genoux de son libérateur (1). »

(1) Ce fait est ici présenté tel que l'auteur l'a souvent entendu raconter à Cambrai même, quoique plusieurs personnes soutiennent

Il dit : et je voyais, sur sa lèvre empressée,
Naître, expirer, renaître et mourir la pensée.
Ses yeux étaient baignés des pleurs du sentiment;
Moi-même j'éprouvais un doux ravissement;
J'enviais son destin, j'éprouvais mille charmes
A confondre avec lui mes soupirs et mes larmes;
Et ce séjour m'offrait, dans sa simplicité,
Je ne sais quel éclat et quelle majesté.
Fénélon! ta grande ame en habitait l'enceinte;
Oui, de tes pas sacrés j'y recherchais l'empreinte.
J'y retrouvais ton temple, et ces premiers autels
Qu'aux bienfaiteurs du monde élevaient les mortels.
Là, près de ce vieillard, sous la même chaumière,
Content, j'aurais voulu terminer ma carrière,
Et parmi ses enfans, et comme eux sous sa loi,
Ne vivre que pour lui, ne penser que pour toi.

Mais déjà le troupeau, que le bélier devance,
Montre au seuil du bercail sa vive impatience.
Le bœuf à pas pesans revient le front baissé;
Il rapporte le soc qui brille renversé :

---

que Fénélon fut redemander la vache dans le camp des ennemis. On n'a pas cru que, pour sauver le mot bas de *vache*, il valût mieux supprimer l'anecdote, et l'on s'est efforcé de racheter, par le sentiment, tout le trivial que semble offrir cette expression.

(*Note de l'Auteur.*)

Et l'Hesper, de la nuit a ramené les heures.
A regret je quittai ces champêtres demeures,
Souvent j'y reportais mes regards attendris;
Le calme des vertus enchantait mes esprits :
L'air était plus serein, les Zéphyrs sur les plaines
Faisaient plus mollement murmurer leurs haleines,
Et tout m'y répétait les bienfaits et le nom,
Ce nom, si doux pour nous, du tendre Fénélon.

Traductions

ou

Imitations en Vers.

Le Bouclier d'Hercule.[1]

. . . . . .

Il pose sur son front ce casque dont l'aigrette
En replis ondoyans vient ombrager sa tête,
Et mêle un jour plus tendre aux sinistres éclairs
Que l'acier menaçant darde au loin dans les airs.
Il ceint tout orgueilleux sa redoutable épée :

---

(1) Ce fragment est traduit du grec d'Hésiode, poète qui, selon quelques-uns, était contemporain d'Homère, et qui, suivant d'autres, lui fut postérieur d'un siècle ou environ. Son *Bouclier d'Hercule* passe pour son ouvrage le plus achevé, quoique nous n'ayons pas en entier le poème dont il faisait partie. Précieux par son antiquité, il offre d'ailleurs un modèle de comparaison avec deux autres du même genre fort connus. C'est une galerie de

Dans les ondes du Styx Minerve l'a trempée.
Ses affreux javelots, par la rage acérés,
Semblent chercher le sang dont ils sont altérés.
Entendez-vous frémir avec un bruit horrible
Les traits retentissant dans ce carquois terrible ?
C'est là que le carnage attisant sa fureur
Pousse Alcide aux combats et soutient sa valeur.

Le Demi-Dieu soulève et dans sa main balance
Ce chef-d'œuvre de l'art, ce bouclier immense
Dont les tissus divins épuisent les efforts
Des dards les plus aigus et des traits les plus forts.
En cercle radieux un or pur le couronne :

---

tableaux contrastés avec un art admirable. Il nous fait passer du terrible au riant, des détails les plus simples aux idées les plus nobles, sans choquer les nuances, sans rien altérer de la fraîcheur et de l'harmonie de son style.

Voici le sujet du poème duquel ce morceau est extrait. Hercule a purgé la terre de monstres et de brigands : un fils de Mars, Cygnus, fier de sa force et de sa naissance, ose le défier au combat. Vulcain, d'après l'ordre de Jupiter, a forgé pour Hercule des armes nouvelles, parmi lesquelles on distingue le fameux bouclier dont il s'agit. Le héros les reçoit de la main d'Iolaüs, son fidèle écuyer.

M. Carré avait formé le dessein d'imiter en vers français les descriptions du bouclier d'Achille par Homère, de celui d'Énée par Virgile, et de celui de Télémaque. Il voulait réunir ces divers fragmens au *Bouclier d'Hercule* par Hésiode, et il en aurait formé un ouvrage intitulé *Les quatre Boucliers*. Des notes archœologiques et critiques devaient être jointes à ce poème.

L'argent nuance encor l'azur qui le sillonne ;
Par ses sombres filets l'airain brunit les feux
De l'ivoire éclatant qui rayonne autour d'eux.

Au centre de l'armure un dragon étincelle ;
La foudre est dans ses yeux ; une flèche mortelle
Sort de sa gueule ardente et s'alonge en sifflant.
L'air est empoisonné de son souffle brûlant ;
Et malheur au mortel dont l'audace imprudente
Affronte le venin de sa dent dévorante ;
Atteint d'un feu rapide, il meurt dans les tourmens,
Et le vautour s'attache à ses noirs ossemens.

Près du dragon fatal la Discorde s'avance ;
Bellone sur ses pas fait marcher la Vengeance :
Le fer luit : Erynnis lance au milieu des dards
Les serpens détachés de ses cheveux épars,
Ses cris roulent au loin comme un bruyant tonnerre ;
Les guerriers sous ses coups ensanglantent la terre :
L'un meurt fidèle au poste où le sort l'a placé ;
L'autre emporte en fuyant le trait qui l'a percé.

Tels furent ces festins où sa main meurtrière
Profana d'un héros la table hospitalière.
Hippodamie ! ô ciel ! en quels affreux momens
Pirithoüs reçoit ton cœur et tes sermens ?
Les coupes de Bacchus, instrumens de carnage,

Arment autour de toi le Centaure sauvage :
Le Lapithe effronté, dans sa brutale ardeur,
Sous l'œil de ton époux, insulte à ta pudeur ;
Mais dans leur sang impur étouffant leur audace,
Le vaillant fils d'Égée extermine leur race,
Et sur leurs corps fumans son bras venge en ce jour
La gloire, l'amitié, la nature et l'amour.

Ici, loin des fureurs de Mars et de Mégère,
Le burin de Lemnos traça ce sanctuaire,
Cet Olympe où les Dieux, exempts de nos douleurs,
D'un printemps éternel cueillent en paix les fleurs.
Le pur nectar qu'Hébé leur offre avec noblesse,
Jamais d'un froid sommeil n'assoupit leur sagesse.
Quel silence ! Apollon fait parler sous ses doigts
Ce luth dont il enchante et l'Olympe et les bois.
Soudain les chastes Sœurs, les nymphes d'Aonie,
L'agile Terpsicore et la belle Uranie,
Entremêlent leurs pas avec légèreté ;
Leur souplesse piquante ajoute à leur beauté ;
Saisie à leur aspect de la plus douce ivresse,
Mnémosyne sourit d'orgueil et de tendresse.
Et quand leur voix exhale en sons mélodieux
Ces vers faits pour les arts, ou consacrés aux Dieux,
L'aigle reste immobile, et dans sa forte serre
Les accords de la lyre endorment le tonnerre.

Plus loin la mer bouillonne, et bat en mugissant
Ce port majestueux qui se courbe en croissant.
Là, le nocher se rit de l'impuissant orage;
D'autres, la rame en main, désertent le rivage.
Que de vaisseaux mouvans s'empressent vers ces bords!
Ils viennent échanger de précieux trésors;
Leurs mâts hérissent l'onde, et les voiles frissonnent
Au gré des vents légers que leurs plis emprisonnent.

Au penchant de ces rocs le pêcheur inquiet
Laisse flotter la ligne, et jette le filet.
Hôtes des eaux, fuyez! mais leur troupe éperdue
A l'hameçon perfide est déjà suspendue;
Ils quittent pour jamais leur humide berceau,
Et la barque gémit sous son riche fardeau.

Combien ce bouclier étale de merveilles!
Muses, si, jeune encor, je vous offris mes veilles;
Si, Pontife avoué des Dieux et des mortels,
J'ai droit de présenter l'encens sur vos autels,
Daignez de vos couleurs embellir mon ouvrage.

Du fils de Danaé l'adresse et le courage
Captivent mes regards sur ce vivant acier:
Il dompte, il plie au frein un rebelle coursier;
Tout à coup il fend l'air, et perdu dans l'espace
Il se dérobe à l'œil qui suit encor sa trace.

Les Gorgones sur lui fondent d'un vol affreux ;
Leurs couleuvres déjà le serrent de leurs nœuds :
Le héros les foudroie, et brise ces reptiles
Dont Méduse a roidi les anneaux immobiles.

Bellone reparaît aux pieds de ces remparts :
Des bataillons pressés entrechoquent leurs dards.
Les uns versent leur sang pour sauver la patrie,
Ceux-ci pour assouvir leur brutale furie.
La pâle Mort entr'ouvre et foule aux pieds leurs rangs ;
Mais le combat renaît sur ces corps expirans,
Tandis qu'au haut des tours des mères frémissantes,
Confondant les accens de leurs voix gémissantes,
Sur leur front déchiré laissent voir leurs douleurs,
Et meurtrissent leur sein qu'elles baignent de pleurs.
L'airain même, sensible en peignant leurs alarmes,
Les porte dans notre ame et fait couler nos larmes.
Là, des vieillards courbés sous le fardeau des ans,
Loin de ces tristes lieux hâtent leurs pas tremblans,
Et, fuyant de ces murs que les feux environnent,
Recommandent aux Dieux leurs fils qu'ils abandonnent.
Vois la Parque insulter à leur destin amer ;
C'est elle, c'est ce monstre aux entrailles de fer.
De ses sanglantes sœurs vois le couple barbare
Moissonner ces guerriers et peupler le Ténare !
Où leurs bras traînent-ils ces corps défigurés,

Ces lambeaux palpitans, ces membres déchirés ?
Quoi ! leur dent les dévore, et leurs lèvres avides
Cherchent le sang tari dans ces restes livides,
Et, rejetant ces chairs et ces troncs desséchés,
Parmi les combattans l'un sur l'autre attachés,
Elles courent saisir une nouvelle proie !
L'Humanité gémit de leur cruelle joie ;
Le front enveloppé d'une sombre vapeur,
Elle se plaint au ciel de ces scènes d'horreur.
Ses genoux défaillans la soutiennent à peine.
Elle voit les épis renversés dans la plaine,
Et la Faim qui bientôt, d'un fer plus inhumain,
Armera de ses fils la parricide main.
Son regard se détourne ; elle fuit la lumière,
Et ses noirs vêtemens traînent dans la poussière.

Quelle cité m'appelle à de plus doux tableaux ?
Je vois du Dieu d'hymen briller les purs flambeaux.
De modestes beautés, un myrte sur la tête,
Vont à ce jeune amant présenter sa conquête.
Amour veut suivre encor le char triomphateur ;
Bacchus verse à longs flots son nectar enchanteur :
La lyre de Délos, la flûte du Ménale
Accompagnent en chœur la pompe nuptiale.
Partout la Volupté prodigue les festins,
Les danses de Vénus et les tendres larcins.

Déesse des moissons, et toi, vainqueur du Gange,
Qui de l'or du soleil fais briller la vendange,
Dans ces cadres divers l'art se plut à graver
Vos dons et le travail qui doit les conserver.
Là, le soc en criant fend la glèbe rebelle;
On sème ici les grains adoptés par Cybèle :
Ou des blés déjà mûrs les mobiles faisceaux
Tombent sous le tranchant de ces luisantes faux.

Courons sur ces coteaux où les grappes vermeilles
De la riante automne appellent les corbeilles.
Zéphyr semble agiter ces pampres jaunissans.
De l'heureux vendangeur entendez-vous les chants?
L'un détache le fruit de sa tige odorante;
L'autre marche gaîment sous sa charge pesante :
Celui-ci fait jaillir ces longs ruisseaux de vin
Que la cuve reçoit dans son profond bassin.
L'autre en ces flots fumeux plonge une coupe avide,
Et du jus pétillant boit l'étincelle humide.

Cependant sur l'arène un robuste lutteur
S'élance en déployant une mâle vigueur.
Fièrement retranché dans sa force indomptable,
Il bat l'air à grand bruit d'un ceste épouvantable.
Tout pâlit : on admire et ses membres nerveux,
Et ses prompts mouvemens, et l'éclair de ses yeux.

Voyez ici des bois les habitans timides
Fuir devant l'arc tendu de ces chasseurs perfides :
Ces chiens, dont l'odorat interroge leurs pas,
Décèlent leur retraite et pressent leur trépas.

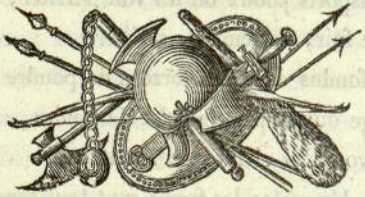
Ici la lice s'ouvre, et loin dans la carrière
Cent chars ambitieux font voler la poussière.
Voyez tous ces rivaux : quels efforts ! quelle ardeur !
Ils tressaillent d'espoir, palpitent de terreur.
Leur corps sur leurs coursiers s'alonge, se redresse :
L'essieu précipité redouble de vîtesse.
Dans leurs transports jaloux on les voit s'irriter,
Se menacer, se fuir, s'atteindre, s'éviter.
Ils roulent confondus dans des torrens de poudre :
Tel qu'un nuage ouvert par un éclat de foudre,
Le tourbillon vomit et chars et combattans :
Les fouets sont désarmés ; les freins sont tout sanglans,
Les vaincus sont sans souffle, et le vainqueur écume
Épuisé par les feux que l'honneur même allume.

L'Océan, tel qu'un fleuve affranchi dans son cours,
De cet orbe éclatant embrasse les contours ;
Le cygne s'y promène, et d'une rame agile
Glisse légèrement sur la vague docile,
Ou des sons de sa voix fait retentir les airs,
Ou suit les mouvemens du peuple entier des mers.

Tel est ce bouclier, impénétrable armure,
Dont l'œil même des Dieux admire la structure.
Vulcain se surpassa pour plaire à Jupiter.
Le héros sous ce poids marche d'un pas plus fier;
Il monte sur son char, et tout plein de sa gloire,
Il court au fils de Mars disputer la victoire.

. . . . . .

. . . . . .



Les Jardins.[1]

Je chante des Jardins la paisible culture,
L'art d'élever les fleurs qui forment leur parure,
De disposer les bois, de diriger les eaux,
Et de rendre un verger docile à nos travaux.

Venez, inspirez-moi, vous dont la bienfaisance
Donne aux champs fécondés l'émail qui les nuance,
Et que l'amant de Flore entretienne un beau jour.
Loin des sentiers battus j'ose ouvrir à mon tour
La carrière où Virgile, en suivant les étoiles
Qui vers le port guidaient ses triomphantes voiles,
Se sentit rappelé par des charmes secrets,
Quand, des jardins du Tibre admirant les attraits,
Il voulait de cet art enrichir sa patrie,
Et du cultivateur éclairer l'industrie.

(1) Imitation du commencement du premier livre du *Poème des Jardins*, par le P. Rapin.

Chantre divin, tu peux, tel que le roi des airs,
Atteindre dans ton vol la source des éclairs;
Du cercle lumineux que décrit ton audace,
Mon œil, avec respect, suivra de loin ta trace.
Viens aussi m'inspirer, viens animer ma voix,
Toi, l'ame du Sénat, et le flambeau des lois,
O sage Lamoignon; si ton bras tutélaire
Au fardeau de l'État peut enfin se soustraire,
Du palais de Thémis, de ce temple agité
Par les cris du besoin et de l'humanité,
Où, repoussant les maux dont le luxe est complice,
Tu tends la main aux mœurs et fais pâlir le vice,
Aux jeux de mes crayons, à l'encens qui t'est dû,
Daigne offrir tes regards et prêter ta vertu.
De ce sujet léger reçois le faible hommage.
A tes hauts faits peut-être égalant son courage,
Ma muse un jour saura, par un plus noble ton,
Répondre à la grandeur, à l'éclat de ton nom.
Je soutiendrai ta gloire en déployant mes ailes,
Et mes fleurs, comme toi, deviendront immortelles.

D'abord, il faut marquer le site des jardins.
Loin des marais impurs, et loin des monts voisins,
Je choisirais ces lieux qu'un ciel d'azur éclaire,
Que le soleil regarde en rendant la lumière.
La fleur sur-tout veut naître et vivre en liberté;
Les vapeurs du limon altèrent sa beauté.

Mais avant de risquer les soins de la culture,
Du terrain adopté connaissons la nature.
On préfère le sol qu'entretient la fraîcheur :
C'est là qu'un suc heureux nourrit la tendre fleur ;
Là, règne un vert gazon ; là, tu verras éclore,
Pour prix de tes travaux, tous les présens de Flore.
Fuis ce terrain aride, ennemi de ton plant ;
Là, dans l'obscurité s'endort l'affreux serpent :
Le tuf pernicieux, et la craie et la pierre,
Endurcissent la glèbe, et dévorent la terre ;
Tes râteaux importuns la tourmentent en vain,
Et la bêche s'arrête ou se rompt dans ta main.
Creuse profondément et fouille la surface
Des lieux où les bosquets bientôt vont prendre place.
L'apparence séduit ; souvent un beau dehors
En d'inutiles frais consume tes efforts ;
Sous un duvet trompeur l'herbe souvent déguise
Un fonds que le tuf brûle ou que l'argile épuise.

Assure-toi d'abord de la faveur des cieux :
La terre, ainsi que nous, ne peut rien sans les Dieux.
Cet accord est-il fait, va le fer te seconde ;
Hâte-toi d'en frapper cette forêt profonde,
Sur le chemin qui s'ouvre elle tombe à grand bruit ;
Déjà l'ombre s'efface et le bois est détruit.
Saisis-toi des râteaux, et fatigue sans cesse
La terre dont tu veux subjuguer la rudesse.

Que j'entende crier les pénibles hoyaux ;
Cours écraser la glèbe élevée en monceaux.
Ton art de tous côtés vient d'aplanir la terre,
Et d'un air triomphant déjà tu prends l'équerre :
Ne vas point toutefois y tracer tes parquets,
Ou confier le buis qui s'élève en bouquets ;
Mais attends que l'automne ait inondé la plaine ;
Que dans ce faible corps, resserrant chaque veine,
L'hiver ait enchaîné tous ces membres mouvans,
Et de ton sol plus ferme assis les fondemens.
Dans un entier repos j'ordonne qu'il sommeille :
Le soc laborieux au printemps le réveille ;
Alors, au gré du buis variant tes dessins,
En des cadres divers partage tes jardins.
On ignorait jadis cette riche parure
Qui, parmi nous, leur prête une forme plus pure.
Au milieu des gazons confusément épars,
La rose négligée offensait les regards.
L'art n'avait point coupé les routes inégales,
Ni de remparts de buis entouré leurs dédales.
. . . . . .
. . . . . .

Fragment

Du même Poëme. (1)

Sous ses portiques verts le bois riant m'appelle :
Le bois prête aux jardins une beauté nouvelle.
Hâtons-nous de ranger ces rejetons nombreux
Qui de l'ardent soleil vont repousser les feux.

Arbres religieux qui partagez la gloire
D'orner les doctes fronts, d'embellir la victoire,
Ma muse va pour vous reprendre ses concerts :
Qu'un seul de vos rameaux soit le prix de mes vers.

(1) Imitation des premiers vers du second livre du *Poème* du P. Rapin.

Déjà le chêne ému mollement se balance ;
Le bois, plus frais, murmure et s'agite en cadence :
Du sein de ces forêts, en longs frémissemens,
La Seine a répété leurs applaudissemens.
Qui me retient encor sur la cime bruyante
D'où, le thyrse à la main, s'élance la Bacchante ?
Loin de nous le Ménale où le Dieu des bergers
Du folâtre Sylvain guide les pas légers !
Dodone, vante moins ton prophétique ombrage !
Ni ces lieux où Pindare enflammait le courage,
Ni ce mont tout couvert de cyprès ténébreux,
Ni l'Atlas qui du ciel soutient le dais pompeux,
N'ont rien de comparable aux sites de la France.....
. . . . . .
. . . . . .

Le Colombier. (1)

Je chante les oiseaux adoptés par l'amour,
Le choix de leurs repas, celui de leur séjour,
Et leurs goûts innocens et leur douceur touchante.

Si ma muse, à ta voix toujours obéissante,
Ose embellir ses vers de l'éclat de ton nom,
Ami de la nature, ô sage Lamoignon,
Du faîte des honneurs où ton ardent génie,
Seul, de ce vaste empire embrasse l'harmonie,
Et près du Souverain semble avoir emprunté,
Avec tout son pouvoir toute sa majesté,
Daigne sourire encore aux champêtres images.
Puissent tes jours couler purs comme nos hommages,
Tandis que, prévenant le vœu de ses sujets,
Louis à ta grande ame égale ses bienfaits.

(1) Ce fragment offre la traduction du commencement du 13.e livre du *Prædium Rusticum*, du P. Vanière.

Veux-tu pour la colombe un asile propice ?
Il faut, loin des cités, lui choisir un hospice,
L'écarter de ton toit. Crains ces bruyans oiseaux
Dont les cris importuns alarment son repos.
Conduisant dans tes murs un tortueux passage,
Le mulot jusqu'au nid se glisse et le ravage;
Les germes sont détruits; la mère de retour
Couve des œufs, hélas! perdus pour son amour.

Que le voile des bois ne borne point sa vue;
Son œil aime à jouir d'une plaine étendue.
Le bois sombre et profond dans son obscurité
Peut couvrir du milan l'adroite cruauté;
Le vent fougueux l'ébranle, et le bruit du feuillage
Fatigue et fait frémir l'écho du voisinage.

Le fleuve qui, près d'elle, en nappes de cristal
Épanche au loin son onde, offre un appas fatal;
Elle ose s'y plonger, et battre de son aile
Le flot brillant et pur qui rejaillit sur elle.
Mais bientôt rappelée auprès de son trésor,
Elle y vole : ô douleur! son sein, humide encor,
Achève de glacer le germe en sa naissance,
Ce germe qu'échauffa sa tendre vigilance.

Place donc son palais aux lieux toujours parés

De l'or des blonds épis et des raisins pourprés,
Où mollement s'élève et sans orgueil domine
Sur les champs d'alentour une belle colline.
Ce site plus tranquille est aussi le plus sain.
Que le marbre, en colonne arrondi sous ta main,
Suspende dans les airs l'édifice champêtre
Où ces hôtes ailés enrichiront leur maître.
Du marbre si tu crains l'emploi dispendieux,
La pierre à moins de frais secondera tes vœux.
Que d'un autre rempart la glissante surface
Imite en s'étendant le poli de la glace,
Pour tourmenter les pas, tromper l'avidité
Du mulot qui gravit au haut de la cité.

Un réduit trop borné ne peut jamais leur plaire;
Ne vas point captiver les oiseaux de Cythère.
Le pigeon, faible encor, redoute le grand jour.
Dispose leur maison dans un juste contour.
Ménage prudemment deux points à la lumière;
L'un regarde le sud, que ton art le resserre;
Il reçoit au midi le soleil de l'hiver:
L'autre, plus large, au centre y laisse plonger l'air;
De ce double passage environne l'espace
De ces réseaux de fer que Vulcain entrelace,
Tel qu'en cercles étroits le crible est façonné:
Tu désarmes ainsi le milan étonné.

J'ai vu ceindre leurs murs d'une pierre saillante ;
L'hiver, sur cet appui, la colombe indolente
S'égaie aux doux rayons du soleil renaissant,
Compose son plumage, en ranime l'argent.
De ses dômes sur-tout marque l'amphithéâtre,
A l'aide de la chaux qui reproduit l'albâtre :
Elle aime à reconnaître, au sommet de ses tours,
L'éclatante blancheur qui fait tous ses atours,
Soit que ce signe heureux vers ses toits la rappelle,
Soit qu'enfin la couleur ait plus d'attraits pour elle.
Soigne encor leur demeure et ces berceaux heureux
Où repose au printemps le gage de leurs feux.
Observe tous ces nids adoptés par l'usage :
Dans leur nombre choisis la forme la plus sage.
Les uns taillent le bois, plusieurs tressent l'osier,
Ceux-ci creusent des troncs ; sous le tranchant acier
D'autres ouvrent le sein de la pierre qui crie.
Mais redoute le froid de la pierre engourdie,
Où la goutte noueuse enchaîne tes oiseaux.
Le bois nourrit le ver qui trouble leur repos.
Compose donc leurs nids de ces masses d'argile
Dont le foyer brûlant durcit la forme utile.
L'argile, de l'été tempère la chaleur,
De nos piquans hivers adoucit la rigueur,
Et ne distille point la sueur meurtrière
Qui mouille lentement les pores de la pierre.

Mais déjà leur palais s'offre à les recevoir ;
Pour payer tes travaux et remplir ton espoir,
Des mères avec soin tu distingues la race.
Au séjour préparé deux briguent une place :
L'une, d'un ventre épais étale la grosseur ;
Ses penchans sont plus doux, plus vive est sa blancheur :
Elle a des pieds ailés et se meut avec peine,
Et de l'extrémité des plumes qu'elle traîne
Elle efface en marchant la trace de ses pas,
Ou des ruisseaux voisins rapporte un vil amas
De limon détrempé, de mousse dégouttante.
Entends-tu frissonner sa famille tremblante
Sous l'eau qui la pénètre et glace le berceau ?
Un danger plus pressant demande un soin nouveau.
Lorsqu'aux fruits de l'amour, dans une paix profonde,
Son sein ardent prodigue une chaleur féconde ;
Si l'air porte à son nid quelque bruit éclatant,
Elle prend l'épouvante, elle échappe à l'instant ;
Et ses œufs, entraînés dans son vol téméraire,
De leurs tristes débris vont humecter la terre.
Fais tomber sous l'acier, sagement rigoureux,
Des ailes de ses pieds le luxe dangereux :
Ainsi tu peux du mal prévenir les ravages.

Une même colombe habite les bocages
Où se plaît des amans la jeune Déité.

Son front semble des Rois porter la majesté;
Fièrement elle marche; une superbe crête
En panache ondoyant s'élève sur sa tête.
De l'hymen toutes deux t'assurent les présens.
Soit que Procris entr'ouvre et dévore les champs,
Soit que l'affreux hiver enchaîne la nature,
Leur amoureuse ardeur te paye avec usure.
A peine les enfans ont-ils été ravis,
Que le nid réparé voit croître d'autres fruits.
Pour sa fertilité préfère cette espèce,
Si tu crois ménager tes soins et ta richesse,
Si par un goût commun parcourant les guérets,
Ces colombes en troupe y vont chercher leurs mets.

L'autre a moins de grosseur; elle vit solitaire,
Jouit plus rarement du plaisir d'être mère;
Elle habite les toits et les bords ignorés.
Lorsque le champ reçoit ou rend les grains dorés,
Sans te nuire elle y prend la frêle nourriture
Que lui fournit alors l'indulgente nature.
Son humeur est sauvage; on ne voit pas l'argent
Éclaircir les replis de son brun vêtement.
Ses pieds sont dégagés d'un plumage inutile;
Son front n'est point orné d'une aigrette mobile.
Le doux printemps voit naître et durer ses amours
Jusqu'au temps où Zéphyr fuit avec les beaux jours:

Alors son sein oisif repose avec la terre
Qui dort profondément d'un sommeil salutaire.

L'une et l'autre colombe a des noms différens,
Selon ses attributs, sa forme et ses penchans.
Si dans le même asile et sous des lois communes
Elles peuvent unir leurs cœurs et leurs fortunes,
De leur sang épuré par cet hymen heureux
Vont sortir des enfans plus parfaits, plus nombreux,
Et qui, sans hériter des vices de leurs pères,
Deviendront chaque mois tes plus sûrs tributaires.

Enfin, ton choix est fait. De ce peuple naissant
Veux-tu rendre à jamais l'empire florissant ?
Celles qui de l'État sont la tige fertile,
Il faut les confiner dans leur nouvel asile.
Leur tristesse souvent accuse ta rigueur ;
Garde-toi de céder à leur tendre douleur.
Attends que sous tes lois ces jeunes prisonnières,
Oubliant leurs époux, leurs demeures premières,
Aient pu par d'autres nœuds consoler leurs amours.
Quand la sœur du soleil aura fini son cours,
Rends-leur la liberté ; laisse-les dans les plaines
S'échapper, promener leurs troupes incertaines.
Mais de peur que l'éclat d'un riant horizon
Ne les invite à fuir trop loin de leur maison,

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

Et que l'ombre en chemin ne vienne les surprendre,
Sur le sol d'alentour permets-leur de se rendre,
Lorsque l'air condensé brunit le front des cieux,
Quand le char de l'Hesper brille et monte à nos yeux.
Alors, n'osant quitter l'aspect de leur domaine,
Ni braver les périls d'une course lointaine,
Attentives au jour qui tend vers son déclin,
Elles vont s'égayer aux bords du champ voisin;
Et par ton artifice apprennent à se plaire
Sous un toit dont l'abri leur devient nécessaire.

. . . . . .
. . . . . .

Ouvrages en prose.

Eloge

Du Cardinal d'Amboise.[1]

Le cœur des Rois n'est donc pas inaccessible à l'amitié? Nous le voyons s'ouvrir à ce sentiment noble et pur qui les rapproche du reste des hommes, remplit le vide du faste et des plaisirs, et leur rend même plus chère la gloire qui les environne. Au milieu de cette foule d'adulateurs semés autour d'eux pour éprouver leur vertu, le ciel leur fait distinguer ces génies supérieurs nés pour captiver l'ame des Monarques, par les rapports de l'estime et de la pensée; pour concilier les intérêts

(1) Ce Discours fut présenté, en 1785, à l'Académie des Belles-Lettres de Montauban. Cette Société ne donna point de prix.

de leur puissance avec les droits plus sacrés de leurs sujets, et pour marcher d'un pas égal à l'immortalité. La nature est avare d'un tel présent; elle nous en fait acheter la jouissance par plusieurs siècles de convulsions et de calamités. Il est si difficile que le mérite et la droiture se maintiennent dans les cours sans importuner l'ambition et l'envie, sans céder aux charmes corrupteurs de l'élévation! Aussi, de tous les spectacles que nous offre l'histoire des gouvernemens, il n'en est point de plus frappant, de plus propre à fixer l'œil du philosophe que ceux où l'on voit les Souverains prêter l'oreille aux conseils des sages, et s'unir constamment avec eux de goût et de sentiment pour veiller à la splendeur et à la félicité des États.

Que je me plais à voir deux Sociétés littéraires proposer, en même temps, à l'émulation des orateurs, Louis XII et d'Amboise (1), ces deux illustres amis que l'on ne peut séparer l'un de l'autre, parce que la reconnaissance et la vénération publique ont enchaîné leurs destinées et consacré leur mémoire! Qu'il doit être grand lui-même le Prince sous lequel on ne craint pas de rappeler

(1) L'Académie française devait couronner l'*Éloge de Louis XII*, le 25 août 1785; ce même jour avait été choisi par celle de Montauban pour couronner celui de d'Amboise.

des souvenirs aussi chers, et de retracer les beaux jours de la France !

Apelle seul pouvait peindre Alexandre ; ce serait aux Ministres les plus célèbres à prononcer l'éloge du Ministre de Louis XII. Seuls ils pourraient saisir tous les traits qui le caractérisent, et les rendre avec une expression fidèle et digne de lui. J'oserai cependant mêler ma faible voix à celles qui s'élèvent autour du nouveau char de triomphe où le patriotisme le place en ce moment. Ce qu'il a fait pour la gloire de son maître nous donnera l'idée de ses talens ; dans ce que la vertu lui inspira pour le bonheur des peuples, nous trouverons le développement des qualités de son cœur.

O vous qui portez le sceptre, et vous qui aidez à le soutenir, cet éloge vous intéresse ! vous pouvez y recueillir des leçons et des exemples. Malheur au citoyen que l'image des bienfaiteurs de la patrie n'émeut pas d'attendrissement ! il n'est point fait pour habiter avec une nation sensible.

La naissance du Ministre qui a le plus fidèlement servi la France tient à ce siècle de traverses et de prospérités, de vices et de vertus, où le trône de nos Rois fut attaqué par des ennemis si puissans, et défendu par tant de héros ; où l'on vit ces fiers usurpateurs, qui menaçaient nos provinces et en partageaient déjà la dépouille, re-

poussés loin de nos frontières, et contraints de reporter dans leur pays la honte des revers et le témoignage de notre vengeance. Dans le sang généreux dont il était descendu, d'Amboise avait puisé, non cette vanité ridicule et funeste qui n'est fondée que sur les titres, mais la nécessité d'être grand et vertueux par lui-même, et ce vif amour de la gloire, la passion des ames fortes, le mobile des actions éclatantes. L'art ne façonna point ses premiers ans. Pour lui, point de culture lente et pénible; ce qui est nécessaire pour préparer et mûrir des esprits ordinaires eût mis des entraves à son génie, en eût retardé, pour ainsi dire, la virilité. Tel que les Spartiates, il ne devait apprendre qu'à bien faire, ou, comme l'aigle, n'essayer son vol et ne le déployer qu'au sein des orages.

La nature, qui le destinait à conduire le cœur d'un Prince, à combiner les événemens, à calculer les intérêts réciproques des empires, le plaça, dès sa plus tendre jeunesse, sur ce théâtre de ruses et de déguisement, où la haine caresse, et d'un front serein aiguise ses poignards; où l'adulation rampe servilement; où, sans cesse agité par des vents contraires, le vaisseau de la fortune flotte au milieu des écueils, cherche en vain le rivage, et ne touche souvent le port que pour s'y briser. C'est là qu'il eut pour maître

l'expérience de deux règnes si opposés, également propres à développer ses idées et à former son jugement et son courage. Dès sa quatorzième année il est revêtu d'une dignité sacrée que ses rivaux lui disputaient en vain. Il paraît à la cour de Louis XI. Ses manières douces et insinuantes, ce caractère aimable qui porte avec soi la candeur et la sensibilité, lui gagnent l'estime d'un Monarque défiant par principes, superstitieux par tempérament et par faiblesse, aussi redoutable dans sa jalousie que dans son ressentiment, qui joignit la férocité de Phalaris à la politique de Pisistrate; mais le seul peut-être capable de faire plier l'orgueil des grands et de relever l'autorité du Souverain. Ne craignez point que l'envie de plaire et de s'avancer entraîne le jeune d'Amboise et détruise l'espoir de l'État. Le Génie tutélaire de la France veille autour de lui et le soutient contre le souffle mortel de l'exemple. Ici, il démêle les replis obscurs de l'intrigue, et les manéges de la duplicité; là, il observe la ligne de démarcation qui sépare l'autorité du despotisme, pour s'instruire à resserrer le pouvoir et à le détendre à propos; il remarque combien la méfiance nuit au bonheur général en repoussant la vérité qu'elle paraît craindre. Tantôt il voit tracer ces proscriptions cruelles qui font frémir encore l'humanité; tantôt il voit partir du trône ces impôts meurtriers,

plus funestes que tous les fléaux ensemble, qui frappent le peuple comme d'un coup de foudre, qui en dévorent la substance, et dans toute l'étendue d'un royaume sèment le découragement, la douleur et la mort. Il s'attendrit, il souffre; augurons tout des soupirs qu'il est forcé de concentrer au fond de son cœur : ce n'est pas encore le moment où il pourra faire entendre la voix de la justice et de la vérité; qu'il étudie nos maux, un jour il en trouvera les remèdes. Mais quel Prince vient de fixer ses regards et ses pensées? tous ses sens ont tressailli à son aspect; il a vu le Duc d'Orléans : on dirait que ces deux ames volent à la fois au-devant l'une de l'autre. La conformité de l'âge et des penchans les unit tout à coup : l'amitié s'étonne de naître et de s'affermir dans des lieux où ses lois sont méconnues. Les voilà donc, ô ma patrie, ces généreux consolateurs qui doivent un jour fermer tes plaies, ramener la joie dans ton sein, et laisser chez nos derniers neveux un tendre et ineffaçable souvenir! Il ne leur manque plus que l'épreuve des revers pour rendre leurs chaînes plus solides, et faire éclater l'héroïsme de leur fidélité. Cette leçon importante, le sort la leur réserve; c'est la secousse qui, en remuant l'édifice, achève de l'asseoir sur ses fondemens.

Louis XI vient d'expirer dans les remords. La cour passe, en un moment, de la gêne et de la

crainte, à l'ivresse de la volupté; révolution aussi dangereuse pour les esprits que le changement trop rapide des saisons l'est pour le corps humain. Deux partis puissans briguent l'honneur de guider la jeunesse et l'inexpérience de Charles VIII. Une femme impérieuse et hautaine, fière de sa beauté, plus fière encore de tenir les rênes du gouvernement, la fille de Louis XI l'emporte. Tandis qu'elle fait valoir ses droits avec orgueil, et que le Prince cherche à secouer le joug d'une tutelle injurieuse, d'Amboise est arrêté et mis aux fers. Ce qu'il regrette alors ce n'est point la perte de sa liberté, son ame reste toujours indépendante; jamais il ne fut de servitude pour le sage : mais l'idée qui le déchire, c'est qu'il est loin de son illustre ami, c'est qu'il est dans l'impuissance de contenter le besoin qu'il s'est fait de lui être utile. A peine a-t-il senti tomber ses chaînes, qu'il court lui offrir ses services. Déjà sa prévoyance a sauvé le Duc d'Orléans de la fureur de ses ennemis; il le relève de ses disgrâces, il en devient le libérateur, en ménageant cette alliance qui flattait la passion de Charles VIII et assurait une province à l'État; alliance que l'on peut regarder comme un des plus beaux traits de sa politique. Rétablis tous les deux dans leur première faveur, ils en imposent aux courtisans et à la jalousie, par cette fermeté noble et modeste que l'on rapporte de l'in-

fortune. De nouveaux orages les menacent. L'envie s'agite et se replie autour d'eux; on épie leurs entretiens; on sème de toutes parts les soupçons et les alarmes. La calomnie persuade aisément un Prince que les excès d'une vie usée par la débauche, joints à la perte d'un fils, l'unique héritier de sa couronne, ont jeté dans une taciturnité ombrageuse, et poussent déjà vers la tombe. Le Duc d'Orléans et d'Amboise ont lu dans tous les regards que leur présence est importune. Ils s'éloignent sans murmurer; ils partent pour un exil qu'ils ont la douceur de partager ensemble. Mais c'est le dernier combat qu'ils auront à soutenir contre le sort. Le ciel applaudit à leur courage : le Monarque, le Ministre sont formés. Je les vois revenir triomphans, avec cette sérénité présage certain de la paix qu'ils vont rétablir. Le Duc d'Orléans monte sur le trône, et tend la main à d'Amboise qu'il place à ses côtés. La crainte et l'espérance, le repentir et la joie peignent sur tous les fronts le flux et le reflux des sentimens. Les uns, par une prompte retraite, cherchent à se soustraire aux reproches et à la vengeance; d'autres se préparent à changer les ressorts que leur intérêt faisait agir; plusieurs étudient jusqu'aux moindres gestes du nouveau Souverain, et flattent le favori pour s'insinuer plus aisément dans les bonnes grâces du maître. Le peuple, ami

de la nouveauté, las de souffrir, et naturellement bon, s'interroge tour à tour, mais craint de s'expliquer; il n'ose découvrir ses blessures, incertain si la pitié va s'attendrir ou si l'orgueil doit aggraver ses maux. Les ennemis de la France se réveillent; ils suivent tous les pas du Ministre pour voir ce qu'ils ont à se promettre, jusqu'à quel point ils pourront faire valoir des droits équivoques ou des prétentions chimériques. D'Amboise a tout prévu; d'un coup d'œil il inspire la confiance à la patrie; il annonce à l'Europe sa droiture et sa fermeté. Aux premiers rayons que jette cet astre consolateur, on juge combien sa carrière sera brillante et féconde.

Connaître à fond les ressources de l'Etat et les forces des puissances qui l'entourent, afin de les unir et de les diviser au besoin; savoir tantôt se mettre à couvert avec le bouclier, tantôt se défendre avec l'épée; ici, opposer une raison saine et vigoureuse; là, flatter l'ambition et l'orgueil; tantôt lier les empires par ces nœuds que le devoir et le sentiment font respecter; tantôt balancer les passions, les préjugés et les bienséances; relâcher de ses droits pour en obtenir ou pour en conserver de plus précieux; trouver dans les vices des autres gouvernemens de quoi parer à des coups imprévus, et les moyens d'opérer des révolutions utiles; profiter quelquefois des pertes de l'ennemi

pour le mettre hors d'état de nuire, ou pour l'attacher par des bienfaits; enrichir une nation des découvertes de ses voisins, afin d'ouvrir des canaux fertiles à l'industrie et au bonheur, surtout n'élever à la gloire aucun monument qui soit cimenté des larmes et du sang des sujets : tel est l'art du Ministre qui veut maîtriser les événemens, ou, lorsqu'il se trompe, ne rendre jamais le peuple victime de ses erreurs. Cet art, composé de tant d'autres, qui demande la profondeur et la subtilité, le courage et la souplesse, la lenteur et la précipitation, l'étude des détails, et la magnificence de l'ensemble; ce talent, presque divin, d'assujettir son siècle et les âges suivans à son opinion, distingua particulièrement d'Amboise. Placé à la hauteur nécessaire pour dominer sur la France, il en parcourt l'étendue depuis le point où la vérité se fait entendre, jusqu'aux pieds du trône, où sa voix se perd insensiblement. Il voit des provinces épuisées dont les habitans fatiguent le sol à regret et sans espoir; d'autres, prêtes à se livrer à l'étranger, ou à seconder des usurpateurs. Parmi la noblesse, il remarque des esprits inquiets et remuans, ennemis de tout frein, jaloux d'un pouvoir qu'ils regardent comme leur ouvrage. Partout il ne rencontre que des citoyens rebutés et mécontens; la France ne lui présente, d'un bout à l'autre, qu'un corps déchiré par des

maladies sourdes et violentes, épuisé depuis longtemps par des guerres ruineuses, par une tyrannie sanglante, et devenue la proie du luxe et des profusions coupables de Charles VIII. Cette image lui arrache des pleurs; mais il commande à sa sensibilité pour ne point distraire sa vigilance. Il conçoit toutes ses obligations, il envisage toutes les difficultés; et, comme l'athlète, il sent sa vigueur renaître aux approches du combat. Il ranime l'espoir dans les provinces, en confirmant, en assurant les propriétés, en diminuant le fardeau qui les accablait. La flamme des divisions et des complots retombe et s'éteint d'elle-même, parce qu'elle ne trouve plus d'alimens. Il redonne le mouvement et l'activité à ces bras qui allaient devenir inutiles, ou qui, conduits par le désespoir, auraient pu replonger la patrie dans le trouble et la confusion. Sans menacer, il paraît armé de la force. Il ose remontrer aux grands quels sont leurs devoirs, sans dissimuler ce qu'ils ont droit d'attendre de la justice et de la faveur du Monarque. Il limite leurs prétentions; il leur fait voir jusqu'où ils peuvent les étendre, mais quelle est la barrière sacrée qu'il serait dangereux de franchir : ils sont, sans doute, l'ornement, le soutien et la gloire du trône; mais s'ils songent à l'ébranler, tous leurs titres sont nuls et déposent contre eux. Il vient enfin à bout de

les mettre à une certaine distance sans blesser leurs prérogatives. On se prête à ses vues; chacune de ses démarches est un pas qu'il fait vers le bien commun; on rougirait de ne point lui savoir gré d'un zèle aussi pur. Déjà l'estime et la reconnaissance ont fixé l'ordre et l'harmonie. Du sein de la France, dont il vient de réconcilier les ennemis domestiques, d'Amboise porte ses regards sur les autres nations, afin de déterminer leur influence sur les vastes projets qu'il médite.

L'Angleterre, agitée par tant d'orages sous Edouard IV, remplie d'horreurs sous Richard III, le meurtrier de ses Princes, respirant à peine sous Henri VIII, ne paraît point disposée à séparer ses forces; elle admire l'intégrité du Ministre de Louis XII, et ne l'arrêtera point dans sa course. L'Empire n'est pas encore parvenu à ce haut degré d'élévation où l'ont conduit les traités, le temps et la valeur; mais il faudra cependant en acheter le repos; il faudra prodiguer l'or pour endormir l'insatiable avidité de Maximilien, et ne point perdre de vue les progrès de la maison d'Autriche, destinée à recueillir un immense héritage, et à peser un jour sur l'Europe. La Suisse, libre et belliqueuse, sauvage et imposante comme les monts qui la resserrent, vend les bras et le sang de ses citoyens à tous ceux qui peuvent les acheter. L'Espagne étale la dépouille des Maures et les

richesses du Nouveau-Monde; elle s'enorgueillit d'être soumise à Ferdinand, qui se fait gloire de vaincre et de tromper les Rois, et à cette Isabelle, digne d'avoir vécu parmi les héros de l'antiquité. Il faudra se tenir en garde contre la surprise, tantôt repousser la ruse par la ruse, tantôt se mesurer avec cette puissance, et opposer Trivulce, La Trémouille et d'Aubigni à ce Gonsalve, qui vaut lui seul un conseil et une armée. Quel est dans l'Italie ce Pontife entreprenant et redouté sur qui la Religion jette un voile en gémissant? L'impiété triomphe au récit de ses excès; la politique vante des talens rares dont elle déplore l'abus. O d'Amboise! que ta vertu ne s'alarme point, si elle est obligée de faire concourir Alexandre VI à tes desseins. La Providence ne fait-elle pas servir ses fléaux à ses bienfaits? Les honneurs que tu dois en recevoir sont un prix réservé à ton mérite : ils serviront d'instrument à tes succès. C'est à toi qu'il est donné de traiter avec la perfidie sans altérer ta candeur; d'approcher le vice sans contracter la souillure la plus légère. Il est toujours un intervalle insurmontable entre le cœur du juste et celui du méchant, comme entre les vapeurs qui s'élèvent de la terre et ces astres brillans, l'ornement et la lumière du monde.

Mais le moment est arrivé où d'Amboise, pre-

nant un nouvel essor, va déployer le génie des expéditions dans une carrière où la voix de la patrie l'appelle, tandis que des motifs respectables semblent l'en éloigner; où il va donner des leçons d'humanité aux conquérans, et faire pardonner les victoires en les rendant utiles aux vaincus. Louis XII a réclamé le Milanais dont il est l'héritier légitime. Ludovic Sforce s'en est emparé; il y règne teint du sang de son neveu, abhorré de ses sujets, sans autres titres que ceux qu'il s'est acquis auprès des Souverains dont il paye l'avarice ou l'indigence. Ce mouvement inquiète l'Europe; aussi d'Amboise commence-t-il par en fixer l'équilibre : il pose, si je puis m'exprimer ainsi, tous les esprits sur la base commune de l'honneur et de l'équité. Il s'est assuré des intentions des cours de Londres et de Madrid; il vient d'enchaîner par une trève la volonté de Maximilien; et l'Archiduc est contraint de demeurer tranquille observateur des événemens. Florence s'apprête à soutenir l'entreprise; elle recevra pour récompense le pouvoir de maintenir sa constitution; Venise a promis des secours; puisse-t-elle garder la foi de ses sermens! Déjà Louis XII et d'Amboise ont franchi les Alpes. Ils sont devancés par la terreur que la journée de Fornoue a laissé dans toute l'Italie. La Trémouille dispute de magnanimité envers son Roi, en prodiguant sa vie,

en échauffant le courage des soldats. D'Amboise entretient l'abondance et l'activité. Tout plie, tout cède; Alexandrie en s'écroulant nous ouvre un passage; Mortare subit le joug; Pavie est emporté : le Duc Sforce éperdu cherche son salut dans la fuite; Milan se soumet à la discrétion du vainqueur.

Vous, que la passion des armes enflamme, que séduit la gloire des conquêtes, Princes guerriers, venez apprendre quel est le triomphe qui honore plus que la victoire, et combien le sang des hommes est cher à ceux qui savent l'apprécier. D'Amboise foule aux pieds cette politique barbare qui change les cités conquises en déserts et en tombeaux, qui met des peuples entiers aux fers et s'abreuve de leurs larmes, ou les traîne captifs en des régions inconnues qu'ils vont remplir de leur opprobre, et attrister du cri de leurs douleurs. Jaloux de signaler dans le Milanais la clémence héroïque que Louis XII a fait éclater dans la France, c'est par des bienfaits qu'il se venge des ennemis et des rebelles; il est persuadé que les cœurs qu'une juste reconnaissance arrache à la haine se retiennent plus facilement, et que les remords de l'ingratitude sont de tous les supplices les plus affreux à supporter. Il établit des écoles consacrées à l'étude de la Religion, des lois, et de cette science qui serait la première de toutes,

si les conjectures n'entraînaient quelquefois ses décisions, ou si les secrets de la nature étaient plus approfondis. Il ne se borne point aux arts qui perfectionnent la civilisation, et qui, en adoucissant les mœurs, accoutument l'esprit à l'amour du repos et de l'obéissance; il diminue les impôts que la barbarie de Sforce avait multipliés : il veut qu'un conseil de magistrats choisis veille à l'union et à la sûreté des citoyens, et tempère la dépendance par la douceur. Ainsi il n'a fait combattre la France que pour la justice et l'humanité; et Milan, qui craignait de se voir livrée aux horreurs de la servitude, reconnaît et salue avec transport le meilleur des maîtres et le plus généreux libérateur.

Je ne retracerai point l'histoire des troubles qui agitèrent bientôt après l'Italie, et qui mirent tant de fois en danger les possessions que la France venait d'y acquérir. Si le voisinage des monarchies a toujours quelque chose de suspect et d'odieux pour les républiques, l'établissement d'une puissance étrangère ne leur inspire pas moins d'inquiétude et d'effroi : tout leur présente alors l'image du despotime qui les observe et s'avance, le front menaçant, le poignard et les chaînes à la main. Des alarmes naissent bientôt les ruptures : le peuple, nouvellement soumis, est entraîné à la révolte par le conseil et par l'exem-

ple; il commence à sentir, à chérir pour lui-même la liberté qu'il voit fleurir à ses côtés. Ces motifs se joignent à sa légèreté naturelle et aux circonstances; il ne tarde pas à secouer le joug de l'autorité, ou du moins sa fidélité est exposée à mille orages. Aussi d'Amboise eut-il besoin d'un zèle et d'une activité à toute épreuve : c'est là que son génie parut ne sortir des difficultés que par des prodiges. Il semblait que le patriotisme lui donnât des ailes, et multipliât son existence. Je ne représenterai point ce Ministre laissant volontiers le champ libre à ses envieux, bravant les fatigues des voyages et les douleurs d'une maladie aiguë, pour voler à la défense du Milanais; occupé sans cesse à étouffer l'hydre renaissante des factions, relevant le courage des alliés, réformant les abus, appaisant les mésintelligences; obligé de prévenir à tout moment l'irruption de quelque ennemi, et sur-tout celle des Suisses, avides de pillage, qui s'élançant de leurs repaires comme des tigres altérés de sang, couraient chercher leur proie. Je ne parlerai point de l'entreprise sur Naples, entreprise trop hasardée peut-être, quoiqu'elle fût autorisée par l'équité. Il faudrait rappeler des victoires et des défaites qui se succèdent rapidement, et la crédulité, la bonne foi aux prises avec la perfidie. Dans cette scène d'horreurs, Bayard annonce un héros et fixe l'admiration.

Les Républiques de l'Italie, vendues à l'Espagne, trafiquant avec la France, agissent de concert pour les ruiner l'une et l'autre, et sourient aux coups terribles qu'elles ont dirigés ; bientôt elles tournent leurs fureurs contre elles-mêmes, et se déchirent de leurs propres mains : on dirait que Brennus et Annibal ravagent à la fois l'Italie, ou que la liberté, semblable à ce géant couvert de masses de feux, s'agite, se relève et tombe ensevelie sous ses débris. Le sang ruisselle de toutes parts, et Venise s'applaudit d'avoir pu acheter le malheur commun au prix de l'or et de la trahison. Insolente et barbare cité, ta fourbe est dévoilée ; nos vengeurs s'apprêtent ; j'entends déjà tonner dans Cambrai la foudre qui doit écraser ton orgueil ; tes vaisseaux, tes trésors ne te défendront pas ; tu rendras compte de tes usurpations et de tes crimes, et tu apprendras, mais trop tard, que la fortune est aussi inconstante que la mer sur laquelle tu es assise en souveraine. Une armée formidable marche contre toi ; Louis XII et d'Amboise l'animent de leur présence ; ils sont les garans de nos succès. Tes villes, tes boulevards sont abattus ; tes chefs sont déconcertés, tes soldats immolés aux mânes de Nemours, et je vois élever ce monument solennel qui attestera aux siècles à venir le jour de ton humiliation et celui de notre triomphe.

La pensée de la multitude s'arrête à l'événement, et dans la victoire n'envisage que la victoire elle-même. Le politique perce plus avant, et de l'effet il remonte à la cause. Il se replie sur les moyens, sur les circonstances, sur les intérêts qui ont eu plus ou moins de poids; il calcule les difficultés et les avantages, ce qu'il a fallu abandonner au hasard, et ce qui devait marcher de front avec les caractères et les passions différentes; il assied ensuite son jugement, et modifie son estime. C'est ainsi que l'on doit procéder pour apprécier ce fameux traité conclu par d'Amboise, et que l'on regarde comme le chef-d'œuvre de l'art des négociations.

Ici se présente une réflexion à mon esprit; d'autres l'ont peut-être faite avant moi. Comment ce Ministre a-t-il pu se montrer à l'Europe avec cette supériorité de lumières qui la remplit tout à coup de confiance et de respect? comment a-t-il su pénétrer les secrets de toutes les cours sans laisser échapper le sien; être assez sûr des inclinations et des volontés de tous les Princes pour les faire aboutir infailliblement à ses vues, devenir leur arbitre, leur oracle, et un ami nécessaire; vivre au milieu des piéges qu'ils lui tendaient, sans y tomber, sans songer à leur en dresser lui-même? comment a-t-il su les rassembler, les diviser, leur commander à son gré le repos ou l'ac-

tion, sans jamais perdre leur estime ? comment a-t-il su corriger ses erreurs avec autant d'intelligence qu'il préparait les succès, et ne jamais compromettre la sûreté du royaume? en un mot, comment a-t-il pu être à la fois l'homme de l'Europe et l'homme de la patrie ? Il faut plus qu'un jugement sain pour opérer de si grandes choses. Un génie élevé, une volonté ferme, un cœur droit et pur, voilà les précieuses qualités que possédait d'Amboise : elles seules ont pu produire toutes les merveilles du règne de Louis XII, de ce Prince dont le nom doit être à jamais associé aux noms adorés des Titus, des Trajan, des Marc-Aurèle.

D'autres Ministres ont peut-être déployé de plus grandes vues, accompli de plus vastes desseins. On ne dispute pas à Mazarin les ruses d'une adroite politique ; Richelieu porta sans doute avec éclat le sceptre qu'il avait en quelque sorte ravi à son maître ; Louvois suivit avec rapidité la carrière de l'ambition et des conquêtes : mais aucun de ces Ministres n'était l'ami de son souverain. D'Amboise avait mérité ce titre. Toutes ses pensées étaient consacrées à l'État et au Monarque : il ne voyait de gloire pour lui que dans la félicité de l'un et de l'autre. Son zèle fut dignement récompensé : il rendit les peuples heureux, et il sut, dans les temps les plus difficiles, concilier l'intérêt de la

nation et la gloire du trône, repousser les tentatives de l'étranger, et placer l'honneur et la prospérité de la France sur les colonnes de la justice et de l'humanité.

Chez les Égyptiens, lorsqu'un grand personnage avait cessé de vivre, un tribunal s'assemblait : là chacun pouvait accuser la mémoire de l'homme qui n'était plus. Si l'on prouvait qu'il s'était souillé par le crime, une flétrissure indélébile s'attachait à son nom, et ses tristes restes étaient privés des honneurs de la sépulture. Mais des suffrages unanimes proclamaient-ils ses vertus? l'asile du repos éternel s'ouvrait pour lui, et ses bonnes actions étaient annoncées ainsi que son apothéose. Si l'on ne trouve point chez les peuples modernes une institution pareille, celui qui s'est élevé au-dessus des autres hommes doit cependant redouter une sentence non moins sévère, ou espérer une renommée éternelle. L'histoire punit les grands coupables; elle récompense les grandes vertus. Ainsi nos fastes, après avoir couvert d'ignominie les Ministres du fils de Charles VII, ont environné d'une auréole de gloire le nom du vertueux d'Amboise.

A l'époque où ce grand homme fut appelé à partager l'autorité souveraine, l'agriculture était dédaignée; le soc nourricier était mouillé des larmes du cultivateur, qui ne traçait qu'en trem-

blant de pénibles sillons sur la glèbe à laquelle il était attaché. Des guerriers indisciplinés et farouches lui ravissaient souvent le fruit de ses sueurs, et un instant voyait disparaître ou détruire le produit des travaux d'une année. D'Amboise sut mettre un terme à tant d'infortunes. Le premier des arts fut honoré : la soldatesque qui avait porté le ravage et l'effroi dans les campagnes subit la peine qu'elle avait encourue; la confiance reparut, de nouveaux champs furent fécondés, et l'espérance d'un heureux avenir vint consoler les peuples.

On connaît les liens étroits qui unissent l'agriculture au commerce; d'Amboise les aperçut : par ses soins infatigables, par sa munificence éclairée, des manufactures nombreuses s'élevèrent dans le royaume : l'Italie n'alimenta plus notre luxe et nos besoins; l'industrie fut créée. Son heureuse influence se fit ressentir jusque dans les provinces les plus éloignées de la capitale. Des étrangers ingénieux y portèrent, à l'envi, d'immenses capitaux et de précieuses connaissances. La barbarie du moyen âge s'enfuit pour toujours; le règne des arts fut assuré; la population s'accrut avec rapidité : une nouvelle ère de gloire et de bonheur commença pour la France, et la félicité publique fut dans la suite le prix de la sagesse du Ministre.

Encore plongée dans le chaos, notre jurisprudence n'offrait que l'image effrayante du désordre. Les Lois romaines, les Coutumes locales, et les Capitulaires, nous régissaient; mais la faiblesse et l'ignorance des juges rendaient les décisions incertaines et contradictoires. La France ne possédait qu'un petit nombre de tribunaux suprêmes, tandis qu'elle était hérissée d'une foule de juridictions particulières, qui multipliaient les embarras, les désordres et les haines. D'Amboise sentait depuis long-temps le besoin de régler d'une manière plus uniforme l'administration de la justice, et il s'en occupa, non sans éprouver de fortes contradictions, mais cependant avec succès. Il fixa les formes de la procédure; il arrêta les déprédations judiciaires; il institua les Parlemens de Provence et de Normandie. Des assassins, encore couverts du sang de leurs victimes, trouvaient dans nos temples un refuge assuré. Comme dans l'antiquité, on voyait des *Supplians* embrasser les autels, et, profitant de leurs saints priviléges, se soustraire au glaive des lois. Cet usage, dont l'origine était sans doute respectable, mais qui, au 15.me siècle, ne pouvait plus paraître qu'impolitique et même irréligieux, devait attirer toute l'attention d'un Ministre qui voulait assurer le triomphe de la justice. D'Amboise pouvait d'ailleurs, mieux qu'un autre, parvenir à faire dis-

paraître cette coutume. Revêtu de l'une des premières dignités de l'Eglise, il lui appartenait de montrer que les lieux destinés au culte, que les sanctuaires consacrés à la Divinité ne devaient pas être profanés par la présence des assassins. Il détruisit donc le *droit d'asile*, accordé aux églises et aux monastères, imité des anciens, conservé dans des siècles d'ignorance, et qui encourageait au crime en en assurant l'impunité.

Depuis la destruction de l'Empire romain, les sciences et les lettres n'avaient plus jeté qu'un éclat fugitif dans les Gaules. Charlemagne rappela les muses exilées, mais ses successeurs les dédaignèrent. Les écoles établies dans les cloîtres, les fabliaux des Trouvères, les chants des Troubadours avaient fait sans doute briller, de loin en loin, quelques étincelles du feu sacré; mais les Troubadours n'existaient plus, et la langue française n'était pas fixée. Cependant l'imprimerie venait d'être inventée, et d'Amboise reconnut toute son utilité. Il encouragea ceux qui portèrent parmi nous cet art qui assure l'immortalité aux productions du génie. Il fit plus : il appela en France plusieurs hommes célèbres par leurs talens et leur érudition, et dans le nombre on distinguait Jérôme Aléandre. Castiglione et Paul-Emile doivent être mis au nombre de nos conquêtes en Italie : Jean de Lascaris, descendant des Césars

de Constantinople, dut moins à sa naissance qu'à son profond savoir, le titre d'ambassadeur de France à Venise. Ainsi, par cette protection accordée aux gens de lettres, d'Amboise devançait l'époque de la renaissance; ainsi le Ministre du *Père du peuple* indiquait à François Ier que la gloire des Souverains ne consiste pas toujours dans le gain des batailles; et peut-être ces généreux exemples firent-ils ambitionner à ce Prince le titre de *Restaurateur des Lettres* qu'il sut si bien mériter.

Tout n'est pas fait encore, ô d'Amboise! jusqu'ici la France ne t'est redevable que de sa gloire et de sa tranquillité : jusqu'ici tu ne lui as donné que des espérances pour son bonheur futur en protégeant l'agriculture et l'industrie. Ah! je touche enfin à la plus belle partie de ton administration; à celle dans laquelle tu n'as point de rival. Tu l'as donc vu cet ennemi sourd et terrible, ingénieux et féroce, ce Protée, qui, reproduit sous tant de traits divers, dévore comme la flamme, bouleverse comme les torrens et déchire comme le tigre? Les impôts..... à leur aspect tout pâlit, tout frissonne; autour d'eux marchent le luxe avide, les vexations, l'injustice qui opprime le riche et le pauvre, et fouille le sol stérile comme le sol abondant; la duplicité qui brave les mépris et couvre ses forfaits du masque du pa-

triotisme, tandis que l'industrie gémit abattue, et que le cultivateur implore en vain la pitié des odieux agens du fisc. Mais ils comptent en vain t'échapper; tu enchaînes ce monstre, et les suppôts de ses fureurs; les subsides ne seront plus que le lien qui doit unir les sujets et le Monarque. La France sort du profond assoupissement où l'avait plongée la douleur. Elle montre à d'Amboise les sources de la prospérité générales desséchées, des villes désertes, des provinces en deuil. Elle lui fait remarquer ces hommes dont les travaux ne sauraient être trop récompensés quand ils sont guidés par le désintéressement, mais dont il faut punir le faste lorsqu'il est le fruit des malversations, lorsqu'il ne brille que des dépouilles du peuple. Le Ministre savait qu'il n'entre pas dans le trésor de l'Etat un seul denier qui ne soit le prix d'un effort et souvent d'une larme; que l'on ne peut mal employer les tributs, ou les perdre, sans être coupable d'ingratitude et d'inhumanité. Il eût rougi de ne point redoubler de soins et de fidélité en voyant la France s'abandonner à lui sans réserve. O temps de bonheur! ô souvenirs délicieux! La patrie n'offrait alors que l'image d'une même famille où les enfans étaient heureux de la tendresse de leur père, et le père heureux de l'amour de ses enfans. D'Amboise en était le nœud commun et le vertueux médiateur. Mais

peut-on parler de cette époque fortunée, peut-on louer la sage administration de d'Amboise sans se rappeler aussitôt celle de Sully ? Ce parallèle intéressant aura sans doute frappé tous mes rivaux; tous auront rassemblé avec art les traits qui distinguent et rapprochent en même temps le Ministre de Louis XII et celui d'Henri IV. D'Amboise ! Sully ! quels noms ! quels modèles ! quelle perfection désespérante ! Ils réunirent tous deux les qualités qui font les grands Ministres, et qui les aident à retenir l'Etat penchant vers sa ruine. Tous deux sentirent combien la réforme dans les lois relatives à la milice, et dans la répartition des impôts, devait contribuer à la félicité de la nation. Tous deux protégèrent également l'agriculture. D'Amboise fit quelque chose de plus peut-être pour agrandir le commerce, et si les vaisseaux qu'il envoya sur les traces de Colomb ne réussirent point dans leurs découvertes, il indiqua du moins la route à ceux qui devaient lui succéder. Chef, soldat et Ministre tout à la fois, chargé en quelque sorte de remettre la France sous la domination de Henri, Sully fit valoir de vastes connaissances qu'il dut à ses études et à l'agitation, cette mère du génie. D'Amboise ayant à défendre dans l'Italie des droits moins importans, eut cependant besoin d'une politique plus ingénieuse, mais toujours active. J'admire Sully à la

cour d'Elisabeth : son éloquence mâle et sensée m'émeut et me persuade; j'estime la sage intelligence de d'Amboise qui tient en suspens les potentats les plus jaloux et les plus dissimulés, tandis qu'il s'avance vers le but qu'il a marqué. L'un était fier d'avoir versé son sang pour son Roi, l'autre d'avoir conduit, à côté de Louis XII, les entreprises les plus difficiles, et d'avoir partagé les victoires de son Souverain : plaignons Sully d'avoir été contraint de porter les armes contre les Français; félicitons d'Amboise de ce qu'il n'eut à s'occuper que de leur gloire et de leur bonheur. Le Ministre de Henri IV eut plus de peine à acquérir la confiance du peuple; ses services furent d'abord moins sentis; il fit le bien plus lentement parce que les animosités n'étaient pas encore refroidies; mais il ne tarda pas à être apprécié comme il le méritait; d'Amboise gagna tous les cœurs dès qu'il parut, et fixa pour toujours les sentimens. Applaudissons-les tous deux d'avoir rencontré des Rois zélés pour la patrie, à qui des épreuves douloureuses avaient appris à ménager les hommes, à les chérir, et sur-tout à leur pardonner; de n'avoir profité de l'ascendant impérieux qu'ils eurent sur leurs maîtres que pour leur exposer la vérité sans art, et leurs devoirs avec énergie. Ils reçurent tous deux de la nature l'ame la plus belle et la plus généreuse. Sully affecta des

principes austères et d'une stoïque rigidité. Il avait des préjugés à détruire, des défiances à vaincre, des haines à dissiper. D'Amboise, avec autant de droiture, eut moins de rudesse, parce qu'il avait été moins froissé par les événemens; celui-ci, par son habileté, par des recherches utiles, fit estimer les sciences; d'Amboise prit plaisir à les animer, à les encourager, en attirant dans la France ceux qui les cultivaient, ou en les distribuant dans les pays qu'il avait subjugués. Le premier survécut à son maître, et pleura long-temps sur les fautes de Louis XIII et sur les calamités de la France. D'Amboise, ravi tout à coup à la patrie, sembla laisser son Roi sans appui. Tous deux ont préparé deux grands siècles; d'Amboise, celui de François I.er; Sully, celui de Louis XIV. Tous deux seront à jamais l'orgueil de nos annales, et tressailliront encore dans la tombe, s'ils forment, par leurs exemples, des hommes qui leur ressemblent, et qui aiment comme eux et le Souverain et la patrie.

Dans les talens de d'Amboise, on découvre le germe de ses vertus; on prévoit que l'homme d'état a perfectionné l'honnête homme. On ne s'est point trompé, et l'on a le droit d'estimer le cœur de celui dont on a pu admirer les actions. L'histoire nous peint Annibal jurant sur l'autel de ses Dieux une haine éternelle aux Romains; je

crois voir d'Amboise vouant, sur l'autel du patriotisme, toutes ses pensées, tout son être à la France; serment sacré dont il ne démentira pas la magnanimité. Dès cet instant, il se soumet aux murmures de l'envie, aux chagrins, aux sollicitudes du ministère; il lui sacrifie le soin de ses jours. Il ne voit plus que la France, il n'entend plus qu'elle : il en guérit les blessures, il en recherche les besoins, il en étudie les intérêts; nul obstacle qui l'arrête, nul danger qui l'étonne. C'est pour elle que, revêtu de l'autorité, il ne se venge de ses persécuteurs que par les distinctions dont il les honore, que par ces traits de bienfaisance que l'antiquité nous eût enviés. C'est pour lui donner une égide impénétrable qu'il inspire l'amour des mœurs, qu'il prescrit la plus exacte discipline dans ces retraites où la piété doit retrouver partout son image, les défenseurs de son culte et les dépositaires de l'instruction. C'est pour la France qu'il repousse le fanatisme, comme s'il se transportait tout à coup dans cette nuit d'horreurs dont nos regrets et nos larmes ont à peine effacé le souvenir; nuit désastreuse où le même glaive frappa la Religion, la nature et l'Etat. C'est pour représenter la France telle qu'elle était à ses yeux, et avec cette dignité qu'il lui avait acquise, qu'on le vit déployer tant de magnificence chez l'étranger. Il ne triompha que pour elle : le dirai-je? c'est pour

elle qu'il s'est exposé à la censure de la postérité. Mais vous qui le blâmez hautement dans plusieurs de ses démarches, et vous qui aimez à fermer les yeux sur des erreurs involontaires, quel autre, dites-nous, eût été capable de diriger les mouvemens de nos armées avec plus de promptitude et de discernement; de conduire ses desseins avec plus de justesse et de discrétion chez un peuple méfiant, envieux et parjure? Quel autre aurait eu assez de crédit pour faire agir de concert et ramener à l'union des généraux fiers de leur bravoure, jaloux de leur mérite, et toujours prêts à se diviser? Quel autre aurait eu assez de force et de présence d'esprit pour mettre un frein à la fureur et à l'avidité des troupes, pour ériger sur le champ de bataille un trône à l'humanité, devant laquelle le soldat, étonné, courbait ses armes et venait à l'envi déposer ses trophées? Qui n'admirerait l'épouse de Louis, se dépouillant du diadème pour le placer sur le front de la veuve de Charles VIII, et se consolant dans le sein de la vertu des disgrâces de la nature? Je pardonne à d'Amboise de l'avoir secondée dans ce sacrifice héroïque, pour prévenir de funestes révolutions, et j'applaudis à son choix lorsqu'il unit la fille de Louis XII au Restaurateur des Lettres, au digne rival de Léon X et de Charles-Quint.

Il est un autre reproche que paraît autoriser ce

mouvement continuel, cette infatigable activité dans laquelle d'Amboise a vécu. Mais ignore-t-on que l'ame d'un Ministre, digne de ce titre auguste, plane toujours dans l'espace quand elle ne le franchit pas, et que, lorsqu'elle se repose, c'est sur des lieux élevés d'où elle peut s'élancer avec plus d'impétuosité ? Par quelle déplorable fatalité allons-nous chercher des défauts jusque dans la hauteur et dans l'énergie des sentimens ? Il semble que l'envie se soulage de son impuissance, en s'efforçant de rabaisser ceux qu'elle ne peut égaler, ou que ces esprits rampans, esclaves d'une honteuse paresse, s'indignent du vol sublime qui emporte loin d'eux le génie.

D'Amboise était ambitieux..... Le faste de sa maison, la fierté de son caractère, l'abus de l'autorité, voilà sans doute les armes dont se servent contre lui ses accusateurs ; mais la sagesse et l'économie réglèrent toutes ses dépenses ; il montra partout la même affabilité, je dirais presque l'oubli de son rang et de ses prérogatives. On ne reconnut la faveur dont il jouissait que par le choix qu'il fit des citoyens les plus propres à remplir les dignités de l'Etat, que par des établissemens immortels, et des libéralités qui honorent également sa prudence et sa religion. Il désira la tiare et ne l'obtint pas : qu'il lui suffise de l'avoir méritée ; les honneurs que tous les peuples lui déférèrent et l'a-

mour de la France l'ont pleinement dédommagé; du moins n'a-t-il répondu que par les procédés les plus nobles à la plus lâche perfidie. Qu'elle est louable, combien elle agrandit l'ame cette ambition qui n'a pour but que la splendeur et la félicité des nations, et qui ne tend aux dignités qu'avec des titres aussi glorieux à produire, et des intentions aussi pures! Ah! lorsque des peuples gémiront sous un sceptre de fer, et seront prêts à succomber; lorsqu'il s'agira de leur rendre la justice, le calme et l'abondance, qu'ils recherchent un cœur aussi noble, aussi généreux; députez-leur un autre d'Amboise: si l'enthousiasme et la gratitude ne les font point tomber à ses genoux, alors éteignez notre encens, renversez l'idole, et flétrissez-nous comme de vils adorateurs.

Sa véritable ambition, celle à laquelle il rapportait tous ses travaux, c'était de posséder le cœur de son Roi, d'être tout entier à Louis XII, comme Louis XII était tout entier à lui; d'obtenir tous ses droits de la plus pure et de la plus fidèle amitié..... Amitié! doux penchant des mortels sensibles, premier besoin de la vertu, et son prix le plus flatteur, tu secondais le courage de ces héros qui parcouraient la terre pour en exterminer les monstres et les tyrans. C'est toi qui as éternisé leurs exploits et leur dévouement généreux. Quelquefois encore tu visites l'humble toit du sage, et

tu le consoles dans sa retraite. Pourquoi semblestu fuir toujours loin des Rois ? Ce sont eux surtout qui ont besoin de tes conseils et de tes secours. Par toi, la vérité trouve un accès plus facile auprès d'eux : c'est toi qui la rends plus libre, plus énergique et plus touchante. Mais souvent ceux qui te souriaient dans un rang inférieur, on dirait que tu crains de les approcher lorsqu'ils sont sur le trône, ou qu'il faut que le choc des circonstances difficiles, la force des sentimens t'aient depuis longtemps familiarisée, pour ainsi dire, avec ceux qui portent le sceptre. Si tu ne cèdes qu'à ces épreuves, quels hommes méritaient plus tes faveurs que Louis XII et d'Amboise ? en qui trouver des rapports plus vifs et plus marqués ? Que cette union dut offrir un spectacle attendrissant ! qu'elle imprimait de respect et de crainte ! qu'elle inspirait de confiance et d'amour ! S'avançaient-ils ensemble contre les ennemis de l'Etat ? c'était la foudre qui frappait à coups redoublés. Tournaient-ils leurs regards sur la patrie ? le crime était sûr de ne point leur échapper ; l'innocence était proclamée et la vertu récompensée. Leurs entretiens, leurs plaisirs n'étaient pas empoisonnés par les remords : ils aimaient à les interrompre pour s'occuper de la splendeur du royaume. Quelle était leur joie, lorsqu'ils avaient pu corriger les abus, prévenir les calamités, ajouter à la somme des biens ! Une

noble émulation régnait entre eux; ils s'acheminaient ensemble vers la perfection; ils travaillaient tous deux pour la même gloire, pour la même immortalité. Combien il était vif et pur le sentiment qui les animait! Que j'aime à m'associer à ce doux commerce d'un sujet avec un Monarque adoré! Quels charmes avaient ces épanchemens mutuels de deux cœurs aimans et généreux! Faut-il qu'ils aient duré si peu! Mais d'Amboise devait consommer tant de sacrifices en périssant victime volontaire de son dévouement pour la patrie. Il s'apprêtait à reporter dans l'Italie la vengeance et l'effoi; il s'acheminait vers cette contrée célèbre; mais la mort l'attendait dans Lyon, dans cette ville qui l'avait si souvent accueilli avec des transports de joie et d'amour. Tout s'alarme autour de lui; seul, il envisage d'un front serein le tombeau qui va le recevoir : il expire dans les bras de son Roi; son dernier soupir est encore un vœu pour la patrie, et l'élan d'une ame religieuse et sensible..... Louis pleura long-temps sur cette séparation cruelle. Sa mort attrista la France, et même les ennemis du nom Français. La perte d'un grand homme suspend la haine et donne une sorte d'orgueil à la douleur. Tous les ordres de l'Etat accompagnèrent sa pompe funèbre; à mesure qu'elle s'avançait dans ces provinces qu'il avait souvent parcourues en libéra-

teur, on voyait les citoyens accourir en foule pour contempler des dépouilles si chères. Leurs regards immobiles et où l'attendrissement était peint, semblaient dire : « *Nous avons perdu un bienfaiteur, un ami!* »

O d'Amboise, ô Ministre adoré, l'éloquence n'ajoutera rien sans doute à l'amour et aux regrets de la patrie; reçois cependant le tribut qu'elle devait à ta cendre. Ce n'est point une servile adulation, c'est une admiration, profondément sentie, qui m'amène aux pieds de ta statue. Que de fois, en parcourant nos fastes, me suis-je vu arrêté comme par enchantement sur ton histoire! Tes malheurs, ton courage, tes vertus, ce titre immortel de *Père du peuple* que tu méritas de partager avec Louis XII, pénétraient mon ame d'une douce émotion : que n'ai-je pu faire passer dans cet écrit tout ce que je ressentais alors! Mon talent serait parti du cœur, et j'eusse été un moins faible interprète de la France; mais si les grands hommes ne sont jamais loués plus dignement que par leurs imitateurs, nous t'offrons, près de notre jeune Monarque, ce Ministre, le vengeur de l'humanité, le modèle des sages, qui te reproduit par son génie et par ses bienfaits, comme Louis XVI reproduit Louis XII par ses vertus.

Discours de Remercîment

PRONONCÉ

A l'Académie des Jeux Floraux.

MESSIEURS,

LA sensibilité fait le caractère distinctif, je dirais presque la première vertu de l'homme de lettres. C'est par elle qu'il anime sa pensée; qu'en répandant son ame sur tous les objets, il ajoute aux beautés de la nature le prestige de l'imagination et les jouissances, ou, si l'on veut, les rêves touchans des cœurs vertueux et tendres. Mais elle ne borne point son bonheur à ces émotions particulières inconnues de la foule, nourries par l'habitude de vivre avec soi-même dans le silence laborieux de la retraite. En le rapprochant de ses semblables, elle lui apprend à rechercher leur

estime, à sentir le prix des considérations personnelles, et de tout ce qui contribue à l'élever au-dessus de lui-même.

O combien je l'éprouve, Messieurs, en ce moment où vous m'ouvrez les portes du sanctuaire de Clémence, et où vous daignez m'associer au culte antique que les beaux arts lui ont consacré! La réunion de vos suffrages me pénètre d'un sentiment qu'il n'est pas en mon pouvoir de vous exprimer : situation tout à la fois délicieuse et pénible, qui m'exposerait sans doute à rougir de ma faiblesse, si je ne voyais en vous ces bienfaiteurs généreux et modestes qui s'oublient devant la reconnaissance, et lui tiennent compte du désordre même et de la timidité des paroles. Votre indulgence veut bien y suppléer; elle a fait tous mes titres, sans m'abuser cependant sur tout ce que m'imposait la dignité du rang que vous m'assignez parmi vous. Oserai-je, Messieurs, la réclamer encore pour un aveu qui, en me retraçant le souvenir de vos bienfaits, vous donnera le secret de mes travaux, et, s'il m'est permis de le dire, de toute mon ambition littéraire.

Appelé du sein de la capitale en cette cité savante, pour y remplir un poste dans l'instruction publique, mes premiers regards se tournèrent vers cette Académie que je savais appuyée par tant de siècles d'épreuves et de célébrité. L'éclat de ses

palmes séduisit mon amour propre, et m'apprit en même temps à me défier de moi-même. Les revers, loin de m'abattre, me tinrent lieu de leçon pour revenir au combat avec des armes nouvelles et d'une trempe plus solide. Je marchai long-temps sous les regards de mes juges, toujours retenu par la crainte de leurs décisions, toujours ranimé par leur bienveillance. C'est un hommage que je me plais à leur rendre, puisqu'il peut servir d'exemple à ces jeunes concurrens que la défaite humilie ou désespère, lorsque souvent elle les achemine au triomphe. Enfin, Messieurs, grâces à vos conseils et à cette heureuse rigidité, j'obtins le titre que vous déférez à ceux qui ont vaincu trois fois dans la lutte.

Mais en entrant dans cette classe d'athlètes couronnés, revêtus par vous du nom glorieux de *Maîtres des Jeux Floraux*, comment n'aurais-je pas admiré la loyauté de vos principes, la profondeur de vos vues, et ce génie créateur et économe des trésors de l'émulation ? Partout ailleurs le talent s'isole avec les récompenses; l'instant qui l'a vu triompher le verra bientôt après disparaître et se perdre dans la multitude, sans que les yeux qui l'ont jugé l'y suivent encore avec intérêt, sans que rien l'invite à s'arrêter sous les portiques du temple où son nom a retenti. Ici, vous prévenez ses inquiétudes ou son insouciance. Par cet ordre

intermédiaire, si sagement établi, vous l'attachez à sa gloire, vous le rendez solidaire de vos espérances. Que dis-je ? autour de ces enfans de votre adoption, n'avez-vous point placé les plus hautes renommées littéraires, comme des vétérans parmi les guerriers novices, afin d'élever nos pensées jusqu'à ces grands modèles, et de payer ainsi un noble tribut aux lumières les plus brillantes de la France ?

C'est peu : dignes émules de nos galans Troubadours, vous avez offert les mêmes prérogatives à ce sexe, l'ame de nos loisirs, le guide aimable du goût, aussi habile à saisir les nuances du beau qu'à deviner nos affections les plus secrètes. On dirait que vous avez voulu, par cet accord enchanteur, nous dévoiler l'ingénieuse allégorie de la fable, qui, sur la même base, attachait le buste de Mercure à celui de l'Amour.

Je ne parle point des séances d'éclat, dans lesquelles nous confiant vos droits et votre propre réputation, vous nous permettiez tantôt d'attacher quelques roses à la couronne d'Isaure, tantôt de tracer les règles du gai savoir, souvent même de hasarder les fruits de notre plume. Ce ne sont encore là que des décorations extérieures. Mais, pour combien devions-nous compter le privilége d'être admis à ces conseils annuels, où des ouvrages de tout genre, présentés par un nombre immense de

rivaux, sollicitent un examen sérieux, et où la balance de la justice passe tour à tour de vos mains dans les nôtres ?

Depuis long-temps j'étais persuadé que le commerce du littérateur avec l'homme du monde est indispensable aux progrès des beaux arts, et à leur prompte maturité. Je veux que l'un de nos plus profonds géographes, reconstruisant la Grèce avec ses monumens antiques, ait pu, sans sortir de son cabinet, deviner les positions, recomposer des villes disparues de la face du sol, classer jusqu'aux débris des plus obscurs hameaux, et redresser même des erreurs accréditées jusqu'à lui. Il était guidé dans ses recherches sédentaires par une étude infatigable des faits et des époques, par l'amour d'une science liée à la force des combinaisons, en un mot, par cet instinct du géomètre presque aussi infaillible que la vérité. Mais il n'en est pas ainsi des édifices de l'esprit humain; indépendamment de la régularité, ils exigent des proportions, de l'élégance, et je ne sais quelle finesse qui échappe dans la solitude, mais qu'on ne manque jamais sur le théâtre de la société. L'homme du monde les apporte, pour ainsi dire, à l'homme de lettres, et lui épargne bien des tentatives infructueuses ; ou, pour parler plus équitablement, ils se prêtent l'un à l'autre un secours officieux. L'un communique les richesses

de l'érudition, l'autre le tact rapide et sûr des convenances; celui-ci une marche plus méthodique et des autorités plus graves, celui-là des aperçus plus déliés, et le charme impérieux des grâces. Séparés, l'un aurait une surface trop légère, l'autre des couleurs trop uniformes ou trop chargées; réunis, ils combinent, ils fondent ensemble la force et la délicatesse, l'agrément et la solidité, dont le concours fait l'écrivain habile et le critique impartial.

De là cet équilibre des opinions, cette justesse de vues, cet accord de volontés que j'observais dans vos jugemens. De là, sans doute, ce soin visible, cette entente harmonieuse avec laquelle vous rapprochez du simple littérateur ce que les ordres de l'empire ont de plus imposant, le barreau de plus distingué, les familles de plus honorable, la société de plus décent et de plus poli. Puis-je expliquer autrement, Messieurs, la disproportion de votre choix, lorsque je mesure la distance qui me sépare de celui auquel j'ai l'honneur de succéder (1)?

Vous venez d'entendre l'éloge de M. de Périgord, éloge inspiré par une sensibilité touchante.

---

(1) M. Gabriel-Marie de Talleyrand, Comte de Périgord, Commandant de la province de Languedoc, oncle de M. le Prince de Talleyrand.

Chaque trait a réveillé dans votre ame des sentimens d'admiration, de reconnaissance et de douleurs. Gloire, grandeurs, fortune, tout l'abandonna au milieu de nos déchiremens civils. Les lettres seules, ces lettres qu'il n'avait pas dédaignées dans la prospérité, lui restèrent fidèles dans les jours de malheur; elles éclairèrent de leurs doux rayons les derniers instans de sa vie : et les voilà qui nous rassemblent encore pour honorer sa mémoire.

Grâces immortelles soient donc rendues à ceux qui ont rallumé le feu sacré sur les autels d'Isaure, qui en ont porté le flambeau devant moi, et m'en font recueillir aujourd'hui la plus précieuse récompense! S'il est vrai que leur éclat soit plus brillant au sortir des tempêtes politiques, que de nuages elles vont dissiper! quel baume délicieux et salutaire elles verseront sur les maux de la patrie! Osons tout espérer de notre amour pour elles, osons tout nous promettre de la protection que leur accorde un Héros unique dans les fastes de l'histoire. La nécessité de vaincre ne le distrait point des faveurs qu'il leur a vouées; c'est par elles plus que par la force des armes qu'il se flatte de réparer nos désastres, et d'élever la France au plus haut degré où la gloire humaine puisse atteindre.

Éloge

De M. l'Abbé Reyniès de Rozières.

MESSIEURS,

TEL est le sentiment d'affection que l'Académie porte à chacun de ses membres, qu'en les admettant dans son sein, elle consacre une pompe solennelle à leur réception; et qu'elle prend l'engagement d'honorer leur mémoire, quand la loi commune, l'inévitable loi de la mort, les enlève à l'estime et à l'amitié de leurs confrères.

Vous connaissez l'usage établi chez ces bons Helvétiens, chez ce peuple vertueux et paisible dont on dit que l'aigle et l'homme libre chérissent la demeure. Lorsqu'ils viennent de perdre un parent, ou un ami tendrement aimé, ils s'em-

pressent de semer des fleurs sur sa tombe, et là, chaque printemps, ils viennent respirer dans le parfum d'une rose, l'ame de celui qui leur fut si cher. Ce culte ingénieux et tendre, ce culte auquel sourit la nature, il me semble que l'Académie le renouvelle dans ses éloges funèbres. C'est un parterre où tout respire la plus touchante mélancolie, et où chacun peut lire la fragilité des choses humaines et le bonheur de laisser après soi de justes regrets.

Tels sont ceux que nous fait éprouver le confrère, objet de cet éloge. Il sortait d'une famille honorable de Villefranche du Rouergue; et Massillon n'a pas dit, sans raison, que plus une source est élevée, plus elle est pure; mais ici je ne puis m'empêcher de payer un tribut d'hommages à la cité de Villefranche, qui a fourni les premières têtes judiciaires à l'ancien barreau de Toulouse, des hommes sauvés, comme par miracle, de nos tempêtes politiques, et devenus aujourd'hui les oracles de la jurisprudence; on me pardonnera de les rappeler à la vénération et à la reconnaissance publique, car je ne suis que le bien faible écho de la renommée.

C'est donc là que notre confrère reçut le jour, et dès ses plus tendres années puisa le goût d'une vie honnête et appliquée. Les dispositions heureuses qu'il faisait déjà paraître déterminèrent

bientôt ses parens à l'envoyer dans la capitale. Ce grand théâtre avait ses dangers, sur-tout si l'on observe qu'à cette époque une philosophie, indigne de ce nom, mais pétrie d'audace et d'insolence, attaquait les réputations les plus intactes et les plus florissantes, se vantait d'endoctriner les Rois en sapant leurs trônes, et prétendait substituer les vains rêves d'une raison orgueilleuse et sans force, aux maximes éternelles des Pascal et des Bossuet.

Le jeune de Rozières fut jeté au milieu de ces écueils; mais il sut s'en préserver, grâce aux principes qu'il avait puisés dans sa famille. Il trouva un retranchement impénétrable dans le séminaire de Saint-Sulpice, l'asile du savoir et de la piété, arsenal de toutes les vérités évangéliques. Placé près d'une jeunesse d'élite, que la naissance, le travail et une connaissance approfondie de la Religion appelaient à remplir les premiers siéges de l'Eglise de France, il sentit ce qu'il se devait à lui-même et à la sainteté de l'état qu'il voulait embrasser. Dès-lors, il se livra tout entier aux méditations les plus sérieuses.

La théologie a ses épines ainsi que toutes les autres sciences; mais quelles délices pour un esprit solide, pour une ame qui doit apprendre à se dégager des choses de la terre, d'habiter déjà, selon le Prophète, dans la gloire de son Dieu, de

se nourrir de ses perfections infinies, et d'y voir tout ce que nous croyons.

A l'issue de la carrière théologique, la Sorbonne ouvrait ces concours honorables qui ont donné à la foi tant d'intrépides et de lumineux défenseurs. La plus noble émulation animait tous ces rivaux de gloire religieuse; ils ne désiraient que de manifester leur zèle, les leçons de leurs maîtres, et un dévouement sans bornes à l'Eglise gallicane: contraste bien frappant entre la licence audacieuse de quelques écrivains du 18.e siècle, et la candeur de ces Apôtres naissans, occupés uniquement du soin d'affermir et de propager un culte héréditaire, transmis par les mains les plus pures et par les plus beaux génies qui aient encore éclairé l'esprit humain. Leurs efforts étaient encouragés par des ecclésiastiques de tout ordre, de tout rang, de tout âge, qui reconnaissaient avec plaisir le lieu de leurs propres triomphes. Les Prélats les plus respectables venaient y distinguer, y choisir ceux qu'ils voulaient associer à la conduite de leur diocèse; et le gouvernement lui-même s'empressait d'accueillir et de récompenser les vainqueurs.

M. l'Abbé de Rozières mérita de figurer dans cette lice, et de captiver l'attention de ceux qui en étaient les dignes appréciateurs. On remarqua sur-tout, dans l'attaque et la défense, la justesse

de ses réponses et la finesse de ses objections; mais on fut encore plus vivement touché de la douceur et de l'honnêté de son caractère : qualité d'autant plus rare, que, dans ces sortes de discussions, on met quelquefois l'aigreur à la place des raisons solides, et qu'il en coûte de pardonner à l'humiliation d'une défaite. « J'ai peut-être mieux rencontré que mon adversaire, disait ingénument M. l'Abbé de Rozières; mais, à coup sûr, je ne le vaux pas. » Tant de franchise et de modestie ne restèrent pas long-temps infructueuses.

Depuis quelques années, M. l'Abbé de Colbert, Evêque de Rodez, cherchait un homme instruit, plein de réserve et prudent conciliateur; il vit notre confrère, et n'hésita pas de lui donner toute sa confiance avec le titre de grand-vicaire.

L'intrigue ne doute de rien, ne ménage rien; elle s'insinue en rampant, et se retire avec la même souplesse; elle affecte toutes les places, parce qu'elle ne sent l'importance d'aucune, parce qu'à proprement parler, elle n'est bien nulle part. Au-dessus d'une association sourde et d'une ambition peu délicate, notre confrère se vit naturellement porté à son poste par la série de ses études et par des épreuves sûres; mais il ne se dissimula pas toute l'étendue de ses obligations. La facilité de son abord, l'aménité de son caractère, la maturité de

son expérience, une persuasion douce et obligeante démontrèrent que si M. de Colbert n'avait pas trop présumé de son choix, M. de Rozières n'était pas demeuré au-dessous de l'attente du Prélat, et qu'il ne devait rien à la faveur.

Dans ces momens d'un calme trompeur, Dieu tonna du plus haut des cieux, comme parle l'écriture, et la tempête révolutionnaire éclata. Oh! qui ne voudrait effacer de notre histoire ces pages sanglantes qui feront encore frémir d'horreur nos derniers neveux! Je ne veux point rouvrir des blessures encore à peine cicatrisées, et que le plus bienveillant des Monarques s'applique à fermer. Qu'il me suffise de vous dire que M. l'Abbé de Rozières crut devoir céder à l'orage, et se renfermer dans le silence le plus profond. Enfin, des jours moins agités s'élevèrent sur notre horizon; l'auteur immortel du *Génie du Christianisme*, le chantre non moins sensible de *la Pitié*, rayonnèrent dans les ténèbres de la barbarie où nous étions plongés. Nos yeux se dessillèrent, les cœurs honnêtes tressaillirent, les nations, aigries par tant de provocations injustes et de malheurs, se rapprochèrent de nous, grâce aux deux écrivains qui semblaient s'être entendus pour nous réconcilier avec la Religion et l'humanité.

La France se releva de son découragement et de son désespoir, la Métropole du Midi reçut un

chef tel que les circonstances encore difficiles pouvaient le lui faire espérer, et c'est ainsi que la Providence nous conduisait pas à pas jusqu'au vénérable Pontife qu'elle nous réservait dans le trésor de sa miséricorde.

M. l'Abbé de Rozières reprit donc parmi nous, pendant l'intervalle, les mêmes fonctions qui l'avaient fait connaître si avantageusement dans la ville de Rodez; les mêmes qualités le suivirent dans ses gestions nouvelles, où d'ailleurs il n'avait pas besoin d'un apprentissage toujours équivoque. La science des détails lui était familière, et c'est par les détails qu'il venait à bout de régulariser l'ensemble, sans autres armes que la modération et la vigilance.

L'Académie ne perd point de vue ceux que la Société adopte; elle recherche les agrémens de l'esprit, mais elle n'en sépare point l'urbanité des manières et la sûreté du commerce. Elle eut tout lieu de se louer d'avoir rangé M. l'Abbé de Rozières parmi ses confrères.

Parlerais-je de son assiduité? Il a prouvé, par son exemple, que les occupations les plus graves laissaient toujours assez de loisir pour fréquenter nos séances particulières. Du jugement des ouvrages? Il ne le prononçait qu'avec une sage défiance, tant il répugnait de heurter les opinions, et de désobliger ceux qu'il estimait! Combien de

fois l'avons-nous entendu se plaindre que l'école de Rollin fût abandonnée, pour se livrer à l'engouement des idées politiques, et que les jeunes gens, nés avec des dispositions heureuses, sacrifiassent chaque jour à de sombres chimères ce que l'imagination a de plus riche et de plus agréable.

C'est ainsi que ses dernières années s'écoulèrent; il en vit le terme avec résignation et sans douleur. Il n'était plus, et nous ignorions sa perte; aussi nous a-t-elle plus vivement affecté. Trop heureux d'avoir à louer dans son jeune et modeste successeur, les grâces du savoir, et tout le charme des plus aimables convenances!

Eloge

De M. de Calo. (1)

Messieurs,

Il est des pertes qui doivent particulièrement affecter les corps littéraires, et qu'eux seuls peuvent dignement apprécier : je veux dire celles qui portent sur les jouissances de l'esprit et du cœur, dont ils sont les juges habituels et les premiers dépositaires.

Ne croyez pas en effet que l'honneur d'un vain titre, et l'appareil de quelques représentations prescrites par l'usage, bornent toute l'étendue de nos rapports et de nos devoirs. Ce sont là les dehors de nos fonctions; ce n'en est pas l'attrait le plus vif, ni le plus touchant apanage.

(1) Prononcé dans la séance publique du 28 février 1819.

Mais le bonheur d'être unis par goût et par choix ; de joindre la liberté des suffrages au sentiment des convenances ; de se communiquer, dans une familiarité noble, tous les trésors de la pensée ; de pouvoir tour à tour pénétrer aussi avant, et avec autant d'assurance, dans les affections les plus délicates de l'ame, que dans les conceptions de l'esprit les plus ingénieuses ; de s'estimer à mesure que l'on apprend à se connaître ; de se quitter pour se rejoindre avec la certitude de se plaire toujours ; de devenir enfin, l'un pour l'autre, un arbitre, un témoin, un confident sûr et nécessaire : voilà le charme du commerce laborieux des muses ; voilà le secret de nos habitudes, disons mieux, de nos délices intérieures ; en un mot, voilà les pertes que l'Académie vient vous confier en ce jour, et déplorer avec vous.

Ce n'était pas assez pour elle d'avoir été enveloppée dans un bouleversement épouvantable ; il fallait, qu'à peine remise de son effroi, d'un long et funeste isolement, elle se vît frappée, et frappée coup sur coup, dans ceux de ses membres qui avaient mis le plus de zèle à réparer ses désastres, et qui semblaient offrir les garanties les plus solides de sa renaissance et de sa gloire. Vos cœurs les nomment en ce moment, et vos regards les cherchent peut-être dans le vide immense qu'ils ont laissé. Je vous vois partagés entre l'intérêt que

vous inspirent leurs successeurs, ces gages récens de vos prédilections et de votre confiance, et le désir d'entendre l'expression de vos regrets dans les éloges que vous avez décernés à des mânes, objets toujours présens de deuil, de vénération et d'amour. Je ne suspendrai pas plus long-temps votre attente. Trop heureux, si, en ouvrant cette scène de félicitations et de douleurs, de pieux souvenirs et de légitimes espérances, je puis remplir la tâche qui m'est imposée; si, en payant le premier de ces hommages à la mémoire de M. de Lalo, ancien Conseiller au Parlement de Toulouse, je reproduis à vos yeux ce que l'on admirait en lui, ce que vous y chérissiez vous-mêmes, le magistrat citoyen, l'ami éclairé des lettres, et l'homme éminemment aimable.

Je ne louerai point en lui une illustration héréditaire, qu'il a si noblement soutenue et relevée par ses qualités personnelles; il m'en coûterait trop d'ajouter que cette famille honorable est descendue toute entière avec lui dans le même tombeau.

Je ne dirai pas même que la nature lui avait prodigué tous les avantages extérieurs les plus séduisans : une physionomie heureuse et spirituelle où la bonté était peinte, et dominait, pour ainsi dire, toutes les autres couleurs, la prévenance dans les manières, et les grâces d'un langage affectueux et vrai.

Mais puisqu'il devait un jour siéger dans le sanctuaire des lois, nous saurons gré à la Providence de l'avoir fait naître au sein de la magistrature.

« Prince, disait un poète célèbre au fils du » grand Théodose, les camps ont été votre ber- » ceau. Dès l'âge le plus tendre, vos faibles mains » s'essayaient à soulever la lance et le bouclier. » Les dépouilles des Rois vaincus servaient d'a- » musement à votre enfance. Que de fois, au » sortir de la mêlée, votre auguste père vous » pressa sur sa poitrine palpitante ! avec quelle » ivresse il vous voyait essuyer la poussière de » son front brûlant, contempler d'un œil fixe les » éclairs de son casque, et en manier sans peur » la parure mouvante et ensanglantée ! Déjà il » présageait vos glorieux destins ; déjà il s'enor- » gueillissait d'offrir à ses armées l'héritier de son » sceptre et de sa valeur guerrière. »

Ainsi, mais pour un ministère d'ordre et de paix, croissaient, à l'ombre de la justice et sous l'exacte discipline d'une austère sévérité, les fils de nos antiques et graves magistrats, des l'Hôpital, des Lamoignon, des d'Aguesseau. Ils suçaient en naissant l'amour de l'équité, la décence, et je ne sais quel air de dignité prématurée. Autour de leur berceau retentissaient les mots de Souverain, de Peuple et de Patrie. Leurs entretiens, leurs jeux, leurs repas, leurs études pre-

mières étaient comme tempérés de ces idées saintes. On leur contait, ou les plaintes de la veuve religieusement écoutées, ou l'orphelin vengé d'un tuteur barbare. On les attendrissait au récit des exemples et des faits domestiques, des généreux sacrifices de leurs aïeux, de leur fermeté punie d'un noble exil, de leur retour au milieu des cités triomphantes, et de leur sang versé pour la cause de l'autel et du trône. Une instruction mâle, profonde et religieuse achevait en eux ce qu'avaient heureusement commencé les exemples. Aussi, lorsqu'ils avaient atteint l'âge de succéder à leurs pères, la nation les nommait d'avance : elle savait quels hommes allaient embrasser ses intérêts les plus sacrés, et décider des fortunes publiques.

Notre illustre confrère eut le bonheur de recueillir ces traditions précieuses dans les foyers paternels, d'en nourrir son esprit et son cœur, éloigné de toute ostentation ; mais il n'oublia pas de les étendre et de les fortifier par une étude constante de la jurisprudence, par une érudition vaste qui n'ôta rien à l'aménité de son caractère, et qu'il sut toujours embellir des fleurs d'une littérature agréable et variée.

Il touchait à peine à sa vingtième année, que tous les vœux le portèrent dans ce Sénat, l'âme et l'ornement de notre cité, le flambeau du Midi

de la France ; dans ce Sénat si digne d'avoir compté parmi ses membres les Duranty et les Dubourg, qui parle si hautement à nos cœurs dans ses débris vénérables, et nous intéresse encore dans ses plus tendres rejetons.

M. de Lalo y trouva ce qu'il pouvait désirer, l'union, la loyauté, la prudence et les lumières. On ne tarda pas à distinguer la force et la netteté de son jugement, la facilité prodigieuse qu'il avait à saisir les questions les plus embarrassées, et à les résoudre avec une douceur de persuasion qui enlevait les doutes et subjuguait les volontés. Un abus, une injustice, une usurpation révoltaient la délicatesse de ses principes : il les déclarait, il les poursuivait partout où il pouvait les combattre et les détruire. Que ne puis-je vous dire les missions flatteuses dont il fut revêtu au nom de la compagnie ; tant de voyages entrepris et exécutés avec une activité si infatigable, que l'oppresseur, quel qu'il fût, était étonné de se voir prévenu dans ses menaces, dans ses persécutions, dans ses desseins même les plus cachés. Ici, il sollicitait la libre circulation des grains ; là, il se prononçait contre un funeste accroissement de judiriction : un édit qui n'avait qu'une utilité spécieuse, mettait des obstacles réels à l'exercice du droit commun, il est aussitôt chargé de déposer aux pieds du Prince des réclamations légitimes.

Personne n'ignore que les remontrances faisaient partie des priviléges accordés à nos anciens Parlemens; cette portion de leur surveillance politique était proprement le domaine de M. de Lalo. Précision, dignité, dialectique pressante et lumineuse, voilà l'égide qu'il opposait alors aux excès du pouvoir. Point de ces artifices adulatoires, de ces molles condescendances dont le ministère n'est point dupe et peut si facilement abuser; mais rien aussi de ce qui aurait attenté le plus légèrement à la majesté du diadème. Il parlait au nom de sa conscience et de l'humanité; il parlait au nom d'un peuple dont il se croyait, par le poids de ses fonctions, l'interprète-né, le protecteur inviolable. Mais il n'eût jamais osé briser ce frein d'une soumission respectueuse due à la volonté qui règne, et qui ne doit se replier sur elle-même qu'avec mesure et circonspection, s'il est vrai qu'en cédant par secousse elle creuse le plus affreux précipice.

Qui croirait que cet esprit, naturellement appliqué, nourri d'études sérieuses, avide des nouveautés utiles en tout genre de composition, saurait se plier au ton souple et agréablement superficiel de la société. Il y parut à peine, qu'il y fut accueilli avec transport. L'amabilité de son caractère, la sûreté de son commerce, même dans le feu de l'âge, une politesse flexible, une gaîté toujours

décente, une mémoire richement ornée, le rendaient l'ame de toutes les conversations. Le sexe, qui se trompe rarement dans les objets de son estime et de ses préférences, se plaisait à l'urbanité de ses entretiens, comme aux saillies de son imagination. La délicatesse de ses éloges était presque une conquête pour celle de tant de rivales qui avait le bonheur de les obtenir. Je regrette de n'avoir à citer aucune de ces productions gracieuses, qui prouveraient mieux que mes discours la finesse et la réserve de sa muse.

L'Académie, qui promène ses regards dans tous les rangs et sur toutes les réputations, l'adoptait dans sa pensée, lorsque la mort du Cardinal de la Roche-Aymon lui permit de le compter au nombre de ses mainteneurs. Avec quel plaisir elle l'entendit célébrer un Prélat dont l'envie et l'impiété n'avaient pas épargné les vertus, quoique partout il eût laissé dans ce diocèse des preuves éclatantes de son zèle et de sa bienfaisance. Le nouvel athlète confondit victorieusement de lâches adversaires, qui exhalaient leur venin impur jusque sur des cendres inanimées. Un enthousiasme universel accompagna cet acte de justice et de reconnaissance. L'année suivante, il prononça l'éloge de Clémence Isaure. Il sentit le premier que ce sujet manié, remanié sans cesse, avec plus ou moins de succès, demandait une marche diffé-

rente. D'ailleurs, il n'aimait pas à se traîner servilement sur les idées d'autrui, non par un esprit d'innovation qu'il évita toujours, mais parce qu'il croyait la matière susceptible d'accessoires agréables et instructifs. Il y entremêla des réflexions sur l'éducation des femmes. Il ne suffit pas, disait-il, qu'une femme ait des vertus : « on exige encore » qu'elle soit aimable; et c'est presque toujours » le fruit d'une bonne éducation. Nous sommes » forcés d'en convenir, les hommes sont en- » traînés, malgré eux, vers tout ce qui a l'air de » la nouveauté; et le grand art d'une femme est » de paraître toujours belle aux yeux de celui » dont elle veut fixer les hommages. L'uniformité » détruit le plaisir : au plaisir succède l'indiffé- » rence, à l'indifférence le dégoût, ce mal des- » tructeur de l'union conjugale, qui force deux » époux à se fuir pour ne pas se détester. Une » bonne éducation aurait prévenu ces malheurs.

» Pourquoi les femmes ne prennent-elles pas » de leur esprit le même soin qu'elles prennent » de leur beauté? elles seraient bien plus assurées » de plaire. Les charmes de l'esprit peuvent seuls » leur promettre un empire durable; seuls, ils ré- » sistent à l'action destructive du temps : l'esprit » fera toujours plus de passions que la beauté. »

Tel est ce discours, monument durable d'une plume consommée. Il brille, il étincelle d'une

sagacité fine, d'idées civiques et morales, et de toute la galanterie des Troubadours. Chose remarquable ! il se termine par un vœu plein d'amour, par un vœu tout français, adressé à MONSIEUR, Comte de Provence, aujourd'hui notre auguste Monarque, qui, dans ce même lieu, l'année précédente, avait promis et venait d'envoyer son portrait à l'Académie. Ce discours, ravissant à la lecture, était pour notre orateur le chant du cygne. Tout à coup se déclara une maladie contre laquelle l'art a été jusqu'ici sans remèdes efficaces. Chaulieu l'adoucissait par la mélancolie voluptueuse de sa lyre; Saint-Evremont l'oubliait à l'école du stoïcisme, et mieux encore à la table d'Epicure : après une lutte pénible, M. de Lalo se vit contraint de s'isoler du théâtre du monde. Il sera donc perdu pour la société, pour ses amis, pour les lettres ! Homme aimable, rassure-toi, tu as trop bien mérité des uns et des autres, pour qu'un seul t'abandonne. Tu respires, tu vis par la plus noble portion de toi-même : c'est assez pour tous ceux qui t'ont connu. La société, dont tu faisais le charme, ne s'en tiendra pas à des regrets frivoles; tes amis se presseront autour de tes foyers : les lettres ne sont pas ingrates : on ne les détache pas facilement de ceux qui les ont honorées. Elles assisteront à ton réveil; elles rempliront les vides du jour : dans l'agitation des nuits, elles vien-

dront te bercer de mille rians souvenirs. Que dis-je? la Religion, plus puissante, versera sur tes maux un baume consolateur.

En effet, Messieurs, notre illustre confrère ne resta pas un instant seul, ni à la ville ni à la campagne. On allait, on venait, on se relayait dans ce pieux devoir, avec l'engagement de revenir encore auprès de lui. Personne ne remarquait la plus légère altération dans ses traits, ni un mouvement d'impatience. Il s'était imposé la discrétion de ses souffrances. De sa couche de douleur que l'ennemi même faisait respecter, tantôt il égayait la tristesse de ses proches, et les intervalles de la conversation; tantôt il pacifiait les démêlés des cultivateurs. Enfin, le 2 novembre 1817, déjà presque mort à l'existence, il s'éteignit dans les sentimens de la piété la plus sincère, entre les bras de ses meilleurs amis, généralement regretté comme il devait l'être.

Ame belle, âme généreuse qui ne respirais que pour aimer, tu méritais une voix plus éloquente que la mienne ! Rappelle-toi que tu daignas encourager mes premiers essais. Ma muse te vouerait un tribut particulier de reconnaissance et de douleurs, si le successeur que l'Académie vient de te donner n'était pas le plus bel hommage à ta mémoire.

Réponse au Remercîment

DE

M. le Comte d'Argenvillier.[1]

MONSIEUR,

S'IL est vrai que le style est le miroir de l'ame, et qu'on ne peint jamais bien que ses propres affections, tout ce que vous avez dit des qualités estimables, et particulièrement de l'urbanité de votre prédécesseur (2), coule tellement de source, prend sous votre plume un ton de candeur et de vérité si persuasif, que vous nous avez mis en

(1) Ancien Maire de Toulouse. Il fut admis dans l'Académie des Jeux Floraux, le 28 février 1819.

(2) M. de Lalo.

droit de douter si, en parlant de lui, vous ne vous seriez pas rencontré vous-même, sans le vouloir. Il est si facile de se tromper, quand on a tant de ressemblance avec ses modèles!

L'esprit de société tient à des nuances extrêmement fines et délicates; il suppose une étude approfondie du cœur humain, une déférence presque aveugle aux usages, la fleur de l'érudition, un sens droit, et parmi nous, les grâces et la vivacité de l'enjouement. On pourrait le définir l'art de plaire en ménageant tous les amours propres, sans blesser la raison ni la franchise.

Ne m'accusez pas, Monsieur, si la voix publique vous fait partager ce don aimable avec l'Académicien que vous remplacez. Il joignait la rectitude du jugement à une sage et courageuse modération. Serait-ce porter une nouvelle atteinte à votre modestie, que de vous associer sous ce double rapport au magistrat dont nous déplorons la perte?

Je ne pousserai pas plus loin un parallèle si doux à suivre, puisque les traits les plus saillans sont pour l'Académie du plus heureux présage. Vous aimez les lettres qui sont la passion des ames nobles et douces; vous nous avez initiés à toutes les jouissances qu'elles vous ont procurées jusque dans le tumulte des armes, et sous les glaces du Nord. Ainsi les muses ont voyagé avec vous,

comme elles voyageaient autrefois avec Horace et Tibulle. Elles suivirent sur les gouffres de l'Océan le célèbre compagnon de Vasco de Gama : elles ont aussi fait vos délices, quand vous marchiez sous les ordres de l'infortuné Lapérouse. A ce nom, Monsieur, combien vous nous êtes devenu encore plus cher ! Alors, sans doute, vous étiez loin de prévoir la destinée de cet immortel navigateur. Du moins vous avez eu le bonheur de le voir, de l'entendre, lorsqu'il préludait à tant de glorieux travaux, en soutenant l'honneur de nos pavillons. Vous nous parlerez de l'étendue de ses projets, de l'élévation de son caractère, et de son dévouement sans bornes à la cause de l'humanité. Vous rouvrirez la source de nos larmes. Mais les épanchemens de votre admiration et de vos douleurs ne seront perdus ni pour les imaginations ardentes, ni pour les cœurs sensibles.

Réponse au Remercîment

DE

M. de Voisins-Lavernière.[1]

MONSIEUR,

Qu'il est honorable pour l'Académie, pour la Cité palladienne, d'entendre l'éloge de M. le Baron Picot de Lapeyrouse, prononcé par un de ses disciples, avec les transports d'une admiration sentie et toute l'effusion de la reconnaissance !

Ne se croirait-on pas ramené à ces beaux jours où Platon, dans une éloquente apologie, Euripide, en des vers si touchans, relevèrent la mémoire de Socrate, dont ils avaient recueilli les leçons, et forcèrent l'envie elle-même de consacrer à leur maître l'hommage solennel d'une statue ?

(1) Prononcée dans la séance du 28 février 1819.

Tel est, Monsieur, le spectacle que vous donnez en ce jour, et dont nos cœurs garderont l'éternel et consolant souvenir. Ce n'est pas un marbre froid, un bronze inanimé que vos mains auraient pu travailler à loisir, c'est l'interprète le plus laborieux de la nature, c'est votre glorieux instituteur que vous avez fait passer tout entier de votre ame dans la nôtre. Je ne craindrais pas d'appliquer à M. le Baron de Lapeyrouse ce qu'un poète a dit ingénieusement de M. de Buffon, qu'en peignant la nature, il paya ses bienfaits, tant elle s'était plue à mettre de noblesse, de force et de grâce dans son port, ses regards, ses manières et ses discours !

Vous n'avez rien laissé à désirer sur l'auteur de la *Flore des Pyrénées*, et d'une foule d'autres ouvrages que l'étranger admire, et regarde comme ses puissans régulateurs.

L'homme privé excitera peut-être en nous des émotions plus douces. Ce vers de Racine, « *Eh ! Seigneur, n'osez-vous être père un moment*, » ne tombe pas toujours sur les soins de la grandeur et de la puissance ; il frappe quelquefois l'opiniâtreté farouche et la sombre profondeur des méditations : Montesquieu en faisait lui-même l'aveu ingénu. M. le Baron de Lapeyrouse savait goûter les premières et les plus tendres affections de la vie domestique. Chez lui, le père n'était pas distrait

par le savant. De l'étude d'un riche herbier, il passait avec un nouveau plaisir au berceau de ses petits-fils. Il s'enivrait de leurs caresses; il maniait auprès d'eux les hochets de l'enfance, comme il eût souri à la plus rare découverte. Rien n'égalait sa gaîté, ses complaisances, son abandon charmant au sein de sa famille. Il quittait tout pour un ancien ami, et ce qu'il avait une fois aimé ne sortait jamais de son cœur.

Vous paraissez au milieu de nous avec les titres qui font l'Académicien : l'ardeur du travail, la douceur de caractère, l'amour des sciences et des lettres. Nous savons que les études les plus abstraites ne vous empêchent pas de communiquer avec Horace et Virgile. La diversité de vos connaissances, vos goûts, votre zèle et vos moyens s'accroîtront des engagemens auxquels vous souscrivez.

Mais que répondre à la question qui paraît vous occuper sérieusement? Je sais que la poésie s'est déjà emparée des idées morales et métaphysiques. Vous voudriez que, de concert avec l'éloquence, elle s'appropriât le domaine de la politique. C'est ouvrir à la littérature une carrière vaste et brillante, la seule peut-être qui lui reste à parcourir, et qu'elle puisse embellir de couleurs riches et neuves.

Il faut convenir que les tableaux des passions

et des ridicules sont épuisés. Ce n'est plus la société qu'il faut instruire : ses lois sont reconnues et fixées. Celui qui ose les transgresser, a déjà prononcé contre lui l'arrêt qui l'en bannit sans retour. C'est le besoin d'asseoir les gouvernemens sur des bases stables, de marquer la limite trop long-temps indécise de l'autorité qui commande, et de la multitude qui doit obéir; c'est la nécessité de prévenir les naufrages épouvantables des nations, en un mot, de rattacher le cœur mobile et tumulteux des peuples à la providence visible des Souverains, qui travaille aujourd'hui toutes les imaginations. Hélas! tant de malheurs ne justifient que trop cette désolante perplexité, ce pénible enfantement du bonheur des États civilisés. Ajoutez, que des publicistes, parmi lesquels vous avez choisi vos maîtres et vos modèles, ne cessent de mûrir les esprits, et de les élever à ces vues si hautes. Puisse la littérature y verser sa paisible lumière! puisse-t-elle élaguer de cette terre, encore vierge, les ronces et les épines pour y multipler les roses, et changer en sucs vivifians les poisons mortels qui pourraient sourdement s'y introduire!

Réponse au Remercîment

De M. Sommet.[1]

MONSIEUR,

LORSQU'UN citoyen d'Athènes sollicitait l'honneur d'être admis au Prytanée, il produisait, en présence du peuple et du Sénat, tous les titres qui parlaient en sa faveur, et que tant de témoins pouvaient reconnaître. C'étaient des services rendus publiquement à la tribune, au barreau, dans les camps, ou sur des vaisseaux qu'il avait souvent construits à ses frais. Que pouvait-on refuser à une réclamation si juste, appuyée de tant de

(1) Prononcée dans la séance du 28 février 1819.

preuves victorieuses? ou plutôt, avec quel orgueil et quel plaisir secret les Athéniens devaient-ils sourire à leur propre ouvrage?

Il me semble, Monsieur, que cette scène touchante se renouvelle aujourd'hui dans le temple d'Isaure, avec un intérêt tout particulier.

Vous venez à nous, les palmes à la main, chargé des couronnes que nous vous avons décernées, et de celles que vous avez moissonnées dans la capitale; vous venez, si j'ose le dire, avec un printemps riche de fleurs et de fruits, au milieu des spectateurs qui vous ont applaudi tant de fois, dans la même enceinte qui retentit encore de vos louanges, parmi des juges devenus aujourd'hui vos collaborateurs et vos confrères.

Cependant, qui le croirait, si vous ne portiez pas avec vous l'aimable pudeur d'une réputation prématurée : vous faites encore un appel à notre indulgence! Mais plus vous paraissez vous défier de vous-même, plus notre honneur est intéressé à l'éclat de votre réception. Nous chercherions en vain à tromper le public; vous l'avez mis avec nous dans le secret de votre gloire, et je ne prendrai jamais sur moi de frustrer son attente. D'ailleurs l'amitié ne tarit pas; et vous savez jusqu'à quel point la nôtre vous est acquise.

Voyez en quel étrange embarras votre modestie nous jette! Si je dis que votre jeunesse

a cueilli plus de trophées, a réalisé plus d'espérances que l'âge mûr de beaucoup d'autres; si j'ajoute que tous vos sujets, considérés dans le choix, le plan et l'exécution, annoncent une belle ame, une sensibilité exquise, une imagination richement pourvue; que dans tous les genres vous avez laissé la même empreinte de vos talens, j'aurai l'avantage de n'avancer rien qui ne soit connu de tous ceux qui nous écoutent; mais vous me reprocherez encore de m'envelopper de ces tours fades et usés de nos modernes déclamateurs. Eh bien! Monsieur, je ne me rétracte pas, car je ne puis mentir ni à la vérité ni à la justice. Je me retrancherai donc sur ce point dans le plus profond silence.

Mais il est un sentiment que vous venez de manifester avec vos couleurs ordinaires; il est trop digne de vous, il est trop essentiel à l'art de l'écrivain, à l'honneur de l'Académie, pour que vous espériez d'elle, ni de moi, à cet égard, la grâce la plus légère. Vous avez dit, ou, si vous l'aimez mieux, il vous est échappé de dire, qu'il faut être *soi* dans la pensée et dans le style, et tout sacrifier à l'intérêt de la vérité. Ce sentiment fier et généreux est la source intarissable des beautés franches en poésie comme en éloquence : il anime la touche brûlante de Tacite; il fait pardonner à Lucain même la fougue indisciplinée de

son génie, à Juvenal, ses mordantes et audacieuses hyperboles.

L'air d'autrui est insipide à force de monotonie, et dangereux par les méprises d'une servile imitation. On est toujours *soi*, on est toujours vrai, quand on écrit avec un cœur droit, sensible et religieux. Le public a saisi ces traits dans vos ouvrages. En traçant les derniers momens de Bayard, vous avez prouvé combien le Souverain et la patrie vous étaient chers, et ce n'est pas vous que l'on soupçonnera de prêter vos pinceaux à l'incrédulité.

BIBLIOTECA TOLOSANA

Réponse au Remercîment

DE

M. le Chevalier d'Aubuisson.[1]

MONSIEUR,

MALHEUR, disait Achille, malheur au lâche qui trahit sa pensée! je l'abhorre à l'égal des enfers. Ce langage du héros d'Homère est le plus noble éloge de la candeur et de la fermeté d'ame. Ces vertus soutiennent l'homme dans les plus rudes épreuves; elles animaient Socrate buvant la ciguë, Caton expirant pour la liberté, Bayard

---

(1) Prononcée dans la séance publique du 28 février 1819.

vouant à son Roi les derniers momens d'une vie sans tache. Vous vous êtes placé, Monsieur, à la hauteur de ces principes. Dans l'âge des illusions, vous ne vous êtes point trompé sur les lois du devoir et de l'honneur. Les privations, l'infériorité d'un rang qui n'était point le vôtre, des fatigues incroyables, le péril de la vie, vous avez tout bravé, vous avez triomphé de tout. L'adversité même, étonnée de tant de courage et de constance, vous a rendu les armes. Vous aurais-je deviné, Monsieur, si j'osais dire que la trempe de votre caractère, non-seulement vous a donné cette raison vigoureuse qui regarde en pitié nos erreurs et nos prétentions incorrigibles, mais qu'elle a sur-tout déterminé le génie de vos études favorites, et préparé tous vos succès. La nature ne révèle pas indifféremment ses secrets à tous les yeux; elle se plaît à les cacher avec une adresse mystérieuse; elle rougit quelquefois d'être surprise. Mais lorsqu'on l'attaque avec autant de hardiesse et de persévérance que vous l'avez fait; lorsque, malgré les remparts inaccessibles dont elle a hérissé le dépôt magnifique de ses trésors, elle se voit combattue sans relâche et poursuivie jusque dans ses derniers retranchemens, elle cède, elle fraie la route à de nouvelles conquêtes, et se soumet, pour ainsi dire, à la discrétion du vainqueur.

Tel est votre partage. Non, Monsieur, Uranie n'est point déplacée parmi nous, lorsqu'elle s'exprime par votre bouche avec tant de noblesse et de chaleur, lorsqu'elle vous a confié sa plume dans une Académie dont les travaux lui sont particulièrement consacrés. Jouissez, Monsieur, de vos titres, jouissez de notre adoption sous les regards d'un parent que vous comblez d'honneur et de joie. Vous imiterez son zèle à soutenir les droits d'Isaure, dont il a su rajeunir la vieille armure. Vous imiterez, vous nous rendrez ainsi le respectable octogénaire, l'Académicien estimable auquel vous succédez. Avec vous, j'honore en lui le poète et l'orateur citoyen. Mais, de plus, je regrette un ami de trente ans dont la perte ne peut s'effacer de mon cœur. Ses vertus privées étaient encore au-dessus de ses talens. S'il fut pour sa famille le père le plus tendre, ses enfans à leur tour, prêts à mourir pour le sauver de la proscription commune, ont manifesté tout l'héroïsme de la piété filiale.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

Table.

Pages.

Préface v

Éloge historique de M. Carré, par M. Tajan, l'un des Mainteneurs de l'Académie des Jeux Floraux . . . . xxiij

ODES.

Le Muséum français 3

A M. de Vergennes 10

Cook, ou les Progrès de la Navigation 15

La Gloire, ou Pindare aux Jeux de la Grèce 22

HYMNES.

Fête du neuf Thermidor 31

Fête de la Victoire 33

Pour la même Fête 37

Fête de la Paix continentale 39

Fête funéraire des Ministres français assassinés à Rastadt 41

Fête du neuf Thermidor an VII 44

Pour la même Fête 47

Inauguration des Drapeaux de la 80.e Demi-Brigade . . 51

Pages.

Fête funéraire du Général Dupuy. 55
Fête de la Paix continentale. 59
Chant du Premier Vendémiaire. 64
Fête de la Paix générale. 67
Fête de la Reconnaissance. 70
Fête de l'Agriculture. 74
Pour la même Fête. 77
Fête de la Jeunesse. 81
Fête des Époux. 85
Fête de la Vieillesse. 87

Chant funèbre sur la mort de M.r et de M.me de Paraza. 90

POÈMES.

Léopold de Brunswick. 97
L'influence du Climat sur le Génie. 103
La Paix. 113
La Campagne de 1805. 122

DISCOURS EN VERS.

Les Avantages et les Charmes de l'Étude. 139
Ouverture des Classes de l'École centrale. 145
L'Urbanité française. 161
Éloge de Clémence Isaure. 169
L'Unité dans la Composition d'un Ouvrage. 179
Caractère distinctif de la Poésie et de l'Éloquence. . . . 193

ÉPITRES.

Pages.

Aux Mânes de Le Franc. 205
A Delille, sur son Voyage en Grèce. 212
A M. de C. 220
A M. de R. 225
Au Domestique de M. Mazéas. 238
Aux Poètes. — Accord du Goût et du Génie. 243
A Delille, lors de son retour en France. 255

IDYLLES.

Le Tilleul. 263
La Ferme de Cambrai. 267

TRADUCTIONS ET IMITATIONS EN VERS.

Le Bouclier d'Hercule, traduit du grec d'Hésiode. . . 277
Les Jardins. 287
Fragment du même Poème. 291
Le Colombier. 293

OUVRAGES EN PROSE.

Éloge du Cardinal d'Amboise. 303
Discours de Remercîment prononcé à l'Académie des Jeux Floraux. 339
Éloge de M. l'Abbé Reyniés de Rozières. 346

Pages.
Éloge de M. de Lalo 354
Réponse au Remercîment de M. le Comte d'Hargenvillier 365
Réponse au Remercîment de M. de Voisins-Lavernière 368
Réponse au Remercîment de M. Soumet 372
Réponse au Remercîment de M. le Chevalier d'Aubuisson 376

TOULOUSE,
IMPRIMERIE DE J.-M. DOULADOURE.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

57